

**On accouche  
de la vieille  
déroute**

ISBN : 978-2-9559687-6-5  
Édition La lampe-tempête, 2024  
lalampetempete@orange.fr

*Altra*

**On accouche  
de la vieille  
déroute**

Édition La lampe-tempête



\*

Si seulement on pouvait disparaître une fois pour toutes, allez hop, la vieille, on dégage, on laisse tourner le bal d'enfer sans la ramener avec notre parole que ni fous ni sages n'ont jamais eu envie d'entendre. Pourquoi s'obstiner à parler pour des pierres ?

En pleine ville, à l'intérieur d'un appartement à chauffage central, on s'avance immobile sur une falaise abrupte. On a les yeux collés par le froid. La dernière esquisse d'un sens a été écrasée sous une masse de mots. En marmonner encore ? Vaudrait mieux rouler en bas, réduite au silence dans une chute hors de vue, sans fracas, sans écho, sans pleurs, sans consolation, rien.

Mais non, mais non, la vieille. Pas de propos tragiques. On n'est pas sur scène, à l'opéra ! Et pas de sombre mine, contrariante pour les proches. Pas de vieilles idées sur la vie qui file à toute vitesse avec *fast food*, *fast fashion*, *fast news*, sans compter la formidable machinerie de l'intelligence offensive, augmentée, triomphale, qui laisse la vieille pensée à sa lenteur de malheur. Cette vie-là parlera toujours plus fort que l'éternel mourant, notre vieux cœur. On sait bien que le monde ne va pas se mettre à retarder pour nous suivre en cortège aux flambeaux vers les cendres et fumées. Le monde, même privé d'avenir, sera toujours plus persuasif qu'une vieille qui n'a jamais possédé le règne, la puissance et la gloire, pour les siècles des siècles, ou pour un temps.

C'est ainsi que de jour en jour on titube  
Entre désir de mort et absurde élan  
Vers du plus vacillant encore.  
Déroute. Déroute.  
Un improbable, un obscur éclair  
Est pourtant venu à la rescousse  
Plus déroutant que la lumière.

Est-ce qu'on va pouvoir le faire sortir de notre vieux sac à la place du trousseau de clés, du portable et du porte-monnaie dont le triumvirat ne tolère pas volontiers les intrus sans mérite pratique? Ça va être de toute façon laborieux avec nos doigts moins habiles et notre cerveau plein de trous. Il n'empêche qu'on a été touchée comme par la baguette d'un chercheur de source, passionné par la présence des eaux cachées à la vue.

On a donc rencontré un sourcier. Mais l'eau, et voilà qui n'est pas ordinaire, l'eau de source a murmuré dans les profondeurs d'une apparente faillite de la rencontre. Humiliante pour notre amour-propre et en même temps singulièrement heureuse. Elle nous a révélé d'un coup le délabrement de nos avoirs et pouvoirs cognitifs. Mais alors que la déroute nous tombait dessus, consternante... une généreuse aura d'intensité humaine ranimait, dans notre état d'accouchée de la vieillesse... l'origine inconnue de la vie incertaine, sans prodiges palliatifs... Oh! quelle histoire!

Le sourcier s'appelle Jón Kalman Stefánsson. Un écrivain islandais qui a enduré dans son île polaire la rudesse des conditions de vie, les nuits ou les jours sans fin, les blizzards d'une implacable brutalité et les mouvantes arabesques des aurores boréales.

La rencontre a lieu à Morges, un dimanche de septembre, où se tient *Le livre sur les quais*, une accueillante manifestation qui voit se côtoyer auteur-e-s et public en plaisant vagabondage littéraire.

On a bien failli ne pas y aller. On vient de recevoir notre dixième livre : *De l'air! De l'air!* Le voilà imprimé, comme les autres, à peu d'exemplaires, même pas destinés au plus bref des passages en vitrine. Il apparaîtra sur le site d'*Altra*, une île à l'écart des circuits culturels. On l'a en main, ce livre, comme une coquille où ne s'entend pour l'instant que le ressac de l'intime solitude. On cherchait à partager *de l'air! de l'air!* et c'est du vent qui nous frappe au visage. Du vent! du vent! Est-ce qu'on a dépassé les mots

jusqu'à les animer comme un essaim d'oiseaux qui dansent, tantôt sombres et tantôt lumineux, tels qu'on les a vus dans la réalité puis tels qu'on a cru leur donner sens dans un livre? Nous poursuit le leitmotiv présent à chaque départ des sept nouvelles du livre : *on ne sait pas*. Des mots, des mots, oui. Intelligents, sensibles, oui. Mais pas ce qu'on cherchait. Pas de trouée dans le mur. Pas d'allègement de peine, pour personne. Pas d'élargissement de l'horizon. Pas de répit, même fugitif.

L'écrasante réalité domine. Assombrissement assuré.  
L'avalanche des tromperies et désastres illustre le fiasco  
Des mots face au croissant délire de puissance.  
*Et le monde s'éteint.*

Dernière phrase de *La tristesse des anges*, le livre de Jón Kalman Stefánsson qu'on a découvert par hasard à sa parution en français, sans imaginer ce que l'éditeur parisien laissait ignorer, à savoir qu'il appartenait à une trilogie... L'extinction n'était donc pas définitive ou du moins ne tuait pas l'élan qui reprenait vie dans les êtres devenus, par l'intensité de la lecture, des amis plus que des personnages. On raconte ce malentendu dans la première des nouvelles à la recherche *de l'air! de l'air!* On raconte surtout la fureur qui nous a saisie quand l'écrivain islandais, un inconnu pour nous à l'époque, renvoie dans un néant glacial tout l'univers du livre bouleversant où on a pressenti à chaque page la promesse d'une ampleur jubilante et tragique, inséparablement.

*Et le monde s'éteint.*  
Point final.

On aimerait bien partager avec l'écrivain islandais le choc et l'expérience qui s'en est suivie. On apprend qu'il sera bientôt en chair et en os à cinquante kilomètres de Genève, étant l'un des invités phares du *Livre sur les Quais* à Morges. Il faudrait donc aller à sa rencontre et en même temps lui apporter notre livre, où il est

question de notre première et perturbante découverte de son œuvre. Ça serait tout simple si on pouvait s'ouvrir à un joyeux contentement grâce à nos quelques *nouvelles d'un autre monde*. Or elles ne nous comblent que de désillusion. *Un autre monde?* Une sacrée duperie! Sur la couverture noire du livre la blanche légèreté, autour de la brune figure au hula hoop, nous saute aux yeux, à présent, comme un mensonge éhonté promettant *de l'air! de l'air!* là où toute bouffée d'air se réduit à une vague fumée, promise à l'effacement le plus mortellement évident.

L'œuvre de Stefánsson, à l'envergure de saga trempée dans l'océan glacial et habitée d'un surnaturel aussi proche que les chiens, les brebis, les nuages, cette œuvre-là aurait-elle le pouvoir de dépasser l'impuissance fondamentale du verbe pour changer le monde dans un grand renversement du destin destructeur?

Le doute nous tenaille. Raison de plus, peut-être, pour aller à Morges avec notre livre nouvellement né, qui proclame en quatrième de couverture : *De l'air! De l'air! Que tout chancelle... et que s'anime un autre monde, réel, insaisissable*. Pour ce qui est de chanceler, on dit vrai. La chancelante a écrit comme travaillée au corps, à la façon d'une femme au neuvième mois, qui pousse et pousse encore et gémit et crée sans rien inventer, étant seulement poussée du dedans à l'écart des repères, des justifications, des pouvoirs, des jeux de rôles, des ruses, des naïvetés.

Le nouveau-né? On entend ses pleurs d'exilé  
De l'obscur chaleur. Elle nous a délaissée.

Sans grand espoir, mais dans le désir de ne pas fuir la banale oppression des inégalités et hiérarchies culturelles, on se décide pour la rencontre avec l'écrivain islandais auquel on fera signer, à Morges, son dernier livre : *Ton absence n'est que ténèbres*. On relit les passages qu'on avait soulignés... On commence à quitter le béton du dehors et dedans pour entrer dans l'océan mugissant...



Déjà l'étrange processus de réanimation  
Moteur et première raison d'être  
De l'expression humaine  
Dilate la conscience...

*On dirait que j'ai reçu une puissante décharge électrique libérant un flot de pensées et de sensations imprécises au fond de moi. Je me précipite [...] je cherche un stylo et je me mets à écrire. Sans réfléchir.*

*À moins que ce ne soit l'écriture qui me permette d'organiser mes pensées.*

*J'écris à toute vitesse pour pouvoir fixer sur le papier ce qui tout à coup m'obsède, terrifié à l'idée de l'oublier comme j'ai oublié ma vie. Ces mots qui jaillissent dans ma tête et emplissent mon sang – peut-être surgis de la brume et des ténèbres qui me constituent.*

Difficile, semble-t-il, de réunir la charmante petite ville de Morges, si paisiblement ordonnée et gentiment prospère, avec le paysage intérieur de l'écrivain-narrateur qui dans son livre de quelque six-cents pages parcourt la vie en *amnésique*.

Est-ce qu'il a dû refouler brume et ténèbres pour monter sur un podium à Morges, en compagnie de trois Islandaises, auteures elles aussi? En tous cas les brumes, ténèbres, diableries et troublantes générosités de l'univers intérieur n'ont pas l'air d'actualité au bord du Léman qui brille sous le radieux soleil, estival encore. On a beau savoir qu'un malheureux au teint exotique et à la tête un peu dérangée a été abattu il n'y a pas si longtemps par un policier mal avisé à la gare de Morges, rien de pénible ni d'excessif ne semble devoir jamais se produire par ici, ou alors en se dissimulant poliment derrière les jolies façades fraîchement repeintes et les fleurs partout. La guerre déchaînée depuis plus de six mois à l'est de l'Europe et qui va vers le pire ne détruit pas le règne de la bonne conscience. Même la chaleur, pourtant forte, se garde d'être infernale. La foule vêtue de clair, de souple, de léger, prend plaisir à déambuler d'un lieu à l'autre où le programme invite à des lectures, des tables rondes et débats, des

séances de signatures et même des croisières littéraires à bord d'un vapeur. Le beau décor des montagnes se devine entre les feuillages dont l'ombre accompagne au long des quais les familles avides de culture, les couples d'un certain âge pétillants d'instruction supérieure, les groupes d'amies réjouies, dont l'esprit semble émancipé de toute sophistication. Dans la petite ville qui fête au troisième jour la réussite de son festival des livres, on dirait que chaque créature a fini par rayonner d'intelligence aimable, de raffinement dans la simplicité, de nonchalance heureuse et de serein bien-être, modestement fier de s'être mobilisé au service du plaisir éclairé, démocratiquement partagé.

On a pris le train pour Morges, ce dimanche de septembre, et pas toute seule mais avec le proche inconnu, comme on nommera ici notre vieil époux. Proche et inconnue on l'est aussi pour lui, sous les lumières variables de la relation comme dans les brumes et ténèbres où la source, inaccessible, demeure peut-être en action.

Nous voilà donc à Morges. On a marché à grands pas, depuis la gare, dans des rues désertes et torrides, pour arriver à temps à la salle en plein air, au bord du lac, repérée sur le programme de la manifestation. C'est là que vont lire quelques pages de leurs écrits les plus récents trois Islandaises dont on ne connaît pas les œuvres et Stefánsson, découvert par hasard, dont on a lu tous les livres traduits, suite à l'expérience du sauvetage inattendu après le choc de l'extinction brutale, indigne de la responsabilité poétique. Les lectures se feront en islandais. Une comédienne en transmettra les traductions françaises, avec un accompagnement de guitare.

Plus une seule chaise dans les rangées à l'ombre. On s'installe dans l'espace-bistrot adjacent, où de vieux meubles disparates, sans doute prêtés par le bazar du Centre Social Protestant, nous accueillent. On trouve un fauteuil râpé et un coin de canapé faussement baroque, adaptés à nos vieux dos, mais loin de l'estrade et soumis à un soleil de plomb. Rien ne se passe. L'heure

avance. Le gril devient insoutenable. Un comble pour une virée immobile sous les blizzards nordiques! On n'ose pas quitter nos places de peur de les perdre et on n'a pas pensé à se munir d'une bouteille d'eau. C'est la fin de tout, diraient les prévoyants. Et on n'a même pas de chapeaux!

Heureusement notre voisine du petit canapé, une blonde bien en chair dans la quarantaine, en robe moulante à gros pois jaunes sur fond blanc, aussi guillerette, maintenant qu'elle a quitté son portable, que ses pieds potelés dans des sandales ornées de perles, s'offre à aller chercher des boissons fraîches, si on surveille son sac à dos. Elle n'emporte qu'une pochette qui brille. À son retour, après une longue attente au comptoir, car tout le monde ici meurt de soif, les verres se remplissent. Ouf! Ça va mieux et la conversation s'engage. On désigne le sac :

— Vous avez fait une moisson pour des mois de lecture...

La belle poitrine à gros pois jaunes sur fond blanc tressaute de rire et deux pendants d'oreilles en forme d'oiseaux dansent et scintillent tandis que la voisine secoue la tête :

— *Non, non, pas du tout. C'est du matériel pour la baignade tout à l'heure et le pique-nique de ce soir, avec une bande de copains-copines. Ce n'est pas sur moi qu'il faut compter pour la lecture. Mais j'habite ici, à Morges, et ça me fait plaisir de participer à ce qui fait honneur à ma ville. En plus, je vais bientôt connaître l'Islande. Un pays vraiment fabuleux, à ce que j'ai vu sur internet. Mon ami a un cousin à Reykjavik et il nous invite l'été prochain. Quelle veine! Et puis je me suis dit : Suzanne, c'est pas parce que tu ne connais rien à la littérature et tout ça qu'il ne faut pas soutenir les Islandaises qui n'ont pas peur d'écrire des pages et des pages puis de voyager jusque chez toi pour parler en public. Je ne me laisse pas impressionner par les grosses têtes, remarquez. Mais je suis fière que les femmes ne soient plus bloquées à la maison pour cuisiner, pouponner, astiquer, ranger, et qu'il y en ait encore un petit nombre qui ne soient pas forcées de trimer comme des mecs moins payés*

*pour faire tourner le business. Bon, je cause, je cause et toujours pas d'Islandaises en vue. Est-ce qu'elles ont fondu au soleil? Il paraît qu'on endure là-bas des froids mortels mais jamais des chaleurs à transpirer... Nous, on croyait vivre en climat tempéré mais aïe, aïe, aïe, ça commence à se gâter. Et le mal viendrait des pas d'ici et autres sans profits qui nous encombrant? Quelle blague! Si ça continue, on ne verra plus de blanc sur les montagnes. On n'aura plus droit qu'à des murailles à l'horizon et du béton partout. C'est moche, non? Qu'est-ce que vous en dites, Monsieur-Dame?*

Sur le canapé le vieux voisin de Suzanne aux formes pleines et aux cheveux d'un blond hollywoodien saute avec toute sa verve sur le plaisir de discourir. Les alarmes climatiques n'assombrissent pas durablement l'humeur et les deux volubiles se lancent dans une conversation passionnée sur le mérite des plages tant de ce côté du Léman qu'en France sur l'autre rive, puis des restaurants où se dégustent les meilleurs filets de perche.

On prend plaisir, quant à nous, à partager en silence leur commun plaisir. On se dit que l'étincelante Suzanne, dont les mots frétilent en marge de la littérature dans ce salon littéraire tabassé de soleil, nous offre la meilleure raison d'être présente aujourd'hui, comme on l'est aussi grâce aux livres de Stefánsson : faire honneur à l'imprévu de la rencontre.

On s'abandonne à l'échappée vivante. On n'a pas mûrement réfléchi à ce qu'on allait dire à Jón Kalman Stefánsson, dont l'apparition se fait attendre. Ayant lu ses livres, on sait qu'il n'est pas attaché à l'esprit programmeur et qu'il se laisse emporter, en écrivant, par l'insondable étrangeté du destin. Nous aussi. Mais notre destin est si différent... Notre pays, notre histoire, notre âge, notre sexe, nos amours également, et notre parole de disparue... Y a-t-il un point où ces destins pourraient se rejoindre? Dans la distance fertile de la lecture, oui, peut-être, mais face à face? Notre vieille tête qui rôtit au soleil sur le fauteuil râpé n'est pas prompte à nous rassurer.

Arrive un opérateur du son, qui tape sur les micros. Puis le guitariste, qui gratte son instrument pour trouver la bonne position, où sa musique sera bien répercutée, même si l'acoustique reste des plus défailtantes. Il repart. Des spectatrices et spectateurs se lassent et s'en vont. Aubaine? Hélas non. Les chaises à l'ombre gardent leur public privilégié, qui s'évente avec les programmes. Enfin s'avancent des personnages qui ont tout l'air d'avoir à prendre bientôt la parole. On reconnaît, pour l'avoir vu en photo, le désormais célèbre Jón Kalman Stefánsson. Un grand mince dont les cheveux blonds roux grisonnent. Plutôt élégant dans la décontraction. Veste et maillot foncés. Jeans sombres. On est trop loin pour distinguer nettement les traits de son visage, mais il a l'air plus enjoué que le barbu dont le portrait sévère, sur la jaquette de son dernier livre, paraît nous mettre en garde comme Dante à l'entrée des Enfers : *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate...* Vous qui entrez ici, perdez toute espérance...

À Morges, devant un public bon enfant, le péril des brumes et ténèbres semble une vue de l'esprit... mais qui sait? On approchera l'homme plus tard, à la séance de signatures. On a son gros dernier livre et le nôtre, à peine existant, dans notre sac. Pour l'instant on l'écoute lire un passage dans cette langue nordique, parfaitement bizarre pour nous, qu'est l'islandais. Aussi lointaine que la grande île volcanique dans l'océan glacial.

Applaudissements. Tout le monde se lève. Remue-ménage. On a serré la main de Suzanne, qui brille de tous ses joyeux éclats fantaisistes et s'est remise à parler avec le proche inconnu. On s'éloigne, cherchant l'endroit prévu pour les signatures. Des tables sont installées en enfilade. Les trois auteures islandaises y prennent place. Et Stefánsson? Qu'est-ce qu'il fabrique? Il reste un peu à l'écart, à danser d'un pied sur l'autre, comme pris d'hésitation. Est-ce une corvée que cette séance? Vu sa notoriété d'homme à la plume audacieuse, foisonnante et reconnue sous des cieux divers, peut-être tient-il à ne pas faire de l'ombre aux trois

femmes, ses compatriotes, en s'imposant comme le phénix des hôtes de l'Islande, à l'honneur cette année au *Livre sur les quais*, à Morges. En fervent ami de l'égalité il cherche plutôt à ne pas se mettre en vue. Il finit quand même par s'approcher. Une place est laissée vide au bout de la dernière table... mais la chaise manque. Il semble heureux de se défilier quelques instants encore pour aller d'un pas élastique en dénicher une. Le voilà de retour. Il s'assied. Une première personne se penche vers lui. Un homme âgé, plutôt mal en point, s'appuyant sur une canne, mais à la parole abondante. Un Islandais, sans doute, puisqu'il converse vigoureusement et longuement dans cette langue, ravi, on l'imagine, de l'échange avec un compatriote... et si fameux! On attend notre tour derrière son dos voûté.

On a la bouche sèche et le front ruisselant. On s'éponge avec la manche de notre veste d'un bleu pâle, à l'allure de kimono, qui s'ouvre sur un maillot noir. On se sent aussi flasque et désolante qu'une marionnette à fils dont les fils ne sont plus suspendus à rien ni tenus par personne. Un seul fil nous immobilise telle une bête à un piquet : le fil du temps qui s'aiguise périlleusement et nous interdit de fuir en imagination.

Soudain nous voilà devant l'homme.  
Celui qui ose éteindre le monde au bout d'un livre.  
Et tout se passe comme si on s'éteignait nous aussi  
Et qu'on ne savait plus où trouver la lumière  
Partout présente et resplendissante.  
Le plein jour ruisselle de clarté  
Et on vacille dans les ténèbres.

On a posé les deux livres sur la table. Nos mains vides n'ont plus rien à donner et rien à demander. On n'est pas fascinée par un génie qui nous impressionne comme une gamine. Pas du tout. Il ne s'agit ni d'un excès d'admiration, ni d'un excès d'humilité. Pas non plus d'un excès de fierté.

On n'est ni une dominatrice  
Ni une ombre de femme devant le dieu-diable  
Qui a fait jaillir par les mots une profusion de vie.  
On est une morte.

Dans l'absurdité d'une douleur impossible à contrôler ni comprendre, on hoquette la question intempestive qui d'avance nous coupe le souffle :

— *Jón Kalman Stefánsson, do you read french?*

— *No, I'm sorry. I don't.*

Sans aucun préambule aimable, sans salutation témoignant du plus élémentaire savoir-vivre, sans le moindre compliment de sincère enthousiasme pour les écrits de l'étrange *pasteur qui a perdu la foi* et qu'on veut bien croire *titulaire d'un permis de transports en commun pour conduire le destin lui-même*, on a donc abruptement demandé à l'auteur islandais s'il lisait le français. Puisqu'on est là, n'est-ce pas, pour lui offrir notre livre... même si le destin a brisé notre ambition de passer le permis de transport en commun qu'est l'édition en solide maison. Mais est-ce qu'on aura la force de lui expliquer pourquoi ce livre le concerne, lui, en tant que dieu-diable d'écrivain à la fois redoutable et généreux? Avec une telle entrée en matière, tombant comme un couperet, ça paraît de moins en moins probable. Surpris par notre brusquerie mais sans du tout en prendre ombrage, Stefánsson a répondu que non, désolé. Donc, il ne parle pas français.

En vérité on le savait, même si on l'avait oublié, nous refusant à prendre en compte cette difficulté dans la relation pour nous préparer d'avance à la surmonter. L'amnésique, figure de l'écrivain entre ténèbres et lueurs de vie, l'avait laissé entendre quelque part. Mais on avait une telle soif de profonde entente qu'on avait évacué dans les brumes et ténèbres ce détail de l'échange possible ou non

dans la même langue. Pourtant il avait bel et bien mentionné son ignorance du français dans la marée des mots... la marée de son dernier livre de prodigieux conteur, poète, métaphysicien, compilateur de musiques et homme à la parole multiple, en incessant mouvement.

Avait donc existé une marée des mots et elle était montée à notre rencontre et nous à la sienne. Communion à distance... On absorbait le bouillonnement de l'écume en progression. On entrait dans sa rumeur immense. On se jetait dans sa véhémence et sa fraîcheur. Les vagues nous portaient dans une obscure et limpide effervescence, nous soulevaient, nous unissaient à des terres inconnues, des lointains perdus, des profondeurs qui nous brisaient d'angoisse, d'allégresse, de grandissante stupeur. Quelle marée! Quelle parole en constante et mobile et vaste création! Quel envol d'innombrables pensées!

Mais la grande marée des mots s'est retirée.

On est restée plantée, muette, sur l'étendue grise.

Sur l'aride et interminable étendue de sable humide

Où les vagues en s'éloignant vers le plus en plus large

Ont abandonné ici et là une flaque. De pauvres flaques.

En essayant de parler, ce dimanche de septembre à Morges, debout devant Jón Kalman Stefánsson installé sur une chaise à l'ombre pour signer son livre, on a l'impression de sauter d'un mot à l'autre comme d'une flaque à l'autre et le plus souvent en ratant les flaques et s'enfonçant dans le sable jusqu'aux chevilles.

C'est qu'il nous faudrait pouvoir discuter en anglais. Or cette langue qu'à peu près tout le monde parle et même avec aisance quand l'instruction est bonne, la culture solide, les voyages nombreux sur la planète entière, cette langue internationale vient soudainement à nous faire défaut. C'est d'autant plus stupéfiant qu'on a passé trois ans de notre existence en Californie, où



connaissant déjà l'anglais des études on s'est habituée à le parler couramment, et qu'en outre on n'a jamais cessé de lire en anglais, sans la moindre difficulté. Que se passe-t-il?

En désignant de notre vieil index notre livre à couverture noire où la jeunesse tournoie dans un hula hoop sur un frémissement blanc, on s'efforce de raconter le malentendu éditorial dans la première traduction de *La tristesse des anges...* Mais le mot *tristesse* refuse de nous revenir en anglais... Bref, on a le souffle raccourci avant d'avoir pu justifier la présence de notre livre *De l'air! De l'air!* C'est lamentable, affligeant, insoutenable d'impuissante déroute. On en chavire d'humiliation. L'histoire qu'on essaie de raconter se présente, dans notre anglais défaillant, comme une cabane détruite par une tornade. Il semble pourtant que Stefánsson, sans y voir clair, saisisse ici ou là une lueur... qui étincelle dans le bleu de ses yeux. Loin de se montrer agacé, il demeure concentré dans l'attention et essaie de venir à notre secours dans une bienveillance libérée de tout apitoiement.

Et ça ne suffit pas à dépasser  
Le désastre de la séparation?  
Non, ça ne suffit pas.

Même quand Stefánsson rit franchement à la mention de *l'odious writer*, l'odieux écrivain qui ose éteindre le monde de sa création bouleversante de vie... ça ne suffit pas pour oublier le gouffre. Ni la bonne volonté ni la gaité n'effacent la malédiction de ne pas réussir à se faire comprendre. On ne trouve plus en anglais le mot *éteindre*, pourtant élémentaire. Comment citer la fameuse dernière phrase, à l'origine de la révolte extrême et du renouvellement inattendu? Alors on dit : *And the world is dead...*

Et en effet le monde est mort. Le monde privé de mots, privé de la rencontre par les mots est mort. On ne parle pas la même langue. En panne d'anglais on ne partage plus les codes actuels de

l'échange, qu'on n'est d'ailleurs pas sûre de croire encore possible. L'envoyé de la nuit et de la lumière arctiques ne lira pas notre livre, à l'existence moins certaine que l'ombre d'un mince nuage sur les eaux douces du Léman, où le blanc babil des voiliers de plaisance aux voyages sans miracle distrait de la croissante déroute.

Dans la plus grande détresse  
On devient la messagère  
De la mort des mots.

On ne dit plus rien. L'auteur de *Ton absence n'est que ténèbres* prend la situation en mains. Il ouvre vivement notre exemplaire de son livre à la page voulue et demande, avec un sourire plein d'égards pour le vieil oiseau qui a perdu sa voix musicienne et ne sait plus que croasser quelques débris d'anglais : *Your name?* Notre nom? Pas besoin de sortir un mot. On désigne la couverture de notre livre.

*Altra?*  
On fait signe que oui  
C'est bien le nom qu'il faut écrire.

L'homme de la marée des mots regarde sa bizarre lectrice à l'esprit passablement embrumé par l'âge et qui écrit il ne sait quoi. Cette pas ignorante ni inculte qui a perdu son anglais a donc aussi perdu son nom réel... Comme l'amnésique du livre à signer?

Sa bienveillance s'intensifie de soudaine perplexité...

Est-ce qu'il devine, en poète animateur de l'insaisissable, qu'on ne refuse pas d'être une autre, une étrangère, une promise au mariage avec la déroute, l'agonie des mots, l'insoutenable extinction de la pensée? Peut-être. Et c'est en islandais qu'il trace de sa main fine et vigoureuse une simple phrase, indéchiffrable. Puis il nous tend le gros volume, refermé.

Alors la rencontre  
A vraiment lieu  
Le proche inconnu  
À quelque distance  
En est l'unique témoin  
Aucun mot n'a saisi l'arc  
Taillé dans l'arbre de vie  
Ni lancé la flèche  
À la bonté paradoxale  
Dont l'absence  
N'est que ténèbres  
Et la présence  
Un autre monde  
En création

On ne savait pas, en venant à Morges ce premier dimanche de septembre, qu'on s'exposait à une telle déroute, et dans la déroute à un accouchement. À quatre-vingts ans ou presque! C'est tellement sidérant que disparaît toute séparation entre douleur et délivrance. Mais quel est l'enfant de la vieille déroute?

Pour le moment on s'éloigne des livres et des quais en marchant dans la direction de la gare en compagnie du proche inconnu. Non sans jeter un œil, à l'instant de repartir, sur le bleu du lac où rejaillit une pluie d'étoiles. On quitte la petite foule qui va et vient, où des âmes inconnues ont peut-être été invitées comme nous à voyager ailleurs qu'en elles seules et dans le monde où une réjouissante Suzanne et même un *chauffeur de bus consacré* ne font pas le poids. Avant de reprendre l'itinéraire du dimanche aux magasins fermés, aux vitrines où les mannequins fixent le néant et aux voitures en ronflant transit, on tend l'oreille vers le feuillage des platanes où criaillent de turbulents moineaux. Leur bande effrontée se dispute les miettes qui tombent d'épais sandwiches ou de glaces en cônes de biscuit. Quel festin!

Tout en progressant vers le retour, on raconte en riant notre déroute de vieille à la triste figure face au chevalier de l'écriture. On remercie dieux et diables qui ne l'ont pas rendu glacial comme l'océan arctique, ne l'ont pas armé de fine raillerie, ne l'ont pas couronné de pitié pour notre incompétence. Ouf!

On s'épanche avec vigueur.  
On rigole du parfait ratage.  
On n'est plus morte du tout.

Allégée du désir d'en finir, qui nous harcelait depuis des semaines, et du gouffre qui semblait l'unique promesse au bout du vieux chemin douloureux, on avance d'un pas plus souple. On a même repris confiance dans notre *De l'air! De l'air!* que Stefánsson ne lira pas mais qui n'est pas du vent, soufflant mortellement.

On est surtout reconnaissante au proche inconnu d'avoir accepté, pour une fois, de n'être pas le centre de l'attention. Présent, il a respecté la distance. Il n'a pas cherché à parader, comme souvent en public, ni à rivaliser de talent discoureur. Son lien le plus intime avec la poésie a dépassé le désir de s'imposer. Il n'a donc pas eu à dégainer son anglais pour suppléer aux défaillances d'Altra.

Le ratage a pu se déployer librement  
Et le ratage à présent révèle son envergure :  
Il échappe à l'emprise planétaire de la domination

— *Ab oui! Tu n'imagines tout de même pas qu'on va te suivre sur cette voie qui dégringole? On se bat pour acquérir des compétences en tous domaines et devenir des savantes reconnues, des ministres, des présidentes, des artistes à la grande renommée, des comédiennes inoubliables, des écrivaines qui ne se cachent pas dans leur trou. On revendique, et tant pis pour ta propre*

*déconfiture, tant pis pour ta philosophie de la déroute, on revendique notre raison d'être des actives en vue, qui transforment l'humiliante histoire des femmes en libération intelligente, entreprenante, inventive, responsable de la gestion profitable à la planète, à la culture, à la conscience civilisée... On devient non sans volonté ni peine des modèles pour les générations futures et tu veux tout flanquer par terre? Nous démoraliser? Nous ramener à zéro? Tu veux nous coller sous la bourse noire, ou à la maison, dans le non visible, à servir, servir, servir et la boucler? Tu veux nous arracher les pancartes qui nous valent la mort en Iran ou ailleurs : Femme, Vie, Liberté et tu prétends nous convaincre? Tu crois sérieusement qu'on va se laisser mener par une femme sans tête? Non, non, on ne t'écouteras pas jacasser plus longtemps, vieille prêtresse du non-savoir et des renoncements de malheur! On lui montre le poing au vieux destin qui t'a séduite, folle que tu es! On ne se laissera pas domestiquer par les bâtons de commandement, ni trahir par les mots des esclaves qui n'aiment rien tant que ramper dans l'obscur.*

Voilà qui est dit, les amies. Mais on ne la boucle pas, jamais de la vie! On revendique aussi, comme vous, de toute notre géante colère contre les injustices, privilèges et profits dévastateurs liés à la puissance. Qu'*Altra* ait rampé, ça c'est un mauvais procès, indigne de votre bonne foi. Car s'il arrive qu'on soit trop mal en point pour y paraître en chair et en os, brisée de fatigue, on défile dans le cortège, avec vous. On soutient, contre toutes les entraves naturelles, historiques, sociales, mentales surtout, le brûlant désir d'émancipation et de conquête. On n'oublie pas pour autant que les flammes les plus libertaires se changent facilement en bûcher, ou froidement sont laissées à leur pauvre agonie. On ne s'est pas résignée à l'obscur, oh non! Si on s'unit à la nuit, c'est en aimant la lumière, avec passion. Et en résistant, non sans mal, ni égarement, ni violente déchirure, à l'idée de la lumière, qui sert de socle à toute domination. Y compris la vôtre, les amies, si c'est à elle que vous tenez plus qu'à la vie, la vie déroutante où la lumière flanche, se rallume, éclaire soudainement plus fort, s'éteint, rejaillit on ne sait où, en bref échappe à l'emprise de la tête, des certitudes et des prestiges qui renforcent les illusions.

On va y revenir, à notre expérience personnelle de la déroute à répétition. Mais d'abord il nous faut partager, dans la mesure du possible et si vous ne claquez pas la porte à l'amitié, notre intime connivence avec les livres de Stefánsson, un vivant lui aussi travaillé au corps et dépassé par l'écriture.

— *Tu ne vas pas te comparer au créateur d'une saga contemporaine, traduit dans quantité de langues, lauréat de quantité de prix, dont l'œuvre stupéfie de nouveauté? Encore un génie masculin, d'ailleurs...*

Pas moyen de répondre à ça, les amies, sans vous entraîner dans une apparente digression. Figurez-vous qu'on a regardé, en solitaire sur notre écran d'ordinateur, un documentaire : *Les amours des animaux*. Mais qu'est-ce qui nous a pris? On a été pourtant mise en garde par le titre. L'amour nous intéresse, bien entendu, le vaste monde inconnu des animaux également, surtout qu'il s'agissait des animaux de la mer, mais on n'aime pas du tout la manie de décrire les comportements des animaux comme s'ils expliquaient ceux que le déterminisme prête aux individus et sociétés humaines. Bref, nous voilà embarquée par faiblesse, lassitude, et presque malgré nous, sous le Pacifique. Ce serait admirable d'étrangeté et de prouesse à la caméra sous-marine s'il n'y avait pas le commentaire qu'on redoutait, traduit de l'américain. Il insiste lourdement sur les rôles des mâles en champions de l'héroïque endurance, des femelles en championnes de la séduction cruelle, et du fatal championnat des dévorations et reproductions qui caractérisent le vivant, quelle que soit la forme de consommation et de sexualité. On se demande à quel point la nature humaine est elle aussi piégée dans ce fonctionnement, tant ses excès dans la rivalité possessive et guerrière la rendent répétitive par la gloriole et par l'horreur. On regarde, fascinée, les vers hermaphrodites qui pourtant s'accouplent avec férocité sur une barrière de corail, aux environs d'Hawaii. Ils sont complètement aveugles et signalent leur venimeuse présence, mortelle pour les prédateurs, par une extraordinaire diversité de merveilleuses couleurs fluorescentes.

On quitte ces beautés à faire peur et on se retrouve dans du moins exotique : une région encore sauvage du littoral portugais. Là, dans une prairie d'algues vertes qui flottent dans les eaux mouvantes mais paisibles, évolue un couple d'hippocampes.

Aussitôt notre attention s'éveille à une toute autre dimension. L'hippocampe n'est pas n'importe quelle curiosité marine, mais un souvenir d'enfance, qui vient d'émerger de l'oubli.

On a dix ans quand on voit pour la première fois la mer. La Méditerranée. On la croyait bleue. Elle est grise sous le gris du ciel. Gris aussi les galets sur la plage, à Nice. On en veut à cette infinie grisaille de nous accueillir avec du moins lumineux que rêvé. On a du mal à marcher les pieds nus sur ce tapis sans faste et bosselé, qui mène à un chuintant va et vient de vagues encore glaciales. Pour se consoler on cherche des coquillages. Ils ne sont pas nombreux, pas divers et pour la plupart ébréchés. Un matin, tandis qu'on vagabonde sans trop d'espoir, la trouvaille ! Un hippocampe ! Non pas l'animal vivant mais son fragile squelette. Entier, avec sa trompe et sa queue légèrement enroulée au bout. Malgré sa pâleur de résidu de vraie vie, il nous frappe par sa grâce imprévue. Un délicat trésor. On le gardera tel quel, précieusement, jusqu'au jour où on décide de l'épingler au mur, au-dessus de notre lit, dans notre chambre d'adolescente. On s'aperçoit, déçue, qu'il disparaît complètement sur le beige clair de la tapisserie. Idée ! On va le peindre en noir... Et le voilà, plus visiblement élégant, qui reprend vie en immobile.

On dirait une serrure pour ouvrir dans le mur  
Une porte qui n'a pas l'air d'exister.  
Où en trouver la clé ?  
Tant qu'on vit chez nos père et mère  
C'est l'hippocampe qui pose la question  
En ami mort mais pas funèbre du tout  
Qui veille sur notre jeune sommeil.

À présent on va découvrir ses mœurs d'animal vivant, une femelle et un mâle. Ils se choisissent, nous dit-on, pour former un couple qui va durer longtemps. La femelle qui émeut le mâle le fait changer de couleur. Du brun clair il vire à la pâleur extrême. La femelle n'est pas insensible à ce signal. Les deux partent ensemble en de gracieuses évolutions dans la haute et ondulante verdure marine. Bientôt la femelle a le ventre qui grossit. Elle porte un grand nombre d'œufs. C'est alors que l'étrangeté de la reproduction chez les hippocampes se révèle. Le mouvement continu des eaux rend la stabilité extrêmement difficile pour leurs corps frêles, ballotés ci et là. Après de nombreuses tentatives le couple parvient enfin à se placer ventre contre ventre. Les deux ventres accolés, qui pour quelques instants ne bougent plus, peuvent alors s'entrouvrir en leur centre. Les œufs sont vivement transvasés de la femelle au mâle. La première repart, délestée de son fardeau. Le second patiente le temps qu'il faut avec sa charge en métamorphose. Puis le voilà saisi de contractions. Elles ont tout l'air de le faire souffrir. Il s'est accroché à une tige d'algue. Enfin son ventre s'entrouvre et une extraordinaire quantité de minuscules hippocampes tout blancs mais parfaitement formés en jaillissent, qui s'égaillent à l'aventure dans les eaux alentour.

On n'imaginait pas que cet ami de notre lointaine enfance, au squelette peint en noir par nos soins puis disparu, allait resurgir dans notre tête grise avec ses mœurs inattendues, dont le spectacle nous bouleverse d'une singulière émotion.

Pourquoi? S'il n'a rien à voir avec la physiologie humaine il évoque par contre avec une saisissante réalité symbolique le processus de *création*.

La création enivrée à la fois et accablée  
De liberté qui déploie son envergure  
Dans l'intime destin de la *rencontre*.



On aborde ici l'étrange dimension humaine qui renverse la norme des dominations. Cette création essentiellement déroutante n'a rien de commun avec le fier isolement ou la soumission à l'intelligence augmentée à en crever d'illusion de puissance.

Après ce détour qui n'en est pas un, les amies, il est temps de revenir à Stefánsson et de répondre indirectement à votre question par une autre : quel que soit son genre, le génie et son cortège d'inégalités doit-il nous subjuguer ? Serions-nous définitivement soumises à cette fatalité de l'admiration paralysante ou de la rivalité guerrière ? L'auteur de sagas islandaises contemporaines, quant à lui, ne s'impose pas comme un génial dominateur à bord de son surprenant *bus consacré*. D'instinct il se laisse emporter et bousculer par les courants périlleux, chaleureux, courageux, perturbants que le génie des autres, les femmes en particulier mais pas seulement, lui transmettent. Alors... par la vibration...

Par la vibration du langage il confie les vies et les morts  
Au génie du voyage en amour, en joie, en détresse  
En musique sur les routes cabossées qui relie  
Les terres et les pensées les plus lointaines.

Dans notre vieille déroutée on accouche peut-être d'une telle vibration. Qu'elle soit profonde comme l'océan ou comme la tristesse n'est pas si différent.

On est entrée dans la vie par la tristesse. Non pas la nôtre, bien que le corps d'une nouvellement née ne soit pas insensible à la tristesse, loin de là, mais celle de notre mère. Avant même de savoir que son enfant si longtemps désirée venait d'être gravement malmenée par erreur et refus de l'erreur, son corps a souffert d'une obstruction circulatoire, au lendemain de l'accouchement. Il semble que ce corps de mère manifestait déjà, au large de la conscience et de la raison, une obstruction plus cruelle, invisible encore : l'obstruction au rêve de l'heureux accomplissement.

Bien plus tard, on a compris qu'on avait allumé avant notre venue au monde, puis presque éteint à notre naissance, la joie de vivre de nos père et mère.

On écrit pour libérer joie et tourment  
Qui fulgurent ensemble au cœur  
De la déroute en s'échappant.

On a plusieurs fois raconté l'origine de cette expérience fondamentale et pourtant ça ne suffit pas. Le destin produit sans cesse des répliques du tremblement de terre qui nous a reliée personnellement et dès notre premier souffle aux désastres de la domination. On est abattue, vieille comme on est, par de nouvelles secousses et on continue de chercher dans les décombres...

Un être en désir de vie  
Qui promet une dernière danse  
En serrant dans ses bras la tristesse.

Au commencement on a vécu l'histoire de l'expulsion du paradis. Et le trouble de sa différence, au vingtième siècle, avec le mythe originel. *L'idée* du Big Bang, proposée par la science contemporaine, succède à *l'image* du Divin Créateur évoqué dans la Genèse. Les visées de l'impérieux cerveau humain se renforcent. Il ne se glisse plus dans un jardin à la beauté émouvante et fertile, avec en son cœur un arbre dont les fruits échappent à l'emprise ou désunissent les esprits avides qui s'en emparent, mais entre les murs d'une Maternité. Dont le Puissant Directeur règne à Genève sur la vie des ventres au bout de leurs contractions involontaires et sur les nouvelles vies qui ont lancé leur premier cri, comme notre frêle petite personne, un lointain soir d'automne.

Décision du Spécialiste, qui nous tient à l'œil une fois lavée et présentable : il convient d'inoculer à ce bébé normal et viable, qui cependant n'atteint pas le poids standard, un sérum aux vertus

fortifiantes. Un personnage moins prestigieux trotte autour du Professeur : une infirmière à petite coiffe réglementaire. Elle prend le temps de rassurer la mère et de poser une main bienveillante sur l'enfant qui gigote et couine comme une malheureuse petite bête. Agacé par ces gestes et mots superflus, le champion de l'efficacité arrache la seringue, que l'infirmière s'apprête à introduire où il faut, pour la planter lui-même, en démonstration de foudroyante célérité, dans la chair du bébé.

Avant même de lâcher l'instrument et tandis que braille l'agressée, il prend conscience de son erreur : il ne s'est pas rappelé qu'il devait inoculer le produit dans une veine et non dans les muscles, en bas du dos, qui vont subir de graves dégâts.

Alors se manifeste dans toute sa violence le dominateur à la grande lâcheté : il ne dit rien et interdit à l'infirmière, par un regard supérieurement glacé, d'avertir la mère.

Le père attend dans le couloir. Il se recueille dans l'émotion. Une vague inquiétude l'assombrit à peine. Il a appris que sa fille n'est pas des plus robustes, mais que le progrès de la science veille sur elle. Au moins ne s'agit-il pas d'un garçon qui devra un jour ou l'autre prendre le fusil et obéir aux lois de la tuerie... On est en pleine guerre, bien qu'à l'abri jusqu'alors du colossal déferlement de la puissance nazie, qui d'ailleurs a reculé cette année-là à Stalingrad. Le père est mobilisé, mais dans la défense civile. La soumission au meurtre organisé lui fait horreur. Il fréquente avec la mère les milieux pacifistes. Il s'enthousiasme pour la résistance de Gandhi et sa tentative de libération non violente, dont personne à cette date ne prévoit ni l'issue, ni la suite douloureuse.

Le Professeur, en quittant la chambre, l'a salué d'un bref mouvement de tête, sans un mot. Le devoir l'appelle. Il est pressé. Dans son sillage l'infirmière trotte toujours, mais comme une somnambule. Est-ce qu'elle va trotter sa vie durant sous

l'autorité d'un traître au serment de la responsabilité médicale? Le temps passe. L'angoisse la tenaille. Elle ne s'accroche plus aussi facilement à son travail utile et son honnête fierté. Elle demeure hantée par le cauchemar du froid regard tuant la parole, le cauchemar du petit corps fragile hurlant comme sous les tortures à venir, le cauchemar de la mère troublée par la brusquerie du médecin, le cauchemar de sa propre sidération de subalterne résignée au despotisme des hiérarchies dans une amère comédie du Bien. Cauchemar. Cauchemar. Si insupportablement obsessionnel dans la conscience de la clouée au mutisme imposé, qu'elle finit par s'insurger, osant choisir entre l'instinct de prudence et l'instinct véridique. Le cauchemar se fissure. Elle va prendre le risque de parler.

Presque deux ans plus tard, grâce à l'infirmière qui sobrement raconte ce qui s'est passé, les parents se dépêtrent enfin d'une accumulation de mensonges et comprennent pourquoi leur fille n'apprend pas à marcher. Bravant mille ennuis l'infirmière vient témoigner au procès intenté à l'important personnage, grand ami des notables. Aucun succès pour la plainte, puisque les père et mère, ces braves gens dont l'avocat du médecin-chef minimise à coups de puissante rhétorique la malchance, sont habilement poussés à ne pas s'obstiner dans des poursuites onéreuses. Il vaut mieux pour eux se montrer reconnaissants de voir remboursées les opérations successives qui rendront à leur fille sa mobilité.

*—Votre fille marchera comme tout le monde. Que voulez-vous de plus? Quelques cicatrices, faciles à dissimuler, pas de quoi dramatiser. Vous n'avez pas l'intention, tout de même, d'en faire une danseuse nue!*

Les parents, accablés d'avoir à supporter une aussi dédaigneuse médiocrité d'esprit, anéantissant la lumière de la naissance longtemps désirée, quittent le Tribunal pour ne plus y revenir. Ils comprennent que la tristesse ne peut pas être allégée par une Institution. Seul le temps... peut-être... Ils soupirent.

Autour du berceau où la petite fille  
Ne voit qu'ombres et lueurs confuses  
Se sont jouées les premières mesures  
D'une destinée qui relie l'allégresse

Et l'émerveillement aux tragiques  
Réalités des cyniques petites  
Et au désespoir de justice  
Face à l'emprise des dominations

*Au commencement grandit la déroute  
Où renaît l'incandescence humaine :*

La soudaine résistance  
D'une femme une inconnue  
Qui refuse de rester piégée  
Dans un docile enténébrement

Entre cette déroute originelle et la vieille déroute dont on vient d'accoucher grâce à l'écrivain islandais, une histoire entière, la nôtre, émerge des brumes. On dirait que loin du mur où son squelette était cloué, peint en noir, la frêle présence de l'hippocampe cherche encore et toujours à retrouver de libres mouvements dans les prairies d'algues onduleuses, soumises aux courants, aux remous, aux brassages et tumultes d'une époque. Cet intime personnage, ayant vocation de multiplier l'énigme de sa fragile raison d'être, dérive d'instinct vers l'autre, pour ne pas étouffer dans le moi, dans l'étroit, dans l'absence de voie.

Mais de quelle rive, au bord de quelle mer inconnue vient l'autre avec qui affronter, et dépasser peut-être, la fatalité imposant de dominer, ou se soumettre, ou mourir de non-sens, à moins de s'en tenir aux charmes et privilèges de la désinvolture, qui jamais ne se risque à la déroute ?



\* \*

Avec nos cicatrices à dissimuler on n'est pas douée pour l'insouciant brio. Pas non plus pour la docile application, ni pour les calculs qui mènent loin. Le funeste dominateur médecin et la courageuse véridique sans l'ombre d'une notoriété veillent en nous à la déroute d'être en vie. L'étape de l'enfance, avec ses opérations chirurgicales et immobilisations sur un lit solitaire, n'empêche pas les vagabondages, par l'écoute en alerte ou la rêverie, ni les présences intermittentes des proches, le déploiement des récits familiaux puis les initiations à la lecture, ouvrant un monde illimité de rencontres et pensées. Enfin le mouvement revient et avec lui la découverte de la communauté en classe et de l'espièglerie une fois les cahiers refermés. On jaillit comme enivrée d'émerveillante ferveur hors de la tristesse pesant sur la maison. Car les père et mère, d'une tendre sollicitude à notre égard et soustraits, par la déroutante épreuve, aux ambitions banalement réalistes des gens *comme il faut*, demeurent plutôt figés dans le sérieux.

On a dix ans quand on tente une première fugue hors de la tristesse, dont les invisibles barreaux soudainement nous encagent comme si on s'avisait d'avoir des ailes impossibles à déployer. Que faire? Rien, sinon nous évader du destin de fille unique de parents trop austères. On n'est pas en mesure de partager ou non leur idéal d'une raison directrice et bonne, intransigeante mais supérieure. Supérieure aux égoïsmes sans élévation qui ont détruit en eux l'harmonie vivante. Supérieure aux dogmes religieux qui ne les éclairent plus. Supérieure surtout aux vertiges de la perplexité.

Le destin devient si angoissant pour la petite fille privée, quant à elle, du bouclier supérieurement raisonnable, qu'avec cinq francs en poche, nos riches économies depuis la visite d'une vieille tante dont les baisers piquent, on s'éclipse en direction de la gare. On ne se demande pas où on va. On part et c'est tout.

Dans la longue rue grise qui déjà suit la voie ferrée mais ne promet rien que d'ennuyeusement semblable au paysage connu, bien qu'à rebours du chemin de la maison ou de l'école, on avance d'une allure plus pitoyable qu'alerte et conquérante. Nous croise par prodigieux hasard la mère d'une amie de notre classe, chez qui on est allée jouer deux ou trois fois.

– *Qu'est-ce qu'il t'arrive, ma petite mignonne? Ça ne va pas fort, dis-moi? Tu as l'air tout abattue...*

Voilà qui suffit à déclencher un torrent de larmes. Une fois dépassés les hoquets, reniflements et derniers pleurs essuyés par le mouchoir de la bienveillante surgie à la rescousse, cette mère de quatre filles nous prend par la main et tranquillement nous emmène jusqu'à un banc, dans un square ombragé, à deux pas. Là, elle nous aide à raconter nos peines et déceptions, nos désirs d'heureux ailleurs, confusément aventureux, notre élan vers le train qui part, qui part, qui part... Sans trop nous sermonner sur l'illusion du voyage à cinq francs, les dangers, l'anxiété des parents, la bienveillante suggère une très intelligente alternative à la fuite. Le gros chagrin se dissipe alors en espoir et timide ravissement. La bienveillante, depuis la cabine proche où on entre à deux, téléphone aussitôt à notre mère. Sans lui laisser le temps de s'offusquer des divagations de sa fille, dont elle n'a pas encore remarqué l'absence, elle explique en trois quatre mots notre naïve évasion à cinq francs, puis surtout la bonne idée qui lui est venue. Elle pourrait conduire, cette idée subite, à une expérience aussi intéressante pour la fille unique, à la vie un peu trop calme à son goût, que pour sa fille aînée, notre amie, qui ne cesse de se plaindre de ses trois sœurs, dont le tohu-bohu lui casse la tête. Est-ce qu'un échange des filles, pour une semaine, entre les deux familles, l'une un peu trop paisible et l'autre un peu trop turbulente, ne serait pas fertile en enseignements pour l'une et l'autre des insatisfaites? Notre mère, conquise par la perspicace générosité de l'idée imprévue, donne aussitôt son plein accord.



Quelle détente pour Sita, notre amie aux trois sœurs, une petite endiablée et des jumelles pas toujours de la meilleure humeur, promptes à partir en vrille... Quel privilège d'être enfin tranquille, enfin au centre de l'attention, enfin l'unique princesse de la parole entre une reine et un roi qui lui prêtent une exclusive attention... Quel enchantement qu'on l'interroge sur elle-même... Quel soulagement surtout que ses réponses soient écoutées sans que de contrariants amours-propres cherchent à intervenir, à imposer leurs vues, à faire les malins, à se vexer bêtement... Finies les jalousies, les chamailleries et criailleries, les moues dépitées, les bouderies. Plus besoin de partager l'espace vital ou de guerroyer! Bon, le palais manque un peu de fantaisie et de chic... Certaines le jugeraient même passablement démodé... Il n'empêche qu'avoir une chambre pour elle seule et lire à sa guise ou simplement s'alanguir et jouir du repos semble à Sita un miracle. Elle revit.

Il arrive pourtant, au retour de l'école, une fois terminés les devoirs, que le temps s'écoule comme un fleuve si opaque et lent qu'on ne le voit plus avancer. Le silence oppresse. Quand Sita entend, à travers la paroi, l'éveil des casseroles, elle rejoint notre mère. Elle est heureuse de laver les légumes ou hacher le persil. Elle s'initie à la confection d'un gratin, plat au fromage qu'elle ne mange pas chez elle, où la cuisine est bien différente. Ses parents, nés à Java, ont chacun une double ascendance, hollandaise et indonésienne. Ils ont depuis longtemps le passeport helvétique mais leur culture culinaire demeure liée à l'Asie.

À la fin de sa semaine de répit, Sita n'est pas fâchée d'avoir à quitter cette île familiale à l'abri des tornades. Et curieusement le retour au destin ordinaire, dans notre propre famille, n'est pas non plus affligeant, loin de là.

Pourtant la parenthèse se révèle pour nous d'un exotisme exaltant et pas uniquement du point de vue gustatif! Au dernier étage d'un immeuble moderne l'appartement de Sita offre un

décor avant-gardiste. Mais on ne s'arrête pas dans la blancheur à tableaux bizarres et profonds canapés. On est entraînée dans la ronde un peu folle des trois sœurs, où il nous est facile de jouer le rôle d'accueillante aînée, qui ne prétend pas en savoir plus long et discipliner le monde selon sa musique. Avant le repas de midi, on s'offre à aller promener le chien, aucune des filles ne voulant s'en charger. On nous fait confiance. On est fière de se débrouiller si bien. Il faut dire que le chien est aimable et qu'il a belle allure. Le soir on batifole à coups d'oreillers et de peluches volant dans la vaste chambre aux quatre lits superposés comme dans un navire de rêve qui fait le tour du monde. Souvent les parents reçoivent plein d'amis. On entend de loin les éclats de rire et les conversations en anglais. Personne ne nous impose alors de ranger, éteindre, nous taire. Le père travaille dans une équipe d'architectes renommés. La mère est une artiste, qui peint à la manière orientale des esquisses de présences incertaines en fugitive apparition dans le vide. Mais c'est elle, à notre grande surprise, qui conduit la voiture, tandis que le père se déplace à vélo. Un après-midi de congé elle nous emmène, les quatre filles, au bord d'une rivière encore sauvage, zigzagant dans les bois. On marche sans rechigner pendant deux heures au moins. La plus petite a l'art de se casser la figure, mais c'est pour faire le guignol et on s'amuse de ses entourloupes, on la menace de la flanquer à l'eau, la mère s'insurge, le chien aboie et gicle tout le monde en se précipitant dans la rivière... ah! quels rires! Après le goûter, pris en rang d'oignon sur un tronc d'arbre tombé, on ramasse une quantité de petits galets et au retour, sur une large planche vernie en noir, on va s'appliquer à composer toutes ensemble, dans l'atelier de la mère, qui s'éclipse en cuisine, une mosaïque.

Qu'est-ce qu'on va pouvoir représenter? L'une pense à un escargot. Bof... Une autre à un hibou. Pas mal. On n'a pas le temps d'avoir une idée car celle de la troisième l'emporte. Elle est plus facile à réaliser et son envergure nous enthousiasme toutes les quatre. On se lance dans une galaxie.

Une galaxie sans nom  
Une nouvelle galaxie  
Dans la si vieille nuit  
De l'aube en création

On s'est agenouillées autour de la planche noire. On a fait cascader les galets hors du sac. On trie. On agence. On fixe à la super colle. Pas de retour possible mais aucune anicroche. La connivence est parfaite. Un autre monde se crée sous nos yeux, avec nos huit mains, là par terre. On dirait que le rythme des espaces inconnus cherche à naître et déjà nous relie. Quel étrange savoir nous habite ! Pourtant, sur le fond noir, la grisaille domine. Fiasco ? La petite dernière se lève comme un ressort, se saisit de la grande boîte où la mère garde ses tubes de couleurs, l'ouvre, nous la présente sans dire un mot. On comprend qu'on a le droit de choisir, mais une seule teinte, comme pour tirer chacune la flèche unique. Donc il y en aura quatre. On ne pense pas à les accorder. On verra bien ce qui sortira de leur rencontre, qu'on ne maîtrise pas. Ainsi le jaune, le rose tendre, l'orange, le rouge feu passent-ils ensemble à l'action. Entre nous l'atelier tremble comme un ventre au neuvième mois et des éclairs vifs réveillent à coups de pinceau l'univers minéral.

Sur le fond noir une danse  
Lumineusement immobile  
Achève de nous épuiser  
De commun plaisir

Comment se fait-il qu'à une si grande distance, dans notre vieux corps qui se dégrade aussi visiblement que la planète entière, la profonde solitude nous soit indispensable pour comprendre l'ampleur du partage créateur, vécu dans l'enfance ?

Comment se fait-il qu'on doive absurdement transmettre à on ne sait qui ce moment de grâce, d'allégresse, de renaissance révélation, bien qu'il se change toujours en déroute ?

Et d'abord, pour en revenir à nos dix ans, comment se fait-il qu'après un séjour aussi intense dans une communauté familiale si riche en nouveautés, on ait pu retrouver sans déconvenue nos père et mère bien moins enthousiasmants, notre destin de fille privée de sœurs et même pas pourvue de proches cousins, notre maison sans apparente originalité, sans faste, sans chien ?

Pour la première fois, comme si on découvrait non pas la lune et le soleil, habitants familiers du ciel, mais un autre astre, jamais repéré par l'astrophysique, on est sensible à l'indéfinissable identité du foyer qui est le nôtre. On a connu à plusieurs reprises l'heureux retour à la maison en quittant la clinique des enfants malades mais cette fois le retour est absolument différent. Le retour ne mène pas au réconfort du consolant refuge mais à l'île silencieuse, où Sita a nécessairement fini par s'ennuyer. L'île familiale ne va pas offrir de secrètes richesses à exploiter. On va bien souvent s'y trouver à l'étroit et soupirer encore, mais tant pis.

On reconnaît notre île notre terre  
À notre imprévisible étonnement  
Quand on revient du passionnant séjour  
Dans le plus joyeux et luxuriant ailleurs

Car on ignorait la respecter pareillement  
Avec nos père et mère pour garder le phare  
Signalant la présence d'une terre rocailleuse  
Et à première vue passablement décevante

Mais on n'a pas d'autre terre  
Et on l'aime

Maintenant seulement, dans le dynamique recueillement de l'écriture, cette conscience enfantine s'allie à celle du grand âge, détaché des illusions de domination naturelle ou artificielle, et le mystère de l'île perdue dans l'univers des flots se ranime.

On revit, après la traversée de sept décennies, l'incroyable félicité de se retrouver dans notre chambre solitaire, à dix ans, après la fugue ratée mais ouvrant sur une perspective inattendue. On ne sait pas mieux qu'alors définir ce qui soudain nous aide, avec notre jeune ou vieux cœur, à respirer plus largement. Comme le livre qu'on écrit, notre chambre contigüe à la cuisine ne donne sur rien de remarquable. Seuls le salon et le sanctuaire nocturne des parents ont balcon et belle vue. Pour nous c'est le désert d'une cour entre les immeubles sans charme ancien ou vigueur moderne, les présences cachées, l'absence de mouvement. Si on n'a plus envie de fuir, depuis qu'on est revenue, quittant la tourbillonnante famille plus gaie que la nôtre, ça pourrait nous reprendre. Le risque est toujours là. Ce qu'on fuira encore et encore ce n'est pas la solitude et le vide mais l'extinction du volcan. Car l'île silencieuse, notre foyer, est d'origine volcanique. Elle a été bouleversée, à notre naissance, par une forte éruption. On n'a rien su des flammes, ni de l'opacité du ciel. Mais la tristesse demeure en suspension dans l'air, même aux beaux jours d'un bleu lumineux. On peine encore à accepter le bien-être en cendres et le périlleux silence au milieu des flots sans repos. On passe une vie entière pour tenir à distance les sages promesses et volontés de maîtrise qui menacent d'anéantir la vie. Une vie pour reprendre contact, par intermittence, avec le volcan, toujours aussi énigmatique dans les profondeurs en fusion. Une vie pour mourir à l'illusion de la vie sans désastre, sans déroute, sans extase et sans mort.

La vie l'unique foyer  
Le cœur de la terre  
L'invisible maison

La déroute a grandi avec l'adolescence et ne nous lâche plus. On n'est pas dénuée de capacités, mentales ou autres, mais on a du mal à trouver une place dans le fonctionnement de l'intelligence dominatrice, dont le puissant moteur enfle à perpétuité, dans le monde entier, les ambitions et les abîmes. Est-ce qu'on admire la croissante intelligence inventive, à la fois protectrice et guerrière? Son caractère inexorable semble entasser ensemble, dans un formidable tournoi du non-sens, les humains et les tueurs d'humanité. Tout ce qui nous importe, c'est d'en sortir, de cette course à l'anéantissement. Mais comment?

Plus on va de l'avant  
Plus s'éloigne ce qu'on cherche.  
Quoi, au juste? On entre à l'Université.  
On croit naïvement y trouver une clarté...  
Un envol... une liberté...  
Leur frémissement n'est pas toujours  
Absent et il arrive que les murs  
Se dissolvent sous l'ondée imprévue  
De la parole et qu'on vibre à l'unisson  
D'une vaste ouverture... Il n'empêche  
Qu'on se casse le plus souvent le nez  
Sur le tremplin.  
Or on n'a aucune envie d'apprendre  
À sauter plus haut. Encore plus haut.  
À enfin gagner et capitaliser  
Des supériorités.  
À brillamment fonctionner  
Pour mieux s'adapter.

Grâce à un arrogant du grand monde et à une simple résistante, on est libérée d'avance, ne le sachant pas encore consciemment, libérée du prestige des hauteurs. Il s'agira, avec le temps, les circonstances, les rencontres, d'assumer le péril de cette liberté en marge des dominantes fiertés.

*– Grottesque, ma vieille, ta diatribe contre les études et compétences supérieures! Nous qui avons fait l'effort d'accéder à tous les savoirs possibles, qui nous étaient refusés parce qu'on était des femmes, ou des pas blanches, ou des pas riches, on ne va pas se laisser diminuer et détourner de l'égalité par d'infroductueux radotages, n'abusant que des esprits brumeux!*

On y croit plus fermement que jamais, les amies, à l'égalité. Voilà pourquoi on s'insurge non contre l'intelligence et ses réels mérites, mais contre la fatale oppression des hiérarchies, cette malédiction originelle. Que notre corps n'oublie pas. Et si on a le devoir, dans le désert de notre petite chambre d'écriture, en disparition comme l'existence, de laisser monter d'une chaleur inconnue le souffle de la pensée, c'est pour ne plus être enrôlé sous les ordres des volontés qui blessent et qui mentent. Car chaque vie affronte une vocation personnelle et un destin unique dans une galaxie nouvelle, familiale, amicale, amoureuse, en action dans l'univers humain, mais de quelle façon? Comment résister au cerveau despotique à l'assaut des pouvoirs, imposant la frénésie de massives évidences et de doutes calculés? Pourquoi ne pas faire confiance, enfin, à une égalité qui dépasse les séductions de la puissance, une égalité qui n'interdit à personne le talent, le savoir, le génie... ou la dignité de n'en pas avoir et d'affronter sans enviable protection la commune déroute?

Insaisissable est l'intelligence ailée d'égalité.

Vient pour nous la nuit de la déroute la plus stupéfiante. La nuit où on est soulevée hors de nos gonds au point d'en perdre toute maîtrise raisonnable et bien élevée. Une nuit à Rome, sur une petite place avec une fontaine, au Trastevere.

Le matin même on a débarqué du train avec deux amies. Un plaisant jeune homme nous attend, un inconnu à lunettes et boucles brunes, genevois lui aussi mais d'origine italienne, envoyé par une amie étudiante dans la même discipline que lui, la biologie,

pour nous piloter jusqu'au modeste hôtel-pension, où il a réservé des chambres, lui-même logeant ailleurs. Le pilote, grand connaisseur de la Ville Éternelle où il n'a pourtant séjourné que deux fois, s'incrute. Pas moyen de lui échapper pour se détendre et prendre une douche, si fonctionne la vétuste installation sanitaire. Le pilote tient à jouer son rôle et nous initier en quelques heures à l'étendue des trésors à découvrir et à toute la richesse de sa propre culture, historique, artistique, religieuse, antique, moderne. Éblouissante, cette culture, il faut bien le dire, surtout de la part d'un scientifique. Les trois amies sont impressionnées, mais à la fin de l'après-midi n'en peuvent plus. Elles se débarrassent du pilote en se promettant de ne jamais plus se laisser prendre à ses sortilèges de prodigieux montreur de tout. Un infernal parleur! Un enivré de son propre tournis encyclopédique! Quel casse-pieds! Quel crampon! Mais la fascination le dispute à l'exaspération. Si bien que trois heures plus tard les voyageuses revigorées sont en route pour passer la soirée avec leur savant tourmenteur et deux de ses vagues amis, des danseurs.

Changement d'atmosphère et de décor. Les danseurs n'ont pas l'air ravis de voir débarquer ces petites jeunes filles pas très excitantes et ne comprennent rien aux plans de leur ami, avec lequel ils comptaient s'encanaïller sans discours superflus. Est-ce que notre disparate équipe a mangé sur une terrasse? Sans doute. Qu'est-ce qu'on a bien pu se dire? On a dû boire un peu, sans excès. On ne se rappelle plus les détails, mais un seul événement, plus tard, sur une petite place chichement éclairée, où une fontaine glougloute sa monotone et fraîche ritournelle nocturne. C'est là que sans crier gare explose l'inattendu.

Alors que les trois jeunes hommes prennent des poses, les uns d'étoiles du Bolchoï et notre *je sais tout* de simili maître de ballet, les jeunes femmes restent immobiles à remâcher l'absurdité de la soirée... Soudain on est comme fouettée du dedans et précipitée hors de nous-même. En un quart de seconde on se métamorphose



en bête, en carnassière, en furie qui bondit sur le narcissique pantin à lunettes et on lui colle un monstrueux baiser, on l'étreint comme la barbare qu'on n'est pas, on lui bouffe la langue, on lui empoigne les cheveux, lui tord la tête, le séquestre contre notre corps dément, le triture de partout et c'est fini.

On n'en revient toujours pas.

On interroge à présent celui qui n'a jamais aimé la barbarie et qui est devenu l'homme de notre vie. Il ne se souvient de rien dans cette soirée affligeante comme une mise en scène qui ne prend pas. Seul ce baiser barbare s'est marqué au fer rouge. Un choc... Une chute dans la matière en bouleversement... On a perdu l'esprit, les mots, le théâtre de surface... On en garde l'un et l'autre un obscur éblouissement. On est dépassés. Sans qu'on en ait encore la moindre idée, ni même la première intuition, on a été projetés à cet instant-là dans ce qui allait nous unir...

Oh! vie oh!  
Pourquoi oh!  
Nous devancer?

Le proche inconnu ne se rappelle pas mieux que nous ce qui a suivi. Pour lui le retour à Genève. Pour nous les promenades dans Rome. On fait d'autres rencontres. Plus tard on apprend sa brève liaison avec l'une de nos amies. Des semaines passent avant qu'on se revoie, sans tellurique excès. On était séduite, à l'époque, par la psychanalyse, en préférant Jung à Freud. On aurait pu se lancer, question baiser barbare, si étranger à notre prude éducation, nos mœurs plutôt convenables, nos honnêtes convictions, dans une captivante analyse. Or on s'est bien gardée de se munir de l'une ou l'autre lampe frontale pour explorer les souterrains qui avaient pour seule évidence d'échapper à l'emprise de la lumière.

Jusqu'alors on avait connu des liaisons superficielles ou décevantes avec des partenaires égocentriques ou d'une juvénile inexpérience, comme nous. Après des vacances méridionales et des jeux nocturnes dans l'odorant secret d'une pinède, on a même dû s'adresser à un généreux médecin. Un brave homme proche de la retraite qui prenait le risque, important à l'époque, et au prix modeste d'une consultation ordinaire doublée d'indispensables prescriptions contraceptives, d'aider les imprudentes à surmonter le malheur d'une absurde maternité qui aurait gâché leur existence et celle d'un enfant mal accueilli, élevé dans une sourde rancune contre un destin aux ailes coupées. On était vierge, étonnamment, quand ça nous est arrivé. On se souviendra toujours des mots sans reproche et sans illusion du vieux médecin :

*– La rencontre amoureuse n'est pas un jeu, ma petite, un excitant qui ne fait pas de mal. Il faut oser s'abandonner sans restriction. Ne plus avoir peur d'affronter la pénétration. Le sexe est dangereux, oui, et pas idéal, pas d'emblée ni toujours ardent, mais il ne faut pas s'y dérober.*

On fait un second séjour à Rome, non pas en compagnie du futur proche inconnu mais avec une nouvelle amie, qui rapidement s'évade vers de brillantes fêtes, où nous ne tenons pas à la suivre. On va connaître une autre fête, moins explosive mais dont la musique ne nous quittera plus. La fête d'une rencontre intime, plus charnellement réelle que toutes les précédentes. Notre amant d'une semaine, un homme à peine plus âgé que nous, est plus mûr, plus libre, plus réceptif que l'étudiante à la tête boursouflée d'interrogations philosophiques. L'éclair de son stupéfiant nom de famille zigzague en nous comme un lointain message entre le jour et la nuit. Il s'appelle *Sparisci*... Quand on entre avec lui dans l'un ou l'autre café où il est joyeusement connu, on est sûre d'entendre une voix mimant la fureur qui lance, tandis que les autres rigolent :

*– Ma che fai qui, amico nostro? Via! Via! Sparisci!*

La joviale compagnie des copains badins et guillerettes copines, qui n'ont pas la langue dans leur poche, n'ayant pas subi l'ombre du rigidifiant calvinisme, a donc l'air de se demander ce qu'il peut bien faire là, notre nouvel ami, au lieu de s'en aller loin! loin! puisque son nom est un verbe à l'impératif, ordonnant : *Disparais!* Or l'ami apprécié des rieurs n'est pas du genre à se laisser exclure des communs plaisirs, pas non plus à vouloir s'imposer. Il a roulé sa bosse. Il a vu plus loin que le confort, petit ou grand, et le rassurant savoir. Il ne pilote personne, pas même sa propre errance, entre équilibre pratique et déraisonnable audace. À notre égard il incarne une égalité si franche et une spontanéité si nouvelle qu'on n'en apprécie pas, sur le moment, l'envergure. Il va donc disparaître...

Disparaître comme l'oiseau  
Dont le simple génie  
D'habiter l'arbre humain  
Sans humilité ni suffisance  
Sans chercher à faire impression  
Dans le vaste et palpitant feuillage  
Ne paraît en rien remarquable

Un mois après les adieux en bonne entente on a reçu un signe de vie, sur carte postale. Or l'image nocturne de la Place Navone, où avait eu lieu la première rencontre, nous a déplu. Ses couleurs de foire électrique nous ont paru offenser le Bernin... Quel aveuglement! Le vigoureux ami à la belle allure n'avait rien d'un esthète... Et nous, nous étions entraînée vers une histoire plus conforme à notre élitisme culturel, encore bien insuffisamment mis à mal... Au lieu d'envoyer à notre tour un petit message, au dos d'une carte avec lac et jet d'eau spectaculairement symboliques dans la douceur blanche et bleue, on a laissé disparaître la vue jugée incongrue de la *Fontaine des Fleuves*. À peine un petit

pincement au cœur, sur le moment... Même s'il n'avait jamais été question d'un lien durable est-ce qu'un tel manque d'égards était pardonnable? Est-ce que l'heureuse parenthèse devait être si mesquinement effacée? Quelle honte, quand la honte, enfin, bien plus tard, nous est tombée dessus! Quelle honte quand notre manque irréparable de la plus élémentaire amitié envers l'amant au nom prémonitoire, nous a révélé l'ampleur du désastre :

Le désastre des hautes lumières éteignant  
Le déploiement de la rencontre étonnée  
Dans la lumineuse allégresse du jour  
La découverte vaguement inquiète  
Les regards troublés qui vacillent  
La jeunesse du désir d'ivresse  
Et la noblesse d'être à deux  
L'immémoriale énigme  
Féminine masculine  
Autre infiniment

On aimerait tellement sauver la rencontre... en oubliant le maudit épisode de la carte postale orpheline d'une réponse. Mais ce souvenir-là nous mord le cœur. Non, on n'échappe pas facilement au piège des dominations. Est-ce qu'on peut vraiment, même après une vie entière à tenter de s'en débarrasser, se dire hors d'atteinte de leurs enchantements et capable d'une solidaire détresse devant leur triomphe ravageur? Le présent livre, dans notre vieille déroute, cherche encore et toujours la *délinrance*. Un autre mot pour l'accouchement de ce qui tourmente les humains et leur échappe : l'instinct créateur.

Revenons à l'époque de l'Université et des rencontres amoureuses vacillant vers l'abîme en fusion mais encombrées d'inévitables *orgueils et préjugés*. On se fie encore avant tout au

jugement de l'intelligence garante des lumineuses compétences. Nos jeunes savoirs, un peu timides et parfois embrumés d'émois subjectifs, mais tout de même capables de faire bonne figure en société, sont passablement vacillants, il faut bien l'avouer, en comparaison de ceux du jeune scientifique à la vaste culture qu'on retrouve désormais aux concerts, aux conférences, au ciné-club universitaire. Jamais dans les arrière-salles des cafés aux alentours, où avec quelques filles pas guindées on se démène au baby-foot avec nos plaisants condisciples masculins, ravis comme nous d'échapper pour une petite heure au sérieux des études ou à la rage croissante des débats politiques, verrouillant les clans autour des mâles les plus éloquents et sûrs d'eux.

Déjà l'homme de notre vie se tient en embuscade à l'intérieur de nous, avec son esprit à l'affût, comme nous à l'intérieur de lui avec notre déroute et notre incurable désir d'en être guérie. Car lui aussi cache un dérouteré, anxieux de surmonter, à force d'intelligence, la déroute.

On ne peut bientôt plus se passer l'un de l'autre.

Le mariage s'ensuit, réduit au minimum question cérémonie. Pas de sanctuaire ni de fête mémorable. On tient seulement à vivre ensemble et tout de suite. Il faut passer par la Mairie pour ne pas exacerber la nervosité des familles, alarmées par notre déraisonnable impatience. On ne va pas les affliger plus encore en refusant la bague au doigt.

Quant à la corde au cou...

Est-ce que l'indispensable financement

De l'aventure à deux ne va pas nous l'imposer?

Pour l'heure l'assistant en biologie est salarié. L'étudiante en Lettres ne gagne pas grand-chose, malgré des remplacements dans les écoles, pour les cours de français ou d'Histoire. Elle n'envisage

pas clairement de faire carrière dans l'enseignement ou ailleurs. Grâce au boum économique l'insouciance financière n'est pas encore taxée de péché mortel. Il n'est donc pas héroïque de nous contenter d'une sobriété relative et de ne pas confondre le projet commun avec l'enrichissement progressif. Ce qui compte c'est la ferveur conjointe et peu importe qu'elle soit rentable ou pas ! Voilà les termes du contrat non écrit qu'on signe ensemble, loyalement.

Le jour du mariage, on est confrontés au contrat officiel d'alors, évidemment tout autre et stipulant que la femme doit obéissance au mari et le mari assistance à sa femme. On ricane... C'est bien autre chose qu'on cherche, en tant que femme, et que cherche l'homme auquel on se lie. En vérité qu'est-ce qu'on cherche, les deux, qui nous pousse irrésistiblement à nous unir ? Ça dépasse, on le croit fermement, la loi régissant la vie en société et les arrangements favorables entre individus. Mais ça dépasse aussi le mélange de sensualité, de scintillement intérieur, de tendresse heureuse, de profond désir d'échappée nouvelle auquel on accorde le nom d'amour... une sorte de miracle, mais risqué.

Oh! vie oh!  
Pourquoi oh!  
Nous dépasser?

L'élan est si intense qu'il devrait être durable. Peut-être... La sexualité du jeune scientifique n'est pas parfaitement intelligible. La nôtre, à peine sortie de la chrysalide, ne se déploie pas en chatoyant papillon des Tropiques... Pourquoi s'en inquiéter ? Les convictions se ressemblent. Les corps et les esprits se rejoignent en s'extasiant de leur accord. Ni dieu ni diable ne fissurent encore ciel et terre. On ne demande rien au-delà des instants présents, semés à la volée et dont la moisson, plus tard, on s'en doute, ne dépendra pas seulement de l'actuel beau temps.

Mais il nous importe qu'il y ait une moisson  
Une moisson qui ne se limite pas  
À la meilleure adaptation aux contraintes  
Extérieures et aux limites personnelles  
Une moisson créatrice d'immensité...  
Car un désir fou nous unit  
Un désir inconciliable  
Avec les prévoyants calculs  
Et les installations routinières :  
Un désir hors des gonds raisonnables.

Pourtant, au départ, on ne sort pas des deux cerveaux jumeaux sur des corps qui n'ont jamais connu ni faim ni guerre et n'ont rien de remarquable à nous révéler, croyons-nous... On s'obstine à mentalement mâcher de la paille de fer pour se souvenir de la noirceur humaine et de la cruauté cosmique. On se rétrécit à nos têtes protégées du pire, qui suivent en imagination les sirènes de l'absurde. De l'immensité du désespoir on fait une formule et on la ressasse. Pas question d'obéir à la nature ni à l'enivrement fusionnel pour jeter un nouvel être en pâture au destin! Pas de procréation. Une double lucidité prend la décision du fondamental non-engagement dans la machinerie meurtrière.

On s'y tiendra. On n'en parle plus.

On se garde bien d'avouer la fuyante vérité dont la vague présence nous dérange, facile encore à refouler : notre couple envoie sur l'océan de la déroute humaine sa dérisoire petite barque à deux rames et se rassure en ramant de concert.

Le jeune biologiste, protégé dans l'Empire de la Science par sa directrice de thèse, une pionnière à la grande renommée, voit sa recherche progresser rapidement dans l'alliance du savoir et de l'habileté technique. Pour la jeune femme, sous les deux vastes ailes de la littérature et de l'art, il est plus difficile de trouver sa

raison d'être... Elle ressemble à un petit passereau qui ne se fie guère aux courants ascensionnels, dont elle a éprouvé les dégâts, mais n'en désire pas moins rejoindre les vibrants espaces dont l'appel assaille la conscience, tout en se déroband.

Commence la dérive d'une ombre en captivité dans la vieille histoire où l'homme marche devant, d'un pas assuré, tandis que la femme lui sert d'escorte, sans véritable entrain. Est-ce qu'on a envie de suivre ou copier le pilote et même le devancer? Pour aller où? Quelle vigueur peut nous animer dans une abstraction de paysage ou une ville carcérale, à l'image de notre ennui croissant? Ni les voyages, ni les fêtes, ni l'amour, ni la solitude, bientôt plus rien ne nous donne envie d'avancer. Les livres nous tombent des mains. Les mains lasses de faire ci faire ça pendent comme des chiffons. Les mains ne s'activent plus ni contre une saleté qui s'accumule ni à cuisiner des soupes à l'amertume. Les pieds s'immobilisent dans le grand marécage, qui ne donne même pas la paix de l'engloutissement. La vue se perd à ne rien voir de neuf dans la confuse immensité rocheuse où tournoie l'aigle. On sent bien qu'il va tomber sur nous, sa proie, nous enserrer, remonter vers son avide progéniture. On n'a plus la force de se débattre et crier. Est-ce qu'on peut dire non à la férocité? Appeler au secours les parois abruptes, les vallées indifférentes, les nuages en fuite? On discourt encore un peu, mais la parole s'atrophie. Comme si la voix ne venait plus d'un corps mais d'un robot, et pas performant pour un sou. Le mémoire universitaire nous confronte au génie d'Henri Michaux, génie de l'exploration mentale, du mouvement, de la vitesse, du dépassement subtil, ironique, sans répit. On s'essouffle. Non comme la *ralentie*, qui *tâte le pouls des choses*, mais une autre, qui endure une croissante déroute. On laisse tomber.

Oh! vie oh!  
Pourquoi oh!  
Nous dévaster?



Ce marasme dure des mois et des mois : des siècles. Il nous a poursuivie en Tchécoslovaquie, pays qui à l'époque n'était pas séparé en deux et avait tenté, avec le *Printemps de Prague*, de desserrer l'emprise du puissant pilote soviétique. Le jeune scientifique, notre époux, avait été invité par un savant biologiste tchèque, venu à Genève créer des liens avec les laboratoires de recherche sur la complexe activité des hormones dans la physiologie animale et humaine. Souffle un espoir de brèche dans le rideau de fer. Or quand on a débarqué à Prague pour y passer près d'une année, la brèche venait de se refermer. Les chars russes avaient dicté leur loi. Mais le vacarme des chars, même s'il désespère et remplit d'effroi, ne tue pas l'âme d'un peuple : la musique. Le soir même de notre arrivée, on assiste à un concert dans les jardins du Palais Wallenstein. En fin de programme se joue le fameux poème symphonique de Smetana : *Vltava*, ou *La Moldau*, célébrant la longue rivière qui prend sa source dans la forêt de Bohême et traverse, patiente et large sous le fameux Pont Charles, le cœur du pays : Prague. À notre bouleversante surprise, toute la salle se lève alors silencieusement et debout, des larmes coulant librement sur de nombreux visages, tant masculins que féminins, manifeste sa pacifique insurrection contre la puissance écrasante de l'occupant.

Les chars russes se gardent bien de se montrer à Prague. On en voit à la campagne et à proximité des frontières, qu'on n'a pas le droit de franchir, même vers l'Allemagne de l'est, où on voudrait visiter Dresde, sans perdre notre droit de séjour, strictement contrôlé. Pour nous qui dès l'enfance, à Genève, avons eu l'habitude de traverser des frontières dont on oubliait quasiment l'existence, c'est une pénible nouveauté. Un jour, dans la campagne, on croise un gros militaire russe, qui a l'air d'un brave homme, capable de charmer le pauvre monde, comme Staline, avant la frénésie des épurations et des meurtres en masse. Il est accompagné d'une rondlette épouse, à lourde jupe. Sa tête, qu'elle tient baissée dans l'effort, reste à demi cachée par un fichu

à fleurs. Elle tire un lourd chariot, plein de pommes. Le dessert du régiment? En tout cas le mari, au poitrail chamarré de décorations, n'a pas l'idée de lui donner un coup de main, ni elle de le demander. Qui songerait à déranger les importants, voués au service du Kremlin? Toujours est-il que pour nous, qui ne traînons que le fardeau de la déroute, le piège se verrouille encore plus sûrement, à l'extérieur comme à l'intérieur.

On a emmené tous les livres déjà publiés de Michaux et sur Michaux, des quantités de notes, fiches et brouillons. Fiasco. Michaux révèle son génie en se déroband à un rôle de pilote. Avec lui on apprend qu'il faut se débrouiller seule et s'engager, mais contrairement à lui sans trop le savoir et sans aide artificielle, dans la *Connaissance par les Gouffres*.

On cherche surtout à en sortir, du gouffre qui engloutit notre ardeur, et parfois le paysage s'éclaire. La prodigieuse beauté de la ville nous fait signe. On se promène. On prend le tram. Un jour le receveur, un jeune homme au nom musical, Dvořák, dont on ne se rappelle pas le prénom, nous interpelle. Il parle anglais. Il est étudiant et travaille pendant ses vacances. On lui fait rencontrer le proche inconnu. On a grand plaisir à bavarder les trois. On se voit devant une Pilsen ou pour un repas avec volaille ou saucisse et inévitables *knedliki*, *knödel* en allemand, ces petits boulets pâteux que pour notre part on n'apprécie pas trop. Un jour Dvořák nous propose d'aller faire un tour en pleine campagne et de dormir une nuit dans le village, au sud de la Bohême, où sa tante est gardeuse d'oies et cuisinière. Il n'y a pas d'hébergement mais de la place dans les granges, sur matelas de foin. Il en a terminé avec son job en ville et aimerait bien passer un peu de temps au vert. Ça l'arrangerait d'aller là-bas en voiture et ça nous ferait découvrir des coins pas fréquentés, *really wonderful*, dit-il, *for you, for me, and for my dear auntie*. En route, donc, pour aller trouver la chère tante, à laquelle on offrira une des dernières babioles occidentales dont on s'est munis avant de passer le rideau de fer : une manicle pour

sortir du four les plats brûlants. Elle est toute rouge d'un côté mais pas de l'autre, où on voit Mickey et Minnie, tendrement enlacés. Est-ce que la bonne tante ne risque pas d'être convoquée chez une cheffe pour sédition? On s'inquiète. Dvořák rigole à s'en décrocher les mandibules. Quel bien ça nous fait, cette joie rieuse, cet amical dynamisme et puis, à la ferme perdue dans une campagne hors du temps, cette simple connivence avec la tante enjouée, brandissant la manicle. Avec à bout de bras Mickey et Minnie la voilà qui danse une valse endiablée, comme si elle avait trouvé le partenaire de ses rêves, qui la fait tourbillonner d'aise dans sa cuisine, puis au milieu des oies venues voir ce qui se passe et que de grands coups de manicle refoulent vers la mare. La gaité est si éloquente qu'il n'est pas question de recourir au traducteur. D'ailleurs il a autre chose à faire. Il allume la radio, cherche un poste où explose une musique en accord avec les amours de Mickey et Minnie, remplit les chopes. Elles se lèvent à l'unisson de la parole complètement dépassée. Le proche inconnu me lance une œillade complice. On dirait que nos dures boîtes crâniennes sont soudain plongées et rénovées dans les délices de l'inconnu.

Le lendemain soir, après les repas en compagnie des camarades travaillant à la ferme, la nuit dans le foin, la longue marche parmi les arbres immenses qui s'élèvent, impressionnants de majesté, les prairies sauvages, les mille étangs où dorment les nuages, le retour à Prague se révèle moins joyeux. On rit encore, mais c'est de notre hideuse métamorphose. Car on a été attaqués par des nuées de moustiques, bien plus nocifs pour nous que pour les gens du coin. On revient tout enflés et cloqués à faire peur, avec des bras obèses et des visages cramoisis, boursoufflés, méconnaissables. On se sent vaciller dans les brumes. La voiture zigzague. Encore heureux qu'on ne croise pas quelque rebutant pachyderme militaire. Le conducteur enivré de fatigue et de piqûres toxiques serait capable de lui foncer dessus.

Quelques mois plus tard, on quitte la Tchécoslovaquie pour rejoindre Vienne avant la Suisse. Il faut passer le rideau de fer. Hauts barbelés, tranchées, miradors. Des grappes d'uniformes à kalachnikovs nous entourent. Le cœur se serre comme si on délaissait des amis, enfermés dans un camp.

En Autriche la douane a plutôt l'air, en comparaison du dispositif qu'on vient de franchir, d'une cabane en pleins champs. Mais à Vienne le contraste entre les deux mondes va nous sidérer. On vient de vivre près d'une année dans une ville encore préservée de la marchandisation culturelle, où le géant disciplinaire, fossoyeur de sa propre révolution, se dissimule dans les coulisses. Le décor, à Prague, est un enchantement. Une illusion? On flâne d'un vieux quartier, d'une noble sobriété, à un autre, d'une sublime magnificence. On se croirait revenus au Moyen Âge ou au temps de Mozart, qui a composé à Prague son Don Juan. Et voilà qu'à l'arrivée à Vienne, à la nuit tombée, en novembre, on est soudain projetés dans un tout autre décor. Oubliés Mozart et tout le bazar historique. *Le monde d'hier*, pour citer Zweig, s'éclipse au profit du géant business, fossoyeur de son propre idéal de rénovation. S'impose le puissant occupant publicitaire, avec ses électrisants diktats standardisés, ses néons aux impatientes pulsations et ses vitrines affriolantes comme un carnaval mimant la fête et la jubilation. Croissante stridence. Une voiture de police sillonne à toute allure ce furieux emballement visuel, qui assomme de désirs, tabasse la pensée, explose de la pathétique morosité d'acheter.

Et c'est notre monde!

Notre camp, qui nous enferme aussi.

Avec moins de chance d'en prendre conscience.

Autre spectacle, le lendemain. On pénètre dans la pompeuse bâtisse du fameux *Kunsthistorisches Museum*. Le proche inconnu frétille d'appétence culturelle. On est moins disponible, quant à nous. On se demande si les chefs-d'œuvre de la peinture vont

vraiment nous alléger, vraiment vivre d'une vie moins contrainte et violente, vraiment nous aider à respirer à l'aise dans cet impérial tombeau du dix-neuvième, copiant et trahissant les grâces de la Renaissance en les amplifiant monstrueusement. À notre âge d'à présent, on ne se souvient plus quelles œuvres on a vues dans ce célèbre Musée. On garde en mémoire les Brueghel l'Ancien, pas disséminés aux quatre coins du globe et dont l'intensité nous habite comme si on la connaissait par cœur, bien qu'au large de la précision. Une recherche électronique s'ensuit.

Vu l'actuelle déroute de notre panne d'anglais face à Jón Kalman Stefánsson, le regard de Brueghel sur *La Tour de Babel* s'impose. N'est-elle pas le symbole même de la communication objective, de son acharnement et de sa débâcle? On se rappelle l'arrogante entreprise humaine à l'assaut des hauteurs et sa destruction qui marque la fin, pour les bâtisseurs, du langage unique leur ayant permis de se comprendre pour agir ensemble et bâtir, au cœur d'une ville monumentale une Tour incarnant l'universel désir de domination.

Brueghel nous montre la Tour en pleine construction. Déjà si haute qu'un nuage passe devant, près de son sommet, qui va encore s'élever. Des personnages à peine discernables circulent comme des puces accrochées à un géant d'une monstrueuse largeur et hauteur. Les bâtiments, dans la grande ville alentour, sont eux aussi minuscules. Au premier plan on discerne mieux les détails. On voit les tailleurs de pierre, maniant d'énormes blocs rectangulaires. Ils ont quitté leur chapeau et saluent bien bas le grand seigneur venu voir, en patron satisfait, le bel avancement de l'entreprise. Tout fonctionne à merveille! Cependant la colossale structure de pierre, claire à l'extérieur et d'un rouge sans chaleur à l'intérieur, occupant massivement l'espace et s'élevant dans une formidable compétition de puissance avec l'échappée du ciel, laisse deviner dans sa grandeur même la force de l'illusion.

On se dit que les constructeurs ont remplacé la Tour unique de l'ancien mythe par les multitudes minérales des gratte-ciel, dans toutes les métropoles dont les centres d'affaires imposent de spectaculaires colonisations de l'espace réel et mental. À l'énigme du Créateur sacralisé s'est substitué le fonctionnement d'une verticalité abstraite, conquérante et toujours plus rentable, sous un ciel sillonné d'engins performants, à vocation technoscientifique et guerrière. Or ce nouvel Empire des Dominations ne se laisse pas construire impunément ! Dans la fureur de l'effondrement présent, avec ses incendies, ses tornades, ses montées des eaux, ses despotismes et conflits croissants, ses inégalités révoltantes, ses atrocités renouvelées, ses désespoirs, on commence à entendre la voix de la profonde colère, mais aussi, entre les femmes et les hommes, le silence infini de l'intime perplexité, invitant la nature humaine à la conscience, qui dit :

*– Rien ne pouvait nous empêcher de faire tout ce que nous avons l'intelligence d'entreprendre. Mais il s'agit maintenant de veiller, dans l'obscur travail de la ferveur et de la perplexité, à créer ou perpétuer une autre dimension humaine. Il importe que soit contesté le grand cauchemar de la domination. Que ne s'impose plus en maître vénéré d'un coin à l'autre du globe un langage d'experts des savoirs et pouvoirs, sans lien avec les racines personnelles. Incarnées, parmi tant d'autres, par un poète explorant le monde en amnésique et par une femme qui écrit en effacée vive.*

Est-ce qu'on aurait pu dire ça, même en français, à Jón Kalman Stefánsson, sur le quai ensoleillé par la fête littéraire, à Morges, ou est-ce qu'il a fallu éprouver une absurde panne d'anglais pour émerger à une libre clairvoyance ? N'est-ce pas l'obscur ratage de la rencontre dans la lumineuse universalité de la communication...

Qui a semé la vieille déroute  
Dont le présent livre accouche  
Non comme d'un dernier soupir  
Mais d'un regain de résistance ?

On ne trouvera jamais rien de mieux que le ratage, surtout le ratage imprévisible, pour évacuer le subtil venin de la domination ! Le contentement d'un agréable échange avec l'auteur islandais, on s'en souviendrait certes avec plaisir, s'il avait eu lieu. Mais quelque chose de bien plus renversant s'est produit contre toute logique, par la grâce du ratage. Pas question pourtant de transformer le ratage en non-mort ! On reste fidèle aux contrariantes expériences qui aident notre vieux cœur à ne pas s'affadir, pour écrire avec notre vaillance d'effacée vive, comme Stefánsson avec sa vigueur d'amnésique. Car il parle justement, dans le livre dédicacé à Morges, des désastres de l'affadissement et de la cruelle difficulté d'y échapper. C'est à propos d'Eirikur, l'illuminé de musique, dans *Ton absence n'est que ténèbres* :

*Il est sorti de sa maison grise en ciment brut pour aller à sa voiture, une vieille jeep Toyota suffisamment spacieuse et puissante pour affronter les rigueurs de l'hiver et les routes enneigées, pour transporter trois chiens et deux grosses enceintes. Elle a autrefois été rouge, mais la couleur s'est affadie. Heureux celui dont le cœur est une vieille jeep remplie de chiens frétilants – le cœur est rouge lui aussi, est-ce que sa couleur s'affadit également en traversant les tonnes de neige que l'existence entasse autour de lui ?*

Il est temps pour la femme captive des rigueurs de l'intelligence réaliste, de sortir à son tour de la *maison grise* pour lutter contre l'affadissement.

On reprend donc le récit du vivant périple, en compagnie du proche inconnu, qui peine à dire *oui*, mais ne veut pas dire *non* à l'inconnue éveillée par un désir d'enfant. Car deux ans après le séjour à Prague on lâche le pilotage raisonneur. On entrevoit que la perplexité, indispensable à l'esprit, revient à tourner en rond dans le néant du monde et du moi quand elle reste prudemment à l'écart de la ferveur. Alors on s'abandonne à notre corps pénétré d'un autre appel, plus vaste et confiant que la machine à tout comprendre, tout prévoir, tout maîtriser : le cerveau dominateur.





\* \* \*

L'arbre de la vie s'élève  
Et s'élargit en direction du ciel  
Mais il ne s'efforce pas de l'atteindre  
Il ne s'efforce à rien  
Il n'obéit pas à un effort collectif  
Ni à un mérite individuel  
Il laisse ses racines s'enfoncer  
Toujours plus bas dans l'obscur  
Et c'est ainsi qu'il relie à la lumière  
Ainsi qu'il est ravitaillé par la nuit  
Ainsi que le vent joue sa musique  
À l'amoureuse effervescence  
Ou d'une implacable indignation  
Entre ses bras ouverts

Comme un arbre qui ne choisit pas son destin et une conscience humaine qui cherche à grandir, on choisit de s'engager dans l'inconnu. Naît ainsi le désir, pour nous tout neuf, de porter la vie. Quant au choix silencieux, à l'origine de l'écriture, son temps n'est pas venu. Il se trouve simplement que notre blanc fantôme, dérivant dans une abstraite immensité, cherche intuitivement à se réincarner. Pour nous la raison d'être de la maternité n'est pas d'une évidence naturelle ou sociale, ni docilement spirituelle. Comment la justifier? On ne le peut pas vraiment et pourtant il le faut, puisqu'on n'est pas la seule concernée. Il y a le proche inconnu. On voit qu'il n'est pas enchanté par cette nouvelle vocation qui soudain nous tient à cœur, et qu'il n'a pas. C'est le monde en grand format qui l'attire! Mais la générosité l'emporte. Même si la contradiction avec nos choix préalables le bouscule dans sa nature paradoxale de pilote qui veut tout saisir et d'aimable Narcisse, il accepte la déroute, pour lui, d'être un père.

Or pour tous les deux et grâce à la troisième présence, pas encore apparue, va s'écarter le vieux rideau trop longtemps exposé à la clarté du jour et d'une couleur éteinte. Soudain s'élargit la vue. Le paysage inattendu, d'une intensité à faire trembler d'extase et de reconnaissance, nous renouvelle de fond en comble. On dirait que le *oui* généreusement risqué, l'emportant sur le *non* toujours à l'affût, nous relie au centre de la terre et du ciel. Illumination de la fusion des corps et des esprits. Ils se dissolvent en se déployant dans l'étreinte. Éclair et flamboiement. Un séisme nous unit. L'homme s'abandonne. La femme pénètre les tréfonds ardents et sent qu'elle va donner la vie. Pendant neuf mois et une année encore on partage la lumière de la naissance. La lumière qui émane d'un fragile petit corps nouvellement sur la terre. La lumière qui n'est pas le savoir et n'est pas le bonheur. Plutôt une lumineuse simplicité qui peut faire mal, mais dont la bouleversante étrangeté transporte les éternelles montagnes de l'opacité raisonneuse et les métamorphose en pluies d'étincelles.

Oh! vie oh!  
Pourquoi oh!  
Nous ranimer?

Car on n'en a pas fini avec la déroute. Bientôt la petite personne sans dents qui sourit en nous fixant de tout son étonnement d'être en vie ne suffit plus à nous enivrer ensemble d'émerveillement. On ne retrouve plus ensemble ni la fougue ni la douceur où toute chose est embrasée d'un sens. On n'est plus stupéfiés de se perdre ensemble au paradis. L'esprit d'enfance, qui nous était rendu, nous délaisse. Il faut repartir, à nouveau séparés, vers le monde à l'esprit de système, qui divise, hiérarchise, met des limites, s'oppose à l'ampleur de tout ce qui restreint la maîtrise et le pouvoir. Sommes-nous condamnés à nous adapter, chacun selon sa nature et son caractère, à la fatale emprise des dominations?

Le proche inconnu trouve une échappée dans la puissance intellectuelle et l'esprit critique. Ombre en souffrance à ses côtés on a l'impression que ses lumières renforcent une persistante illusion de suprématie, même s'il affirme le contraire.

Sans voix demeure le corps  
Délaissé par la nuit créatrice.

Tout se passe comme si l'arbre de vie, qui nous reliait à l'enfant, à l'homme son père et à notre propre envergure avait été arraché de terre et mis en pot. Consternant rétrécissement de l'espace, divisé entre la maison sans libre essor et le monde aux oppressants pilotages. Plus de vibrant accord féminin masculin. Les racines se recroquevillent. Le beau vert de la ramure périlite et s'éteint.

Où s'envoler maintenant? Nulle part, mes petites, pense la mère, qui tient dans ses bras sa fille et que tourmente la pesanteur du monde insipide ou en rut meurtrier.

Oh! vie oh!  
Pourquoi oh!  
Nous déserté?

Ah! non! se dit la mère. On ne va pas se laisser ficeler comme ça, embobiner, étrangler! Non à l'agonie de la liberté! Non à l'extinction du volcan! On va faire notre propre séisme, qui va flanquer les murs par terre et crever le ciel!

Plus facile de la vouloir furieusement, cette grande fuite vers la tellurique intensité, que de l'amorcer en déroutée, dont le corps a été habité d'immensité pendant neuf mois et maintenant se retrouve esseulé dans l'étroitesse des tâches répétitives. Mais on ne renonce pas.

On ne peut renoncer  
Ni au dévouement maternel  
Ni à la révolte !  
Quelle éducation imaginer  
Pour la petite fille qui nous est née  
Sinon l'exemple de la bienveillance  
Alliée à l'insoumission ?

Dans notre grand âge, à présent, on ne renonce toujours pas à essayer d'unir les deux, qui nous constituent comme les plus profondes dignités humaines, désespérantes dans leur contradiction, mais auxquelles on ne veut pas se soustraire et qui séparément se transforment l'une et l'autre en piège.

Déjà cette passerelle lancée à travers le temps nous emmène des années plus tard là où le récit, qu'on ne canalise pas, ne s'attendait pas à dériver. Nous revient en mémoire une rencontre dont la signification se révèle dans un vertige. Elle nous reporte à mi-chemin du parcours à la recherche d'une identité qui s'éloigne autant de la rive féminine que de la rive masculine, pour découvrir entre elles, dans une seule coulée à la descente, tantôt la lumineuse vivacité du grand jour, tantôt la lente énergie de la nuit.

La rencontre est celle d'un animal : une chienne. Une bête estropiée, visiblement malmenée par l'abrutissante cruauté humaine. On la rencontre, cette pauvre mais digne errante, lors d'un voyage à Istanbul avec un couple d'amis. On a quitté la ville pour une excursion en vapeur sur le Bosphore. Après avoir longé, entre Europe et Asie, les superbes demeures des anciens sultans et les villas non moins superbes des anciens ambassadeurs des anciennes puissances européennes, le détroit débouche sur la Mer Noire. Le vapeur lâche sa cargaison d'excursionnistes. On dispose d'une heure pour se promener. Depuis les ruines d'un château génois qui devait être superbe quand il dominait l'entrée de la Mer

Noire, mais dont il ne reste quasiment rien, on gravit une pente herbue, assez raide. C'est là que la chienne à la pauvre apparence choisit de nous accompagner. Elle boîte. Elle n'a plus que trois pattes valides. Elle a donc connu pire que les habituels coups de bâton. Ni petite, ni grande, elle a le poil un peu frisé, poussiéreux, d'un jaune tirant sur le brun. Ses oreilles pendantes sont tailladées suite, on le présume, à des bagarres avec de plus forts qu'elle pour la pitance d'un déchet quelconque. Ses yeux las sont doués de cet instinct de bonté qui rend les chiens si remarquables, quand les humains ne les ont pas disciplinés en bêtes féroces ou en toutous. Ses tourmenteurs ne l'ont pas rendue agressive mais lui ont appris la nécessité de la distance et elle n'a rien d'une mendicante obsédante. Elle a simplement choisi d'escorter ces humains qui ne lui veulent pas de mal, comme elle l'a compris sans avoir besoin d'une caresse pour le confirmer. Il y aura peut-être pour elle un petit quelque chose? Elle l'espère. Pas trace toutefois, dans la disgracieuse boiterie de l'efflanquée, d'une prédominante avidité. C'est une bête qui aime la compagnie. Une vieille bête qui souffre d'être moche avec son moignon de patte mais souffre dignement. Elle est exclue d'un attachement fidèle mais ne renonce pas au plaisir d'être liée à la société humaine, où elle a dû être affectueusement accueillie et nourrie, il y a longtemps. En haut de l'éminence à la vue étendue sur la Mer Noire, un replat nous permet de nous installer les quatre. Le vent souffle fort. La chienne reste un peu plus bas. Elle attend de voir ce que ces humains vont fabriquer. Le proche inconnu, qui a porté le sac avec le gâteau acheté dans un petit commerce, le sort. L'ami tire un couteau de sa poche. L'amie ouvre l'emballage et coupe des tranches. La chienne, bien entendu, a droit à la sienne. Le gâteau industriel, collant, trop sucré, bourratif, n'est pas fameux. La chienne a droit à une deuxième tranche, puis une troisième. Plus une miette à partager. On s'attend à ce que la bête à présent nous quitte, mais pas du tout. Ça nous inquiète. Est-ce que dans sa pauvre tête d'affamée chronique, de délaissée et de toujours mal vue, elle ne va pas se figurer qu'on pourrait l'adopter?

Grandit en nous l'angoisse de l'inévitable. D'avance on a honte de la laisser tomber. On connaît son destin d'abandonnée à la loi des molosses ou des peureux qui font les fiers à bras. On connaît la sournoise méchanceté des gamins et l'aterrante brutalité des hommes. On connaît la fureur des femmes qui ne veulent pas voir devant leur porte bien astiquée une pauvre, une traînée, une chienne sans collier, sans laisse, sans niche. On est si accablée d'impuissance qu'on se couche de tout notre long, comme pour appeler le sommeil. On ne participe plus à la conversation. On ferme les yeux. On ne voit pas la chienne s'approcher mais soudain on sent la chaleur d'un corps, étendu contre nous. Un corps amical. Il s'appuie au nôtre. Il va endurer. Il pardonne.

Quand on redescend la chienne suit un moment et puis, avant l'arrivée au vapeur, en bas, elle s'en va. Soudain elle n'est plus là. Disparue la bonne bête, l'éclopée à l'étrange dignité.

Le récit s'étant évadé de la continuité peut à présent revenir à l'expérience de la maternité. Nous revoilà, des années auparavant, avec notre bébé à nourrir, laver, langer, habiller, promener. La routine a des charmes en compagnie de l'enfant, qui se métamorphose comme une fleur inconnue ouvrant un à un ses pétales, mais on supporte difficilement qu'elle limite notre aventureux élan... Lequel? On n'en sait rien. En tout cas, pour nous, contrairement au proche inconnu, pas de thèse à soutenir dans quelques mois. Seulement le péril de la déroute. Car être une mère, depuis qu'on a désiré l'être, c'est résister à la séparation de la pensée au clair fonctionnement et du corps attiré comme un aimant par les tréfonds de la terre. On est emportée à la recherche d'un obscur magnétisme. Une recherche à l'aveugle. Un non-sens, bien entendu. La perplexité des amies en pleine action, combinant l'esprit d'entreprise, l'esprit d'administration et l'esprit de famille se justifie absolument. Même si on ne quitte pas les élémentaires nécessités de la raison mais sa *domination*. En insoumise on refuse l'intelligence qui en impose à l'errance humaine.

On demeure une sans ruse  
Fissurée par la déroute  
En liberté

En quête d'intensité la déroute va nous propulser dans la grande fête des voluptés. À distance on ne peut que se rappeler Mozart et *l'Air du Champagne*, dans le Don Juan... Le sexe en délire ne dissimule pas longtemps sous les transes éblouies les ravages de l'avidité, accapareuse des êtres, des sensations risquées, des brûlures qui ne brûlent pas vraiment ou brûlent par l'affliction de l'autre. Le proche inconnu, converti pour lui-même, depuis la nuit des temps, à l'indépendance sexuelle, n'en partage pas sans dommage les frivolités avec l'élue de son âme vagabonde. Sa détresse met le holà aux émois de la sensuelle escapade.

On ne se couche pas pour autant devant la niche, comme un chien fugueur rattaché à sa chaîne. On assume notre vocation de mère, pas les limites imposées par le père. On l'aime. On n'a aucun plaisir à le voir malheureux mais la sensualité débridée ne nous a pas fait de mal. À défaut de savoir où est le bien, on ne laisse pas tomber nos jolies robes de papillon qui n'est pas un bourdon. On se remet pourtant à bourdonner, plus ou moins de concert, dans la ruche du milieu littéraire et artistique.

Depuis plusieurs années, avec le proche inconnu, on fréquente Georges Haldas, dans le petit café-restaurant qui a été longtemps sa famille sans entrave familiale. Un jour on lui fait connaître Charles Juliet, rencontré chez Bram van Velde, le peintre déjà célèbre. On est une des premières personnes à lire le *Journal* de Juliet. S'ensuit toute une correspondance. La lecture du *Journal* et l'échange entre nous joue un rôle décisif pour nous tirer l'un et l'autre d'un persistant marasme intérieur. Dans une lettre de six pages, datée d'un an avant la naissance de notre fille, Juliet écrit :

*Je commence à lire votre lettre, et ce que je lis est si bouleversant que j'éclate en sanglots. (...) Comment vous expliquer, depuis des mois, vaincu par la solitude, l'incompréhension, les refus, je ne peux plus écrire, ne crois plus en moi, suis écrasé par la conviction d'être un raté.*

Cette lettre à vif, suite à une rencontre à Jujurieux, dans l'Ain, où on passe une journée avec lui, son épouse et le proche inconnu, cette lettre répond à notre ferveur de lectrice renouant avec la stupéfiante dynamique de la déroute et de la confiance réunies. Le *Journal* a en effet renouvelé en nous l'épreuve de la conscience en travail, à la racine du désir d'enfant et pour lui de l'écriture, de la publication et plus tard des périlleux mérites de la réussite.

On n'oublie pas l'aventure, lors d'une promenade à quatre dans la campagne du bel automne, aux environs de Jujurieux, l'aventure qui nous met tous en fuite, y compris le proche inconnu qui en sait long en zoologie et d'abord ne s'alarme pas : l'aventure du furieux serpent... Un magnifique serpent, bleu et vert, dont le long corps se glisse sur le chemin creux bordé d'arbres et de buissons aux teintes un peu assourdies déjà. La discussion animée s'interrompt brusquement. On vient de voir le serpent du chemin creux. Avec ses couleurs quasi phosphorescentes sous le grand soleil, il a plutôt l'air d'un évadé de la forêt vierge. On recule prudemment et on grimpe sur le talus pour ne pas risquer la confrontation. Le proche inconnu est seul à s'avancer :

*– Ne craignez rien, c'est une couleuvre, je le sais. Je la reconnais parfaitement à la forme de la tête, si typique. Je n'en ai jamais vu de cette espèce-là, mais il s'agit bien d'une couleuvre et les couleuvres, vous pouvez me faire confiance, ne sont pas venimeuses...*

Le savant à la rassurante explication va crânement de l'avant. Soudain le serpent se dresse, excité par le téméraire qui le défie sur son territoire. On voit sa langue fourchue qui vibre méchamment. On voit une souple flèche bleue et verte qui fonce à l'attaque. On



voit le naturaliste prendre ses jambes à son cou. En quelques bonds il rejoint les hauteurs du talus, à bonne distance de la bête furieuse, qui maintenant s'esquive. Le savant est furieux lui aussi, vexé par cette bête violente, qui lui a fait peur. C'est pourtant une couleuvre, il en est sûr et certain! Pas de recherche électronique en ce temps-là. Il faut patienter jusqu'au lendemain pour qu'un gros répertoire des serpents européens confirme son savoir et nos bonnes raisons de ne pas entièrement nous y fier. Ce magnifique et rare spécimen bleu et vert, d'une furieuse rapidité, est une *couleuvre zamenis*. En grec : colérique. La couleuvre *zamenis* n'est pas venimeuse, c'est exact. Par contre elle mord et peut vilainement déchirer un muscle à portée de son long corps souple, redressé quand son agressivité naturelle la pousse à l'attaque...

On pourrait croire, parfois, qu'on n'est pas sans parenté avec cette couleuvre *zamenis* à la dangereuse colère. Surtout quand le proche inconnu nous énerve avec son aplomb de *je sais tout* et qu'il nous coince dans un creux sans issue. Mais notre sang n'est pas froid, voilà la différence! Et puis on n'a pas si belle allure et on ne se coule pas au ras du sol. On ne se dresse pas non plus dans les chemins, comme s'ils appartenaient à notre superbe engeance.

À ce propos, on se rappelle un épisode où notre sang s'est bel et bien refroidi et où le froid nous a gelé les mots dans la bouche. C'était avec Juliet et Haldas. Le jour où on a fait se rencontrer les deux écrivains, dont l'un n'a encore rien publié et l'autre déjà beaucoup. On échange un moment les trois, puis les deux pilotes de la relation profonde font sentir qu'il faut laisser le champ libre à la littérature. Ils ont à faire plus ample connaissance et à discuter des modalités de la future publication des *Fragments*, la première pour Juliet, qui jusqu'alors n'intéresse personne à Paris ni à Lyon, où il réside. On est de trop, c'est évident. Normal, n'est-ce pas? Ils n'ont pas besoin de le dire explicitement. La ferveur féminine dont ces pilotes du fondamental ont tellement besoin pour ne pas se croire des ratés et jouir d'un public attentif, la ferveur féminine

de la lectrice du *Journal* de Juliet et des œuvres d'Haldas, la ferveur féminine ne fait pas le poids. Elle n'a plus la parole. Et qu'est-ce qu'on pourrait dire, en effet? On n'a même pas envie de faire la moue, tandis qu'on se lève et serre la main aux deux hommes ravis de se rencontrer dans leur pilotage essentiel. La fatalité nous tombe dessus. On s'en va.

*— Oh! Tu peux t'en aller... Ne compte pas sur nous pour te retenir. Ça fait des millénaires que les femmes se traînent à la maison, au travail, dans la rue ou les salons de massages avec leur ferveur féminine, comme tu dis, et ne reçoivent en retour que l'énormité du mépris. On n'a plus envie de la boucler, nous. Que ça plaise ou pas, que ça dépite ou non les parleurs qui se croient les seuls à pouvoir l'ouvrir, comme leur braguette, on s'en fout. On prend la parole et basta. Si tu t'imagines nous convertir à la ferveur féminine, c'est raté. Ta couleur colérique aurait pu nous séduire en se dressant pour mordre le crâneur qui croyait pouvoir l'observer de plus près, impunément. Bravo la colérique! Mais la ferveur féminine... Tu nous écœures. On croyait avoir entendu dans tes pages le mot insoumission... et revoilà le doux brouillard de l'amour, l'amour, l'amour toujours... Encore heureux, la vieille, que tu ne sortes pas le bon père éternel ou un autre dieu ou prophète ou divin sage devant lequel se couvrir la tête, se prosterner et joindre les mains pour ne pas avoir à tirer à la mitrailleuse sur les idoles de la sublime obéissance. La liberté n'a rien de commun avec des pondeurs de livres si profonds que tu t'es noyée dedans. Restes-y, au fond de cette mare littéraire, avec ta ferveur féminine et tous les misogynes pour ricaner autour. Nous, c'est la liberté qu'on veut, l'océan de la liberté. Pas les petites vagues de la ferveur féminine. On la flanque par-dessus bord, la ferveur féminine, et vogue la galère, la galère féminine, la fière galère dont le drapeau est un vigoureux cri de révolte!*

Ah! on l'entend ce cri, les amies. Il ne nous fait pas peur, au contraire. On salue la vigueur féminine. Mais pourquoi liquider la ferveur? Nous aussi on a jeté par-dessus bord la fervente perplexité... et quelle déroute! On a connu la passion qui tue, le désastre, le grand froid de la mort. Ce n'était pas dans l'océan qui a des routes, même si elles ne sont pas visibles pour tout le monde,

mais dans la *selva oscura*, la forêt du milieu de la vie, où le bien tout tracé se perd et définitivement. Là nous a conduite non pas Virgile, ni Dante, ni aucun maître ancien ou actuel de la parole, de l'art, de la pensée, de la science, de l'habileté technique, mais la déroute. Notre déroute, qui nous tourmente personnellement.

C'est ainsi qu'on est amenée au comble de l'égarement.

On vit notre *saison en enfer*. L'homme d'acier en est la porte. La fulgurance de la passion la clé. On pourrait encore revenir en arrière, vers la sécurité. On ne veut pas se défilier. On entre. On fait face à un monument de fierté masculine. Pas un savant parleur, comme le proche inconnu, mais un sans mots. Un endurant lutteur, doué d'une force créatrice qui nous réduit à une pauvre chose, à consommer vite fait. Une complaisante femelle. Une ombre qui se couche sur un tapis de feuilles mortes et n'a pas droit au vivant partage de la lumière. On est glacée d'effroi. Notre cœur se verrouille à mort. On ne montre pas la souffrance du corps et de l'esprit piégés dans l'empire de la domination. On n'entend pas le désarroi de l'homme, qui fait le farouche et l'indifférent pour dissimuler sa propre angoisse. Notre fierté mise à mal ne désire que se dresser devant le dominateur, pour rivaliser de fierté dominatrice. Nous voilà froidement enragée de domination. Quelle trahison! La ferveur féminine? Elle agonise dans un poème, qui nous est arraché des entrailles, comme un premier souffle de l'infinie déroute, qui dépasse toute domination. Mais on n'est pas à la hauteur de la vie qui s'écrit en nous. On ne le sera jamais. Le proche inconnu menace de se jeter dans le précipice, où gît la défunte ferveur. Qu'il périsse de jalousie, ce sac à mots! Et que le monde se dissolve en noirceur et fumée!

Oh! vie oh!  
Pourquoi oh!  
Nous enténébrer?

Mais entraîner l'enfant dans nos ténèbres? Non! Plutôt la mort du moi! En nous la condamnée aux yeux bandés se tient debout contre le mur de la fatalité et dit adieu au brasier passionné. Sans lui on ne pourra plus vivre qu'en robot, en bon robot dans l'existence robotisée. Comment l'accepter? On ne l'accepte pas.

Grandit la révolte intérieure  
Et le refus de toute séparation  
Alors dans la douleur le silence  
Dénoue le bandeau ténébreux  
Alors on accepte l'élargissement  
Par le libre abandon et on choisit  
La vie qui nous pénètre  
Quand on ne sait plus rien  
Alors le cataclysme engendre  
La ferveur et la force partageant  
La volcanique errance  
En création

L'enfer de la rencontre des deux fiertés, dans la forêt où les amants cherchaient à dissimuler leur déroute, a duré quelques mois. Mais pour l'un et l'autre le silence en travail a grandi au cours d'une vie entière, fissurée et en renversant renouvellement. On n'a jamais trahi *la loi non écrite du cœur*, qui nous a liée à deux hommes, et à la vivante échappée non pas exclusivement féminine mais fluctuante et insaisissable.

Voilà ce qui agace le monde aux colossales fiertés, oppressant comme un molosse lancé aux trousse de tout ce qui échappe à son contrôle matériel et mental... La déroute est à son comble pour *Altra*, l'étrangère à l'empire du moi multiplié par des milliards et au fourmillant délire de communication. Sa parole dissidente est semblable aux nuages dont la flotte se disperse au vent.

Nous, par contre, on ne passe pas notre vie les yeux au ciel! On doit bien affronter sur la terre le maelström des fiertés, préjugés, agressivités. D'ailleurs il tourbillonne en nous, c'est évident! Et surtout dans notre éprouvante relation avec le proche inconnu, *l'autre* qui se dérobe quotidiennement à la figure idéale de l'homme sans peur, protégeant la douce femme qu'on n'est pas.

Car si on ne peut pas compter sur la belle parure aux riches couleurs, mariant le bleu au vert, de la longue couleuvre zamenis, on partage la virulence de sa colère, c'est certain. On menace donc de toute notre sombre fureur le vieux *je sais tout*, déjà bien malmené par l'âge. Il vacille mais ne lâche pas son amour-propre, qui fut empanaché de supérieure intelligence et a perdu une bonne partie de ses plumes. Est-ce que ça nous enchante de le faire vaciller plus fort encore que la nature qui nous démolit tous les deux? On a horreur des colériques. On est une colérique profondément malheureuse, qui vacille elle aussi et s'épuise à répéter qu'elle va se jeter à la mort, tellement nous rebute ce vilain rôle de cruelle cracheuse de méchancetés. Des deux côtés l'intelligence est à bout de souffle. Car la nôtre flanche aussi, on l'a bien vu à Morges, face au chevalier de l'écriture. La seule chose qui la distingue, cette défaillante intelligence aux contrariants trous de mémoire, c'est qu'elle est préparée en nous à ne rien posséder. Savoirs, lucidité, sagesse et prévoyance ont levé le camp depuis près de cinquante ans. C'est bien dommage, évidemment, pour le confort du vieux *Narcisse des hauteurs*, peinant à devenir *le vulnérable égal*, notre époux bien aimé, qui partage la fidèle *nostalgie* de la vérité.

Ni dieu ni diable ne nous réconcilieront avec le rôle de gentille et dévouée, quoique ronchonreuse. Rôle des femmes qui chouchoutent des hommes en cravate, blouson de motard ou pantoufles. La rebelle en nous, qui ne vieillit pas, s'insurge de toute sa déroute contre ce rôle attendu, qui met la liberté en veilleuse, avant de l'éteindre. On a passé notre vie dans la maison et on est toujours aussi réfractaire aux plans de vie qui encagent la vie.

Plus le temps passe plus nous tourmente l'exigence de la solitude. Éprouvante. Indispensable. Elle nous relie, par notre histoire personnelle, à l'envergure d'une indocile humanité. Quand la solitude vient à manquer on se laisse inévitablement piéger dans l'adaptation réaliste et tout fonctionne, en nous comme dans le monde, pour étouffer le pauvre souffle d'un vivant renversement créateur. Alors fulmine la colérique ! Mais dès qu'on se retrouve seule assez longtemps, l'intransigeance s'apaise. La conscience se déverrouille. *Altra* renaît. Des courants d'air frissonnent entre les mots et tout se renouvelle. Par la distance fertile on approche l'inconnue en nous, les autres en voyage dans leur nuit, les paysages qui s'éclairent en incarnant l'aventure de la pensée...

Étant sevrée de solitude on a traînaillé des mois et des mois. On a hanté le cimetière de l'existence à l'abri dans ses murs. On s'est épuisée à réfléchir en fantôme enchaîné à lui-même. Après la rencontre insolite avec Stefánsson, on a écrit les premières pages, sur la déroute qu'on venait de vivre suite à notre panne d'anglais, et puis plus rien. Les calamités du vieillissement nous ont bloqués à deux dans l'appartement de la ville. Une année plus tard on n'a toujours pas pu retrouver *Altra* dans la maison du feu, notre lieu de travail en montagne. L'été là-haut, avec le proche inconnu, n'y change rien. Au contraire. On a rarement habité ensemble plus de quelques jours ou deux semaines au plus dans la maison du feu. Tandis qu'on y voyageait dans l'immobilité, le proche inconnu circulait dans le monde aux relations multiples et passionnantes. Sans cette vie ensemble et à distance notre couple n'aurait jamais pu surmonter les conflits d'une recherche si paradoxalement différente et commune dans son insaisissable nécessité.

Or pèse désormais sur la maison du feu, une ex-école dont on habite la salle de classe, au-dessus du four géant, pèse sur la maison du feu qui ne s'allume plus régulièrement comme dans le vieux temps pour la cuisson des pains mais deux fois par an, pèse sur la maison du feu l'imminence d'avoir à la quitter, vu notre âge, son

isolement loin des commerces et les vingt-neuf marches qu'il faut monter pour accéder au logement. Pèse sur notre cœur enseveli d'avance dans la morosité et pèse sur toute chose autour de nous, dont la beauté peine à nous émouvoir comme auparavant, pèse la vision de l'inéluctable dégradation.

On la voit à l'œuvre non seulement dans notre corps affaibli mais sur les hauteurs des montagnes, où la blancheur des cimes et glaciers diminue à vue d'œil, tandis que la domination du profit engraisse l'horizon humain et pétrifie d'impuissance. Tout se passe comme si la terre en nous comme dans ses fabuleux paysages s'enfonçait d'avance dans la cendre de l'existence sans four commun ni fourneau intérieur, sans flammes, sans étincelles, sans braises rayonnant de chaleur.

Pèse la mort de la maison du feu.

Pour le proche inconnu le deuil, tout aussi douloureux, n'est pas le même, bien qu'il concerne sa propre vocation d'homme des livres, viscéralement lié à une culture en disparition. Une culture nourrie de vie sociale et de vivantes transmissions des savoirs.

Depuis plusieurs mois il est accablé par une tâche trop lourde pour ses muscles qui ont fondu et pour son âme orpheline de l'aisance intellectuelle qui séduisait son auditoire. Il doit débarrasser des centaines de livres, documents, piles de paperasses, reproductions, dessins et objets divers entassés dans un dépôt. Or il est loin d'être doué pour la dépossession ! Jeter un livre est un supplice. Les donner ? Qui s'intéresse encore aux livres, ces encombrantes vieilleries, vestiges d'un temps privé du dynamisme électronique ? Les plus précieux, il faudrait savoir les vendre : ce savoir-là lui manque. Et pas question d'en ramener à la maison, en ville ou à la montagne, dans des espaces restreints, déjà pleins de bibliothèques, mais tout de même voués aux obligations pratiques et non à l'invasion culturelle.

L'épreuve du déménagement, ou plutôt du renoncement, est si pénible que le proche inconnu est ravi de la pause estivale. Mais pas autant qu'il l'espérait. N'étant que très partiellement résolu, le problème l'empêche de se vider l'esprit. Il tourne et tourne et discourt et discourt sans prendre garde à l'exaspérée, qui essaie de se concentrer sur une lecture ou devant les casseroles.

Pour l'un et l'autre la déroute est à son comble et le mariage plus que jamais une rude épreuve. Où en est *le contrat non écrit qu'on a signé ensemble*, dans notre lointaine jeunesse, pour nous unir dans *une recherche qui dépasse la loi régissant la vie en société et les arrangements favorables entre individus*? C'était risqué, on le savait bien, et on mesure l'ampleur des dégâts. Ayant donné la priorité au dépassement de l'intelligence avisée, nécessaire pour faire carrière, assurer les finances, accroître le confort, on se retrouve coincés l'un et l'autre par la vieillesse, qui achève de mettre en pagaille toute tentative d'installation durable. Le confort diminue à l'extérieur, où le proche inconnu n'est plus aussi choyé par les importants. Le confort décline aussi dans la maison de plus en plus orageuse, qui ne joue pas son rôle protecteur, méritant les bénédictions du qu'en-dira-t-on.

Quand l'époque voulait nous forcer à progresser dans une indépendance tournée vers le dehors, on a cultivé l'insoumission par le dedans. On est restée en errance à l'intérieur de la maison. Et maintenant le conformisme des rôles sociaux nous imposerait de régresser en vieille *serva padrona*, vouée au travail domestique et au soin d'un vieux mari à surveiller comme un gamin?

L'aventure à deux, entre maison et monde extérieur, résiste encore... On doit en féliciter le proche inconnu, le partenaire singulièrement fidèle quand il s'agit de contrarier notre propre illusion de l'amoureux refuge! Par ses dissimulations même, ses promesses en l'air, ses complaisances mondaines, sa frivolité financière il nous aide à sauvegarder le trésor de la pensée, enfoui



dans l'obscurité d'une mine tourmentée où personne ne dirige la recherche et ne la rentabilise. Sans lui, est-ce qu'on se serait enfoncée si imprudemment dans le vivant labyrinthe, en déroulant un fil insaisissable quoique solide dans l'absurdité de sa constance ?

Le proche inconnu peut certes nous féliciter aussi de l'avoir fidèlement contrarié ! Il nous doit d'avoir évolué hors des prestiges de l'intelligence dominatrice, fatale à l'égalité, à la libre errance, à l'éveil inconnu. Il a pris le risque de s'interroger sur le génie de la science et ses pouvoirs indiscutables, bornant la vision. Après une carrière scientifique brillante et décousue, malmenée par son impuissance gestionnaire et son incapacité à ruser pour s'imposer, il s'est dirigé vers l'histoire et la philosophie des sciences. Une fois quittée l'université, il a déployé ses talents de parleur inspiré pour commenter les travaux de jeunes artistes occupant une usine désaffectée, et sa sensibilité diplomatique pour veiller aux bonnes relations avec l'État, propriétaire des lieux. Il n'a plus le titre de président mais partage encore un atelier, et le dépôt à vider, dans ce foyer extérieur, adossé à sa maison intérieure. Le poursuit dans ce double espace le croissant assombrissement qui recueille par instant quelques fragiles lumières...

Que va devenir la recherche en déroutante  
Question entre l'énergie active dans le monde  
Et la solitude à l'immobile envolée avec ce couple  
Ni archaïque ni moderne mais unique en son énigme ?

Vient à la rescousse... le dérèglement climatique ! À fin août on s'affronte encore les deux à la montagne, dans le petit logement qui n'est plus l'atelier de la solitude en feu, mais la sombre caverne de la colérique et de l'insupportable *je sais tout*. Harassée, on s'apprête à quitter la maison du feu, où le feu nous a délaissée. On accompagnera le proche inconnu à la maison de la ville pour le soutenir dans le moment difficile du renoncement aux livres, à l'excès des livres. Car l'État, soucieux des problèmes de sécurité,

a fixé un délai pour libérer les lieux d'un risque majeur en cas d'incendie. Or le délai, déjà prolongé une fois par égard pour les forces en déclin de l'ex-président, n'est pas extensible à volonté. Le délai impose une date fatidique, à mi-septembre, et il n'est plus question de se dérober. Nous, on ne peut pas activement aider, mais au moins ne pas se défilier, faire le marché, préparer les repas avec le simple talent qu'on n'a jamais dédaigné, et parfois, la nuit, se serrer contre le vieil homme épuisé, ou seulement lui effleurer l'épaule pour partager la déroute d'être encore ensemble, en vie.

Et voilà que la canicule oblige à changer les plans! À Genève elle est si insoutenable que le proche inconnu lui-même doit accepter de rester un peu plus longtemps que prévu à la montagne. L'appartement en plaine, des plus modestes, est une vraie chaudière, même avec ventilateur. Quand la chaleur décline un peu, mais que le ventilateur reste au programme pour la survie dans le petit appartement d'en bas, le proche inconnu s'en va assumer ses obligations. Nous on reste à la montagne, à mille cinq cent mètres. Il y fait chaud, très chaud, beaucoup trop chaud pour la préservation des neiges et glaciers des hauteurs déjà moins grandioses, mais sans besoin, à l'intérieur, de ventilateur. Car on a les poumons fragiles et le brassage artificiel de l'air nous enfièvre inmanquablement d'une bronchite. On doit donc renoncer à suivre le proche inconnu, le laissant se débrouiller tout seul, en vieux chevalier sans force, au milieu des artistes bien plus jeunes que lui, plus soucieux de leur propre avancée dans la nouvelle culture que du vieil homme tristement chargé du poids de l'ancienne, à liquider. Comme si les humains n'étaient pas responsables de transmettre avant tout la vibrante nostalgie qui unit les cultures, en les émancipant des frontières temporelles, nationales, sociales, idéologiques, religieuses et de la parade individuelle dans *la société du spectacle*, décrite par Guy Debord. Le proche inconnu se voit donc lancé tout seul, malgré notre désir de ne pas le laisser tomber, seul en ville dans la libération par la déroute. Et nous voilà seule dans la maison du feu.

Le premier jour de solitude on n'ose même pas relire les pages déjà écrites. On est portée à une autre tâche, intuitivement liée au livre et à l'actualité en gestation tragique. Il s'agit d'un devoir de couture. Sans machine. Celle que nous avaient offerte nos père et mère pour nos dix-huit ans, indispensable à la confection d'élégants vêtements qu'ils n'avaient ni les moyens ni le désir d'acheter, nous a pourtant accompagnée longtemps. On avait même suivi, avec une amie d'études, un cours de couture. Plus tard on s'est contentée des retouches. On a aussi cousu des rideaux, dont les sombres et robustes qu'il fallait, quand on a emménagé à Paris, devant les grandes fenêtres dépourvues de stores. Quand on est partis, sept ans plus tard, pour la Californie, on a appelé les Compagnons d'Emmaüs. Ils ont débarrassé le fourbi de la cave, où se trouvait la machine à coudre, dont on avait complètement oublié l'existence. Il faut donc nous passer de machine pour le devoir de couture qui nous occupe dans la maison du feu. Pourquoi un *devoir*? Rien ne nous y oblige. Mais ça fait longtemps qu'il nous appelle, dans le petit réduit où autrefois se trouvait un lit pour le maître d'école, les jours d'hiver où une tempête de neige l'empêchait de retourner dormir chez lui, même à skis. Ce réduit est aveugle. On l'a donc converti en débarras et penderie. On y entre aussi pour s'habiller ou se mettre en pyjama. À chaque fois nous fait signe la délaissée : la robe palestinienne. Une très belle robe en solide coton noir avec des broderies à la machine, des broderies de fleurs aux vives couleurs, courant en ligne le long des manches, dans le dos et devant mais formant aussi, en bas, le carré d'un jardin abondamment fleuri. Un deuxième jardin, plus magnifique encore, sert de plastron. On l'a reçue, cette robe si noblement simple, peu après notre mariage. Une amie favorisée par la fortune et la générosité l'avait ramenée d'un voyage en Palestine, sur une terre où un haut mur ne séparait pas encore les conquérants du pouvoir sans partage et les toujours plus démunis. Depuis lors, et pas seulement au Proche-Orient, le haut mur n'a fait que se bâtir mortellement, y compris dans les têtes renforcées d'équipements sophistiqués, en guerre contre toute perplexité.

On a beaucoup porté cette robe palestinienne, qui à l'origine était longue, avec des manches longues. Mais elle a souffert, la malheureuse! Elle a laissé voir des déchirures sous les bras et au bout des manches une usure évidente. On s'est donc lancée, il y a plusieurs années, dans une première opération couture, pour la sauver. On l'a raccourcie et privée de ses manches longues, donc libérée de la religieuse pudeur, sans renoncer aux jardins fleuris. Ça demandait toute une restructuration. On n'imaginait pas que le cours de couture se révélerait si utile, à si longue distance de la machine. On a porté à nouveau l'ancienne robe, devenue nouvelle. Puis le temps a passé. Notre silhouette n'est plus aussi gracile et le magnifique plastron nous serre aux entourures. Ça fait donc plusieurs années qu'on ne la met plus, cette robe renouvelée, qui a subi tant de lavages et dont les broderies, sur le fond noir, ne sont pas affadies. Elle est donc toujours là, fidèle, à nous émouvoir dans la penderie avec ses vives couleurs. Il nous semble qu'elle accepte à la rigueur de ne plus être vue à la parade sur un corps à sa mesure, mais refuse définitivement d'être oubliée. On entend le message et c'est le moment d'agir. On prend des ciseaux, le matériel de couture et tout le courage qu'il faut, dans notre peu de patience et minutie, pour manier le fil noir et l'aiguille. Avec notre absence de talent réparateur face au tragique destin, on ne lui offrira pas une nouvelle vie vestimentaire, à cette belle robe palestinienne, mais une autre vie. Amoindrie peut-être, mais qui la sortira de la penderie. On l'aura plus souvent sous les yeux, même s'il ne sera pas facile de lui trouver une place dans le décor. On la trouvera! Car la belle robe est en train, dans la maison du feu où l'ordinateur ne s'est pas encore remis en marche, de devenir une housse de coussin, pour des têtes qui vacillent et ont besoin d'un vaillant appui gardant la mémoire des opprimés par les murs aveugles. Oh! il faut renoncer à bien des broderies et on ne va pas pouvoir sauver les deux jardins en fleurs sur le fond noir. Il faut renoncer au plus magnifique. Renoncer au plastron! Mais on renonce aussi à plastronner en écrivant... On est donc prête, dès le lendemain, à éclairer l'écran et partir au travail.

On relit. Sur la machine qui sait tout le texte né d'un essentiel ratage nous guide vers le *on ne sait rien*. Sur fond de nuit on commence le semis et quelques lueurs s'éveillent. L'esprit demeure dans l'obscur, le corps ne bouge qu'avec les mains, le cœur retrouve le rythme et soudain la musique des étincellements se remet à tisser l'étendue qui n'est pas vue mais illumine la vision. Alors on se lance, on galope, on file comme un jument trop longtemps enfermée dans l'étroitesse d'un box, son box à elle, toujours le même, son box dont elle ne sort qu'avec le harnachement imposé aux chevaux qui sont montés dans les manèges, les habituelles promenades, les cirques, les concours hippiques. Soudain, sans réaliser ce qui lui arrive, elle se retrouve à l'air libre, sans mors, sans rien sur le dos, soulagée d'un rôle, d'une charge, enivrée de tout l'espace dont elle a été privée et elle détale. Une vigueur inconnue la soulève du sol. La vigueur s'amplifie, ardente, fouguese, ahurissante. Elle répond, cette vigueur pacifique, à l'ouverture ignorée qui délivre de l'ennui d'appartenir au connu, au ressassement du connu, à l'invention qui ne sort pas du connu. La pensée est portée en avant. Mais elle n'a plus le désir d'être *ailleurs, ailleurs, pour trouver du nouveau*. Elle jaillit hors de l'ailleurs. Elle n'a plus la moindre peur de s'égarer.

On est donc en plein galop dans la maison du feu. La maison qui n'est plus le box de la maison. On n'entre pas non plus dans le box de la machine. On veut bien être ingénieusement aidée, mais on ne fonctionne pas selon l'intelligence qui a magistralement inventé la machine : un dépôt pour entasser, multiplier, fabriquer, rentabiliser, diffuser des savoirs. Un dépôt pour le perpétuel accroissement du connu. Un dépôt moteur de prodigieuses performances. Un dépôt parleur, si ça nous plaît de parler avec un dépôt. Il parle toutes les langues, discours sur tous les sujets, a tout vu, montre tout, planifie bien mieux que l'intelligence qui l'a mis en route et répandu sur la planète où tout est maintenant sous contrôle, parce qu'il semble que l'intelligence soit faite pour planifier et en planifiant dominer. Cet inusable cerveau-dépôt est

donc un virtuose de *la connaissance qui s'approprie la réalité*. Il tient l'intelligence sous emprise, en dirigeant le regard vers ce qu'elle peut saisir et qui la reflète : le miroir mental. Le puissant miroir où l'intelligence voit augmenter son pouvoir d'engendrer la lumière... et ne voit pas qu'elle assure la croissance de l'enténébrement.

On est reconnaissante à *la déroute qui brise le miroir*  
À la déroute qui depuis la nuit des temps élargit  
L'intelligence humaine et l'ouvre à l'énigme  
Des ombres et lumières dansant sur la pierre  
Dont le poids mort fait gémir la pensée  
Mais n'empêche pas l'enfant de voler  
Plus loin que l'évidence de la séparation.

Ses dégâts nous ramènent au box. Le box du village de montagne. Un lieu enchanteur livré à une guerre chicanière pour accaparer la paix. Une guerre à coups de mots, où le dominateur le mieux armé prétend s'assurer au village le privilège d'un calme dynamique, tel qu'en rêvent pour une retraite en compagnie des cimes les seigneurs de la domination. Cet ex grand manager est président de l'association *Les Amis des Hauteurs*, dont font partie la plupart des propriétaires de résidences secondaires et quelques retraités qui habitent là toute l'année. *Les Amis des Hauteurs* sont les ennemis de l'entreprise qui s'est implantée après le déclin du tourisme alternatif et luxueux, dont le promoteur avait rénové les maisons menaçant ruine et les vieilles granges ou écuries. La nouvelle entreprise y loge ses clients, des importants qui se rassemblent en semaine, venant suivre des séminaires dans des salles ad hoc et prendre leurs repas dans l'élégant restaurant design, dont les *Amis des Hauteurs* ont déjà réussi à faire limiter l'accès aux seuls clients de l'entreprise. Les adeptes de la marche ou les cyclistes de passage n'ont désormais que la fontaine pour se rafraîchir le gosier. Les gens de la région ne peuvent plus songer à organiser des fêtes de famille, le dimanche, dans ce village qui ne veut plus d'eux. Ils sont exclus du cadre somptueusement sobre

qui déversait sur leurs anniversaires les lumières du prestige actualisé. On n'est pas enchantée, quant à nous, de voir défiler en cortège sous nos fenêtres, déversés par un fourgon noir qui a l'air d'un corbillard collectif, des affairistes du despotisme financier, mais on se refuse à entrer dans le box de la chicane.

On a reçu dernièrement une aimable invitation du couple qui gère l'entreprise pour de lointains actionnaires. Une rencontre est organisée. Les buts, réalisations et projets de l'entreprise seront présentés au village. Les questions seront les bienvenues, dit le message glissé dans les boîtes aux lettres. On connaît de vue ces gérants, qui font leur possible pour tempérer les hostilités. On voit leur petit garçon descendre du petit car rouge et blanc décoré par un moine légendaire en longue robe épaisse et brune, guidant les fameux chiens Saint-Bernard sauveurs des demi-morts sous les masses de neige, soufflée en énormes congères ou tombée en formidables avalanches. Le car assure l'aller le matin et le retour vers les cinq heures, pour l'école dans la vallée. On voit le petit garçon qui court à la maison et on aime le voir, un moment plus tard, qui court avec son jeune chien bondissant. Un joli chien noir, encore tout fou tout fou. On envoie un courriel pour remercier de l'invitation et offrir nos excuses de ne pas l'accepter. Mais on l'a transmise au président et à la secrétaire de l'association du four et de l'ex-école dont on est locataire. Ils n'habitent plus le village, où demeurent pour eux les souvenirs d'enfance. Intéressés de connaître les réalisations projetées, ils seront présents.

On ne fait donc pas partie des hôtes du goûter. On passe l'après-midi devant le clavier, à suivre la musique libérée du box individuel et du cerveau mondialisé. Vers le soir on aperçoit par la petite fenêtre de la cuisine le géant du feu, errant seul dans la rue, près de la spectaculaire moto flambant neuve qui a englouti ses derniers sous. C'est lui qui deux fois par année chauffe le four pendant trois jours, avant que les pains puissent être enfournés par ses soins. On sort. On descend à sa rencontre.

*Ab! Salut.* On lui demande comment ça s'est passé, ce goûter. Impossible de lui faire sortir une phrase un peu cohérente. Il ne fait que répéter que *non, non, y a rien à dire avec ces ânes, ces ânes qui chient des âneries et font chier le monde.* Arrive la secrétaire, une jeune grand-mère, qui depuis des années met la main à la pâte, les jours de cuisson, gère la vente des pains et organise avec le géant la raclette où festoie le village dont les familles sont de retour, plus ou moins nombreuses, pour l'événement. Embrassade. Elle nous entraîne avec le géant dans le local du feu, où il n'y a pas de feu. De la pièce attenante où est la table de travail, à côté du pétrin, elle ramène des bouteilles de rouge. On s'assied les trois devant la bouche de fer de l'immense four, qui reste bouclée. On sent dans la tension de la jeune grand-mère un grand dépit. Les gérants de l'entreprise n'ont pas même pu s'expliquer sur leurs projets, nous dit-elle. Ils ont d'emblée été mitraillés par le président des *Amis des Hauteurs*. On s'y attendait. Ce Maître de la parole dominatrice est aussi doué pour s'imposer dans les minimes stratégies chicanières qu'il l'a été dans les grandes manœuvres de l'internationale des marchés, séduisant la planète entière. Les *Amis des Hauteurs*, boostés par la supériorité de leur président, ont fièrement pris la suite. La spirale des exigences tyranniques, nourries de détails d'une vétilleuse absurdité, a achevé de liquider toute bienveillance.

Le dépit de la jeune grand-mère ne s'adresse pas uniquement à la morgue des *Amis des Hauteurs*. On doit l'affronter aussi, même s'il est moins virulent à notre égard. Elle nous fait entendre qu'on s'est assez lâchement défilée. On est une femme capable d'écrire des livres, non? Donc on aurait pu contrer à coups de mots la mitraille des mots tirés par l'Homme Impérieux et la Femme Persiffluse, président et secrétaire des *Amis des Hauteurs*. Ils ont fait pleurer deux femmes, ces entêtés, avec leurs récriminations qui n'en finissaient plus. La gérante de l'entreprise avait des larmes qui lui coulaient jusqu'au menton. De même la nièce de la jeune grand-mère, pourtant nantie d'un diplôme universitaire. Elle a essayé de s'exprimer... et pleuré d'impuissante exaspération sous



les pointes vexatoires. La jeune grand-mère s'est sentie écrasée d'un tel poids sur le cœur qu'elle n'a pas pu sortir un seul mot. Comment justifier notre inexplicable défection ? On en est réduite à bafouiller... On essaie de dire, mais on ne le dit pas bien, on dit dans la déroute que nous aussi on aurait eu la parole gelée par la mitraille des mots, ou qu'on aurait fiévreusement caillassé les mitrailleurs et aussitôt été taxée d'hystérique, à boucler en asile pour ineptie féminine. Le dépit de la jeune grand-mère s'apaise un peu. Elle se détend. Elle sourit presque. À présent elle peut parler. Elle parle du village accueillant qu'elle a connu dans son enfance, où il y avait des vaches, des chèvres, deux trois cochons, et déjà des touristes, mais pas du genre prétentieux, qui aidaient à faire les foins et partageaient le bout de gras avant d'aller dormir dans les chalets sans faste. Qui avait peur du moindre bruit, du moindre désordre, de la moindre fiente d'une poule égarée ou d'un véhicule obstruant un moment le passage, en ce temps-là ? Qui faisait taire la fête, quand le vin coulait fort et que les rires débordaient ?

Dans ce passé idéalisé, rayonnant de simple cordialité, frémit furtivement ce qui manque si douloureusement au village, aux êtres, aux mots, toujours... mais quoi ?

La nièce, jeune femme spontanée, vaillamment engagée pour la planète en déroute, vient se joindre à nous. Elle se moque gentiment mais fermement du géant, le sans mots qui ne peut pas s'empêcher de lancer une de ses *salaceries*, comme elle dit. Elle le traite en bon géant qu'il est, au fond, et serviteur du feu. C'est une jeune femme à l'intelligence assez fine pour comprendre que le géant doué d'une fruste énergie à l'intuitive réceptivité, cache sous ses propos salaces ou à l'emporte-pièce la peur géante de ne pas être à la hauteur. Et dans la civilisation dominée par les mots, comment se défendre quand on n'a pas accès à la grande banque rationnelle, qui finance les réussites ? D'où ses excès de buveur et baiseur, son credo complotiste et son mantra sur les puissants discoureurs d'un genre ou de l'autre : *tous des pourris*.

Un fort en mots échappe pourtant à sa vindicte : le proche inconnu. Un jour, à la fête du pain, il s'est lancé dans un vibrant discours sur le feu qui nourrit l'amitié, un discours inspiré, comme ses meilleurs cours universitaires, non par l'intelligence qui fait tourner l'empire des dominations, mais par l'intelligence de l'insaisissable, unissant ferveur et vigueur, quelle que soit son expression, avec ou sans mots. Cette intelligence-là ne bâtit pas la société humaine comme une écurie, avec ses box séparés, ses travaux hiérarchisés et son grand patron : le pouvoir financier. Le géant du feu s'est senti reconnu. Il se moque toujours un peu du discoureur, qui a deux têtes de moins que lui et en vieillissant perd la tête, mais le respect du feu les unit. Il nous estime aussi. On n'est pas une tête à fier jugement mais une sensible à sa flamme en déroute. Ça lui suffit.

On lève notre verre de rouge, sans rien dire, à la santé du proche absent. On se souvient du baiser plus que fou, à Rome, sur une petite place avec une fontaine, au Trastevere. Le premier baiser, tellement violent qu'il nous a devancés tous les deux et qu'on n'a jamais compris quel éclair nous était tombé dessus. Au point de disparaître un temps, puis de se transformer en lueurs, comme s'il traçait un chemin à l'insu des deux amoureux plutôt sages, des deux mariés raisonneurs, des deux père et mère de l'énigme unique, des deux tourmentés par d'autres amours, des deux éperdus de souffrance, des deux angoissés, des deux vivants.

Ce soir où on n'est pas ensemble à trinquer avec de vieux amis si différents de nous, ce soir où on vacille un peu, ce soir où on va bientôt aller se fourrer au lit et fermer les yeux on entrevoit la source, entre nous, de la *rencontre*.

La source en feu  
La source de la vie  
Sans refus d'extinction

Elle n'incendie pas. Elle n'allume pas de magnifique brasier. Elle ne jette pas de hautes lueurs sur les murs. Est-ce que les dernières braises de la déroute vont réchauffer la solitude en partage? *On ne sait pas.*

On poursuit la chevauchée de la *reconnaissance*.

Bientôt c'est la fin pour la jument essoufflée, épuisée par son libre galop. Elle n'est qu'un frêle animal, après tout. Elle n'en peut plus. Elle n'arrive même plus à se tenir debout. Tout son corps, qui ouvrait des ailes non vues et l'allégeait de la pesanteur, lui fait mal. Mais elle a enfanté la vieille déroute qui rajeunit l'émerveillant paysage. Un bruissement passe dans les feuillages au-dessus d'elle. Une fraîcheur l'entourne de sa caresse inespérée après le jour torride. La flambée du crépuscule diminue d'intensité puis s'éteint. La nuit descend, qui efface tout. Seul demeure, pour veiller sur son agonie, l'inaccessible frissonnement des étoiles. Aucun box ne limite sa vue qui se trouble. Car le trouble de la mort s'approche mais n'est pas un box encore. Dans ce trouble la vérité s'échappe comme un poulain qui délire de la ferveur d'être en vie et du devoir insensé de zigzaguer vers la lumière tandis qu'elle-même reste immobilisée au sol.

Alors, dans le trouble de sa vue affaiblie, elle voit l'austère grisaille des hauteurs devenir le box des humains aveuglés. Elle voit le ciel s'opacifier de vrombissants rapaces et la terre être interdite à la déroute. Elle voit la déroute se changer en détresse. En effarante détresse tombée du pauvre nid de la parole dont les brindilles sont écrasées sous les roues gonflées à bloc. En obscure détresse, qui souffle un dernier cri :

Oh! vie oh!  
Pourquoi oh!  
Nous éclairer?



\* \* \* \*

À la fin de la chevauchée solitaire partageant la déroute d'être en vie et se terminant sur un point d'interrogation, on a cru le livre terminé. Il n'en est rien. Nous l'apprend un dialogue avec le proche inconnu, au téléphone, car on est encore seule à la montagne pour trois ou quatre jours. On commence par se raconter nos mutuelles défaillances, ligotés qu'on est tous les deux dans le piège de la vieillesse. On a du mal à rigoler de nos fâcheux troubles et tracas. Le pire, celui qu'on n'ose vraiment pas avouer, c'est la peur d'être à tel point désaccordés qu'on ne puisse plus rien donner à entendre que des jérémiades. On a même peur d'y penser. Peur d'être bons à mettre au rebut, comme deux instruments dépareillés, sans autre musique que celle des cordes qui se cassent et du bois qui gémit, disloqué.

Est-ce que la vieillesse  
Et la croissante difficulté  
À souffrir non seulement les maux  
Du moi mais la présence de l'autre  
Dans sa déroute va nous séparer  
Par la mort à n'en plus finir  
De tout art de vivre ?

En une fraction de seconde, crac! Revoilà la vieille de la première page, courroucée, à bout d'espoir, dominée par le désir du précipice... On la comprend! Comment supporter l'égarement du moi et moi, ce délabrement à deux têtes, stressées comme le blanc fantôme raisonneur qui hante la planète entière, la forteresse au toit de menaçants nuages? Mais la seconde d'après le proche inconnu, toujours au bout du fil, nous délie de l'anxiété.

Hier, dit-il, vers les onze heures du soir, il trafique encore dans le dépôt moribond. Il n'y a plus personne dans les ateliers. Survient un artiste qui travaille le plus souvent ailleurs. Le proche inconnu le revoit rarement mais le lien d'amitié et d'estime demeure solide. L'artiste est un passionné de visions célestes. Il ne quitte pas pour autant la terre et ne prétend pas s'emparer de l'espace au profit d'explorations savamment rentables. Il ne fait même pas allusion aux danses étoilées dans son travail d'artiste. Pourtant il s'est offert un puissant télescope et quand il le peut s'enchant de contempler les astres et pénétrer jusqu'à de lointaines galaxies, par la lumière qui circule infiniment plus vite que les corps en métamorphose dans l'univers. Le télescope, très lourd, est monté sur roues. L'artiste peut le transporter, démonté, dans sa voiture. Il n'est pas nécessaire de quitter les lumières de la ville, car l'instrument n'en est pas gêné. Il mène d'emblée le regard au-delà du lumineux brouillard, pas seulement intérieur, empêchant les citadins de s'intéresser aux clartés du ciel nocturne, si ne leur suffisent pas les explorations spatiales offertes sur écran. Ce qui est indispensable, en ville, c'est un lieu assez vaste et à l'écart de la circulation, pour pouvoir dresser l'instrument sans gêner personne. L'artiste pourrait s'installer, par exemple, dans un parc. Mais il craint la curiosité des oiseaux de nuit et autres rôdeurs plus ou moins alarmants. Comme il n'a pas envie d'être séparé en compagnie des étoiles, il pense à la petite place, entre Arve et Rhône, devant l'ancienne fabrique où se trouve son atelier. Personne ne circule dans la rue sans issue sauf de nombreux bus, après leur dernier parcours. Ils tournent avant la petite place pour venir se ranger dans un grand dépôt. C'est là que s'active le personnel dévoué au lavage intérieur et extérieur des voitures orange ou bleues, qui le lendemain repartiront en mission de transport en commun.

L'artiste, qui n'a pas lu Steffánson, est à sa manière, dans sa contemplation céleste, un *chauffeur de bus consacré*. Il n'est pas l'inventeur d'une sonde spatiale comme l'actuelle *Euclide*, capable de transmettre des images spectaculaires de lointaines galaxies.

Mais ce n'est pas non plus pour lui seul qu'il regarde les lointains constellés d'inconnu. Il emmène avec lui, comme dans son travail d'artiste, le bien commun des circulations sans frontières. Il apprécie donc ce lieu en retrait mais non pas déserté, où les bus à la fin de leur parcours viennent se rafraîchir entre des mains expertes en nettoyage, puis s'abandonnent au silence de la nuit.

En arrivant, hier soir, il voit de la lumière à l'une des fenêtres du bâtiment. Il entre et trouve le proche inconnu en train de trier les vestiges de son dépôt, dans l'atelier bourré d'ultimes cartons. Navrant spectacle ! Le vieil homme sans une ombre d'avarice, qui peut même se montrer dangereusement imprévoyant et capricieusement dépensier, devient un épargnant paniqué dès qu'il s'agit de sauver non pas les maigres avoirs de fin de mois, indispensables à l'existence, mais les seules bibliothèques du Génie Humain en ses mille facettes et transformations. Autrement dit la Mémoire à Majuscule, son trésor à lui, son bien si passionnément accumulé, qu'il juge non sans raison à l'étroit dans le cerveau-robot numérisé. L'ami artiste ne perd pas son temps à se désoler. Il l'entraîne sans discussion hors du drame de la perte inévitable, tant matérielle que spirituelle, et les voilà dehors, en quête d'étoiles.

Il y en a une, me dit le proche inconnu, dont la lumière est très pâle, telle qu'on la perçoit grâce à l'instrument d'optique, et plus grande que toute notre galaxie... Mais ça n'a pas été facile, pour lui, d'apprendre à voir avec le gros télescope muni de lentilles complexes. L'ami artiste lui a expliqué qu'il ne fallait pas fixer tel ou tel point lumineux, astre ou planète, comme au volant le feu rouge, mais trouver une zone marginale de l'œil, favorable à la vision céleste des corps en mouvement dans les lointains de l'espace. C'est ainsi qu'il a partagé, pendant que les bus rentraient se faire gicler par les lances d'arrosage et fourbir à l'intérieur, l'extraordinaire luminescence du voyage en plein ciel en même temps que sur la terre. On entend à sa voix que la jeunesse de la pensée lui lave à nouveau l'esprit.

Et c'est le même homme  
Et le même univers  
Aux déroutants  
Trous noirs!

– *Eh bien! tu vas les subir, ces trous noirs, chère amie des étoiles que tu n'as pas vues, toi qui restes vissée à ta petite table d'écriture en attendant le vieux mari qui te ramènera son linge sale et t'en fera voir de toutes les couleurs!*

La flèche atteint son but, les amies. On en souffre à la manière de Clorinde, amante à la fois et furieuse ennemie de Tancrède. Elle incarne à la fin non la victoire, ni la suprématie, mais la vérité qui meurt... et ne peut pas mourir.

Si cette histoire illustrée par la prodigieuse musique de Monteverdi ne vous dit rien, écoutez-la en mémoire du combat fatal des deux enfermés dans leur fière armure, l'homme et la femme qui vont jusqu'au bout de leur immense volonté de dominer, au nom d'une vérité. On n'est pas Le Tasse, le fameux poète persécuté d'idées noires et sans fin renaissant à la lumière, qui a écrit en 1580 la *Jérusalem délivrée*, d'où sont tirés les vers du *Combat de Tancrède et Clorinde*. Mais on comprend pourquoi ce terrible combat a fait vaciller en larmes des générations de passionnés d'un genre ou de l'autre. Aujourd'hui encore, à l'écoute de cette musique d'une histoire connue par cœur, on est renversée d'un lumineux bouleversement... Il n'est pas terni par l'ombre, vers la fin, d'une limite qu'il nous importe pourtant de dépasser. Car la fin s'ouvre sur une conversion. Elle offre à la Musulmane le ciel des Chrétiens. C'est dans l'esprit de l'époque et son idée de la vérité, mais ça nous attriste, parce qu'on n'appartient pas à un peuple ni à une cause ou l'autre de sauveurs de la vérité. C'est pourtant pour la vérité qu'on a combattu et pour la vérité qu'on est tombée à genoux, mais pas dans un sanctuaire, ni un palais, ni une salle enthousiaste. On est tombée à genoux dans le silence qui



résonne du cri de Tancrède, quand il retire, angoissé déjà, le casque de Clorinde, sa farouche ennemie effondrée au sol, et découvre le visage bien-aimé, qu'il n'a pas reconnu sous l'armure, dans l'affrontement vengeur :

*Abi vista! Abi conoscenza!*

Regard... Connaissance... hélas...

Tancrède, qui a vaincu, est terrassé par sa victoire. N'ayant vu face à lui qu'une armure, il a tué celle qu'il aimait. Et qui d'autre aimait-il, dans la présence fragile et le corps à l'ardeur si désirable, sinon la vérité vivante... qui meurt... et ne peut pas mourir? C'est pourquoi on tombe à genoux, pour qu'à la fin s'ouvre le silence où tragiquement s'unissent l'implacable connaissance en armes et la reconnaissance aux ailes insaisissables...

En déroute dans le silence  
Le commun silence créateur  
De la musique à la libre intensité

*– Te voilà donc à genoux dans un soupir mystique, pour assurer le mortel patriarcat : la victoire à l'homme et à la femme l'agonie. Elle a l'habitude. Ça fait des siècles qu'elle se voit collée à la faiblesse, affligée, effacée. Désolant.*

On est libre de ne pas disputer pour gagner, amies qui avez bien raison de nous éprouver avec votre esprit d'insurgées, si semblable au nôtre. Mais vous savez parfaitement qu'on a horreur des coqs à cocoricos et des poules aux œufs d'or, ou bruns comme le bon sens, ou d'une si pure blancheur qu'elle donne envie de se dévergondner à fond. On combat sans armure. On accouche de la vérité en vivante déroute et on meurt. Défaite à répétition. Pas de sacrement sauveur. Pas d'anges glorifiant nos tourments. Pas de bénédictions collectives. Pas de retentissantes malédictions.

Étrange est le réconfort du silence. Il se matérialise un bref instant chaque fois qu'on allume ou éteint l'écran sur lequel on écrit. La question du choix s'est posée pour le fond d'écran. On a renoncé à une image tirée de notre collection propre. On ne s'est pas soumise non plus au grand manitou global mais on a regardé ce qu'il offrait. On a trouvé l'amie du silence. Le silence d'un désert nocturne à la grande dune de sable d'un noir bleuté, effleurée par une luminescence lunaire : une danse immobile née du vent.

Un bref instant on est reliée, par le silence, aux campements non visibles capables d'accueillir la vieille chienne de la Mer Noire, orpheline de la chaleur humaine, et toutes les ombres en peine de lumière. Avec elles on habite à l'écart de la nouvelle Tour des Dominations et on se rencontre dans une langue multiple, diverse, unique : la déroute. Ouf! On se rappelle que la vie a plus d'un tour dans son sac à bonheurs et supplices.

Arrivée demain soir du proche inconnu. Qu'est-ce qu'on va préparer à manger? Pas de supermarché à deux pas. Il faut se débrouiller avec ce qu'on a. Tiens! On pourrait faire un risotto aux bolets. Pas frais cueillis mais tant pis. On a encore une belle salade et pour le dessert des poires. Une tarte? Non, ça serait trop lourd, le soir, après le risotto. Évitions le danger d'une nuit à cauchemars! Question vin, il y a tout ce qu'il faut. On va d'ailleurs se servir un verre, en grignotant deux trois sablés en forme de cœurs... Dans ce si beau et désolant village, on trinque à la santé du rouge d'ici, des vignobles proches du Rhône, le bon rouge ennemi de l'inimitié. On se sent du cœur au ventre, à présent. Grandit le désir d'avancer au large de la solitude. Bientôt le retour en ville. On va voir du monde, ça nous fera du bien. On retrouvera le lac de notre enfance, le gris et bleu de notre enfance éblouie par l'aile unique, vigoureuse et légère, du jet d'eau : l'ami d'enfance!

*– Donc tu redescends des hauteurs, vieille disparue? Et tu veux voir du monde? Alors il va falloir te réadapter aux mots clairs, précis et constructifs.*

*Qui d'autre, sinon, pourra t'entendre que ta vieille chienne de la Mer Noire ?  
Ton silence parleur nous lasse et en plus il nous use les nerfs, figure-toi.*

Nulle n'est assez fluide  
Pour écrire la musique  
Du silence et enfanter  
La lumière en larmes

On n'est donc pas au bout des contractions et la sage-femme à l'active patience manque à l'appel. Elle a d'autres vivantes et vivants à mettre au monde qu'un livre jamais au bout de la déroute. On ne peut pas lui en vouloir. Le premier cri d'un petit corps est plus parlant que la marée des mots. Pourtant les vagues en nous luttent et non sans douleur pour unir, dans le ressac des mots, accordés au silence, chair et pensée...

Tout à coup le clavier de l'ordinateur, qu'on a sans arrêt sous les yeux, nous fait signe : il est tavelé de poussière collante. C'est le moment de sortir torchons, aspirateur et serpillère. Le proche inconnu ne va pas tarder à débarquer. Pas question de l'accueillir sans dépenser un peu d'huile de coude avec notre balai de pas sorcière et pas sacro-sainte ménagère. On aime l'ordre et la propreté, tant qu'ils ne sont pas patron et patronne, dociles au qu'en dira-t-on et surtout préoccupés d'en imposer. Pour nous ils sont plutôt les témoins d'une libre expression poétique, incarnée dans l'espace. On se souvient de Zweig, parlant dans *Le monde d'hier* de Rilke, auquel il rend visite à Paris :

*Ombrageux et réservé, Rilke donnait à Paris, cette ville qui vous dilate le cœur, l'impression d'être beaucoup plus ouvert que partout ailleurs, peut-être parce qu'on n'y connaissait pas encore son œuvre et son nom et qu'il se sentait toujours plus libre et plus heureux là où il était un anonyme. J'allai l'y voir successivement dans deux chambres qu'il avait louées. L'une et l'autre était*

*simple et sans ornement, mais le sens de la beauté qui régnait là leur conférerait aussitôt leur style et leur silence. (...) Il savait toujours aménager son intérieur de façon qu'il eût un sens et répondît à sa nature, et cela grâce à son pouvoir de mettre partout de l'ordre.*

On touche à cet ordre intérieur qu'est la poésie, un ordre détaché du paraître mais non pas hostile ni même indifférent à l'apparence. Comme la belle robe palestinienne ! À ce propos nous revient en mémoire un autre vêtement, noir lui aussi mais qui n'escamotait pas la présence du corps : un maillot de bain. Nous l'a offert, il y a plus de vingt ans, une chère amie. C'est un article difficile à réconcilier avec nos cicatrices, quand il s'agit de s'alanguir au soleil et nager. Il faut qu'il monte suffisamment haut dans le dos. La mode à notre époque est rarement en accord avec cette exigence. On se promène un jour avec l'amie dans la vieille ville. En redescendant vers la cité marchande, on passe devant une toute petite et luxueuse boutique. Un seul article en vitrine.

- *Mais voilà le maillot qu'il te faudrait !*
- *Tu as vu le genre de la boutique ? Autant passer au large.*
- *Non, non, tu vas l'essayer. Si ça te va, pas de souci, je te l'offre.*

Et nous voilà dans le salon d'essayage. La boutique est brésilienne et brésilien le maillot. On s'enfile dedans... Whaouh ! On n'a jamais été aussi bien roulée, bien moulée, bienheureuse dans notre corps dévoilé et *reconnu* ! On va onduler comme l'hippocampe peint en noir et revenu à la vie, en moins squelettique. On a des rondeurs à enivrer le monde... Ah ! le Brésil ! Ah ! l'amitié ! Ah ! le plaisir !

Les cicatrices de la domination ne sont pas pour autant abolies et on ne s'est pas métamorphosée en star. On n'est pas jeune, pas très vieille non plus à l'époque mais ce n'est pas l'âge qui compte : on est soudain plongée dans la fluide extase de la pure générosité, où le corps, le cœur, l'esprit nagent de concert, sans suprématie de

l'un ou de l'autre, sans atavique méfiance, sans discorde ni tension à péniblement surmonter. L'amie nous offre, avec ce maillot de bain qui nous va si bien, l'expérience de la plus profonde réconciliation. Destinée à se prolonger en abîme de nostalgie.

Pas de guérison durable pour la déroute...  
Source de la poésie elle demeure la contrariante  
La mal vue, l'obscur ennemie des prodigieux rêves  
Et de l'intelligence la plus louable et sûre, aux commandes  
Ou du charisme de la vulgarité rusée, s'imposant par violence.

Arrivée du proche inconnu. En retard, comme à son habitude. Il avait l'intention de quitter la ville en fin de matinée. Il a fait un détour par l'inférieur dépôt et il est parti en fin d'après-midi. Pour le repas qu'on avait espéré prendre ensemble, c'est raté. Adieu le risotto! On ne l'attendra pas pour calmer notre faim. On se fait des crêpes, à manger en vitesse, debout à côté de la poêle, sur le plan cuisine. Des crêpes bien sucrées, arrosées de cognac. Pour se consoler? On en laisse trois au four vaguement chaud. Le genre de tiédeur qui nous fait horreur.

Est-ce qu'on ne le savait pas d'avance  
Qu'il n'y avait rien à espérer?  
Bien sûr qu'on le savait.  
Et comme toujours, on espérait...  
Et on est blessée. Mais pourquoi?

Cette absence au rendez-vous donné n'est qu'un insignifiant détail, dit la raison. Cependant la fissure de la douleur ébranle ce qui nous tient debout, en vie, en pensée, en action : l'accord.

Sans lui s'impose le nain qui se prend pour un géant, et grandit la déroute de l'offensée, qui ne cherchait pas à s'imposer. Quel désastre! Le proche inconnu, et c'est bien le pire, n'est en rien conscient de la blessure que sa loi du moi nous inflige. Quand il

arrive enfin il est tout content d'être là. Il nous trouve bien chagrine, bien excessive dans notre morose accueil, bien pénible dans notre brusquerie. Le bon sens lui donne raison, évidemment.

S'il était né un demi-siècle plus tôt, il n'affronterait pas cette déroute féminine. Quel que soit son retard, son épouse lui ouvrirait la porte avec un grand sourire et l'aiderait à retirer sa veste... Mais le proche inconnu est né à un moment de l'Histoire où la *conscience* des ravages de l'inégalité s'est réveillée et met à mal, par l'aventure du couple, le commun désir de domination, manifeste ou quasi invisible.

La *conscience*... ce frémissement qui relie  
Peut-être... à une humanité encore  
Et malgré tout désirable.  
*Or la conscience souffre en vivante*  
Et en agonisante.  
Elle souffre comme la planète bleue.  
Elle souffre. Elle décline. Elle meurt.  
Mais il arrive qu'elle ressuscite...  
Brièvement.

La déroute exprimée dans la première partie du présent livre ne laisse pas le proche inconnu indifférent. Sa lecture, pour l'instant, s'est arrêtée là mais semble suivie d'effet. On nage ensemble dans la félicité du rarement vécu : la connivence active, libérée du moi et moi défendant chacun leur empire. La vie quotidienne s'écrit comme une musique au bienveillant génie. On s'applique, on vole, on soutient ensemble un accord bien plus vieux que nous deux et si subtil qu'il s'évade à l'infini. Sur la petite terrasse au grand parasol et à la vue superbe on s'enchanté des simples repas. Par l'immobilité même et le silence on se sent participer au vol vertigineux des hirondelles et à leurs cris brefs, comme enivrés par l'instinct du prochain départ outremer. C'est trop beau pour durer et ça ne dure pas. Seule à présent la nostalgie fredonne...

Le duo du paradis  
Non pas inaccessible  
Mais sans fin reperdu

S'impose à nouveau le vieux pessimiste. Il aimerait bien qu'on regarde ensemble un film policier. Avec du sang, des coups de feu, des courses poursuite... de l'action, quoi! Mais oui, ça le divertirait! Pourquoi faut-il que la colérique à bout de souffle et combative encore se réveille? Est-ce que sa fâcheuse nature l'empêche d'aimer tout naïvement faire plaisir comme une gentille à l'esprit complaisant? Le délaissé dans l'amertume se souvient alors de la lecture, qu'il n'a pas poursuivie.

- *Ouvre ton livre, je veux lire la suite.*
- *Lis autre chose. Je n'ai rien à t'apprendre.*

Et le bal continue, infernal. Dérisoire en plus. L'un perd la boule, l'autre perd ses nerfs. On dégringole ensemble vers la perte des dernières lueurs d'un chancelant équilibre. De notre côté on a l'impression d'offenser la splendeur de ce début d'automne et des derniers jours à passer en montagne. Si seulement l'air vif du matin, l'ardeur encore intense dès le milieu du jour et les crépuscules aux légers nuages d'un rose nacré, disséminés dans la prairie bleue, au-dessus de la ligne sombre et brisée des sommets, si seulement cette beauté nous pénétrait jusqu'au soupir d'extase... Si seulement on pouvait se dissoudre à notre tour entre les bras de la grande nuit paisible... Plus tard, quand la nuit est assez noire pour effacer l'horizon barré de hautes murailles, on voit s'allumer les constellations : celles d'en haut, qui demeurent lointaines, et les plus proches, celles d'en bas. Les lumières immobiles et un peu voilées des villages, les plus petites lumières des voitures en mouvement, les rouges à la montée, les blanches à la descente, sur la route reliant le nord au sud par le tunnel sous la montagne ou le col encore ouvert, toutes ces lumières dans la vallée obscure

font comme un ciel renversé... Il nous ramène à la présence humaine, à l'inconnu du vivant voyage dans la croissante énigme, à la vieille déroute que l'assombrissement n'éteint pas.

Le proche inconnu finit par lire le livre jusqu'à la page qu'on croyait être la dernière. Il est perplexe. Il trouve qu'on a quitté la littérature et qu'on s'égaré dans il ne sait quelle ombre de forêt sous la lune... où il n'a pas envie d'errer pour entendre le vent réciter de sybillines litanies au-dessus des aiguilles tombées et des feuilles mortes, que l'écriture ne colore plus de pourpre et d'or.

Pour reprendre la maîtrise des événements, il va trouver le gérant de l'entreprise dans le restaurant où les passants n'ont pas accès. Il dit ses regrets de ne pas avoir pu participer au fameux goûter qui a vu se déchaîner l'inimitié des *Amis des Hauteurs*. Il est sûr qu'il aurait pu jouer un rôle de pacificateur... Le gérant répond qu'il n'y a pas de quoi se frapper. Tout s'est finalement assez bien déroulé. Sa femme a pleuré, c'est vrai, mais c'était à cause des larmes de leur jeune voisine. Des femmes un peu trop émotives, vous savez ce que c'est... En bref, la pluie drue des exigences impérieuses et des persifleuses remontrances a glissé sur lui comme sur les plumes d'un canard dodu, à la sagesse incontestable, qui tient avant tout à sauvegarder le calme bénéfique à la prospérité. Si tout n'est pas pour le mieux dans la meilleure des mares, ça vaut la peine de rester optimiste, en laissant tranquillement s'éloigner les orages, sans jamais prendre le risque d'être dérouté... Ce gérant d'entreprise est plus solide, n'est-ce pas, que sa femme aux yeux facilement embués...

*– Qu'est-ce que tu prétends nous dire, vieille déroutée, à nous qui ne pleurons pas pour un oui un non, et ne voulons pas non plus fonctionner en petits rouages sans grincements dans la machine à concasser les humains pour les malaxer dans la bétonneuse des fortunes à bâtir? Aurais-tu quelque colombe à sortir de ta manche pour nous faire croire encore à l'envol? Ou une colombe en sucre à coller sur le gâteau de noces flanqué à la poubelle avant qu'il nous*



*empoisonne l'existence? Ce qui nous parle, à nous qui en avons tant bavé pour ouvrir le bec et faire entendre notre voix résolue, ce n'est pas la muette colombe annonçant la fin du déluge, mais le poing fermé! Quand nous avons besoin, comme tout un chacune, de frétiler en foules, ce sont nos amis amis au sexe variable qui nous soulèvent hors du box, pour reprendre ton expression. Alors que tu proposes, toi, l'enfermement dans une déroute sans panache, sans écho, sans autre résultat que l'accouchement de la vieillesse... même pas libérée des contractions douloureuses. Non, ça suffit! Débrouille-toi sans nous pour mettre un point final à ton ombre de livre en peine de sens.*

On va donc rester seule avec la déroute et ce qu'elle a encore à dire. Car ni vous ni personne ne nous écoute plus, c'est vrai, mais on ne peut pas pour autant s'empêcher de parler. Aucun dominateur de l'univers ne nous impose la loi de la bouche cousue et on n'obéit pas non plus à la loi du moi qui file en vigilante araignée sa toile de mots où l'envol reste piégé. Lors de la plus sombre nuit le *silence* est venu à notre rencontre... et le *silence* s'est révélé comme l'unique ami *hors-la-loi des dominations*. Le silence ne cherche pas à définir le parcours, à l'endiguer, à le contraindre pour qu'il suive une intelligence de la réalité, une utile excellence, un exaltant désir de hauteur... Le silence ne domine rien ni personne : il laisse grandir la déroute et son dépassement.

Ce silence devenu bruissement de paroles dont personne ne recueille l'échappée entre deux rives est-ce qu'on l'a choisi? Est-ce qu'il vient de la lointaine fissure dans le roc et nous a précipitée, comme la source, vers le vide? Est-ce qu'on aurait pu refuser le voyage? Pas plus qu'une cascade, un torrent, une rivière filant de toute sa force vers l'en bas.

L'instinct de liberté  
Né dans le noir  
En coup de foudre  
Nous a poussée à demeurer

Pour toujours l'étrangère  
En insaisissable mouvement  
Dans la descente vers la mer  
Où les naufragées s'éveillent  
Transformées en nuages  
En éclairs en grondements  
Redoutables et en larmes  
De pluie légère

Comment unir l'accouchement de la déroute aux savoirs de la civilisation constructive, qui transmet l'appel de la raison ? On n'a pas eu à se poser la question en philosophe : on l'a vécue comme la rivière au lit obscur, fugitivement semée de soleil entre ses deux rives plus ou moins plaisantes ou abruptes. Le pire a été le passage impossible entre les deux hautes falaises masculines menaçant de se fracasser l'une contre l'autre et d'anéantir la dernière résistance féminine au rétrécissement du voyage à la loi du mieux armé pour s'imposer... Un armé de subtiles paroles... Un armé de talentueuse robustesse... Comment survivre au mortel brouillard des dominations ? On est la désarmée. On ne peut pas s'imposer. On fait face à l'intime déchirement de ne rien pouvoir. Et de ne pas accepter l'emprisonnement dans la fatalité.

Alors monte de la terre opprimée la passive énergie du silence qui résiste à la toute-puissance de l'esprit parleur, discoureur, connaisseur, menteur en toutes les matières visibles et invisibles... Le cortège des corps silencieux s'avance en nous depuis le fond des âges, le fond des certitudes actuelles, le fond des maisons où étouffe le désir de renaître à l'ouverture infiniment nouvelle. On résiste par le silence comme d'autres refusent de se taire face à la tyrannie et sont condamnées à la disparition forcée. Comme elles on s'insurge contre la domination qui oblige à se voiler la face ou à s'exhiber fièrement dans les premiers rangs. Notre histoire personnelle a voulu, par on ne sait quelle échappée vivante, qu'on

ne soit pas violemment emprisonnée mais plutôt gommée du Livre des Dominations, où on assume de ne pas avoir notre place. C'est ainsi que d'avance et librement on entre, comme une noyée qui rejoint la multitude de ses semblables, dans la disparition :

On déserte sans bruit  
On déserte sans écho  
Et sans vilaine tache  
De sang on est fusillée  
Entre les hauts murs  
Par un peloton absent  
Fusillée en silence  
Pour avoir jeté les armes  
Et déserté

La déjà disparue poursuit sa descente entre deux rives, qui accompagnent chacune à sa façon la fluidité de sa voix renaissante, qui la dépasse elle-même, étant menée à la simplicité du plus que possible, hors de la maîtrise intellectuelle, hors de la fièvre des incandescences, hors des évasions surnaturelles.

Une rive est celle du proche inconnu, l'autre celle du distant inconnu. Deux hommes, deux inconnus, et entre eux la présence d'une femme que l'intime perplexité relie à *l'insaisissable*.

Au commencement l'abîme  
Puis frissonne le silence  
La musique s'ensuit  
Elle ne sait pas  
Elle se donne  
Elle pénètre  
Elle vit

L'endurant accord prend forme de poème, de sculpture, de pensée. *La rencontre échappe à la possession autant qu'à l'abstraction. Elle ne dissocie pas. Elle est féminine, masculine, multiple, réelle et immatérielle, autre.* Elle dévaste. Elle éclaire. Le distant inconnu, le sculpteur jamais revu, est mort il y a quelques années. Sa présence si brève a attisé notre existence comme le partage de notre absurde foudroiement la sienne. On ne croit qu'à la fugitive immortalité et on l'éprouve dans la tangible évidence de ses œuvres, quand elles nous bouleversent. Ce qui n'arrive pas à coup sûr mais demande un accord qui se recrée imprévisiblement.

On l'expérimente, par exemple, cet accord ou cette absence d'accord, lorsqu'on est attirée par un film qui passe au *Scala*, le cinéma de la rue des Eaux-Vives, où une sculpture accueille celles et ceux qui viennent voir un film. On s'arrange pour entrer en avance et se poser sur le banc agréablement rembourré qui fait face à l'escalier descendant vers les salles. Au-dessus de l'escalier la sculpture attendue : un livre ouvert, sombre, vu de dos, posé sur le grand carré incliné, en métal clair, suggérant l'espace vide encore : l'écran où tout reste à engendrer et partager, sur le fond noir. À la charnière du livre se dresse une figure unique et double, masculine féminine. Il n'y a pas grand monde pour lever les yeux vers cette immobile apparition et en être étonné avant de s'en aller frémir dans un bain d'images en mouvement. Il nous est même arrivé, devant l'œuvre qui nous concerne si intimement, de la trouver sans surprise, jusqu'à en être vaguement agacée. Ce n'est pas la sculpture qui est en cause à ce moment-là, mais le manque de ferveur. Pourquoi? On ne le sait pas au juste mais on devine l'obstacle : la difficulté de rejoindre par la sculpture comme à présent par l'écrit un paysage à la fois réel et immatériel, porteur d'une recherche commune, en étonnante circulation. La rencontre n'est jamais automatique et on reste en peine quand elle n'a pas lieu. Que se passe-t-il quand la vision du livre ouvert et de l'accord féminin masculin nous revigore au contraire? La rencontre se déploie comme un grand oiseau en plein vol sur l'escalier qu'on va

descendre au milieu des autres en route pour le film à découvrir dans le noir. On se sent prête à le reconnaître, ce film, comme un nouvel épisode de l'aventure réelle et immatérielle : la nôtre, énigmatique toujours, et celle de l'œuvre en mouvement sur l'écran, qui nous rendra peut-être plus étrangère encore à nos propres limites et à l'aveuglement des puissantes magies.

L'autre rive, au long des eaux fluctuantes, est le territoire du proche inconnu. Sa pensée, dans les moments d'inexplicable apesanteur, est devenue celle de la raison libérée de la domination. Sa parole en est agrandie et rénovée. Cependant les actes peinent à suivre et le proche inconnu s'impose souvent en proche ennemi, acharné à tout garder sous son emprise. Quel humain se montre, dans la durée, à la hauteur d'un déclin des pouvoirs de la raison et des riches séductions lumineuses ? Difficile de s'abandonner à l'expérience de la déroute, si contraire à la déification du regard.

*Abi vista! Abi conoscenza!* Ce grand art du regard et de la connaissance, dont le proche inconnu est investi pour le meilleur et le pire, ce grand art de l'intelligence tuerait l'obscurité vivante si la proche inconnue n'acceptait pas d'être une ombre que les hauteurs de la clarté n'impressionnent plus et que l'épaisseur des ténèbres n'emmure plus. En ombre qui déserte la tyrannie du pouvoir mental, elle zigzague vers les lueurs inopinées, contrariantes, inclassables et c'est ainsi qu'elle retrouve par instants le proche inconnu, son ami, l'homme de sa vie.

On se souvient par exemple de sa conférence sur Giordano Bruno, non pas dans une imposante aula universitaire, mais à la maison de quartier de Saint-Jean, à Genève, où le célèbre penseur napolitain accusé d'hérésie et brûlé en 1600 sur le *Campo dei Fiori* à Rome est présenté dans sa dimension historique avant d'apparaître sur la scène contemporaine, dans une création d'Armand Gatti.

Cette *aventure de l'esprit*, selon les mots de Gatti, devait d'abord s'intituler : *Giordano Bruno est de retour à Genève, comment l'accueillez-vous?* Car Giordano Bruno, réfugié à Genève en 1579, s'est converti à la Réforme pour étudier et vivre en toute liberté. Résultat : il s'attire les foudres de l'Académie fondée par Calvin pour avoir osé la critiquer. Il doit quitter la ville.

Dans sa passion pour la physique quantique, Gatti finalement renonce à faire de Bruno le personnage central de sa pièce, où il joue encore un rôle en tant que premier défenseur de l'idée d'un univers infini peuplé de mondes innombrables, mais qui devient *Les Incertitudes de Werner Eisenberg*. Cette expérimentation théâtrale de 1999 s'articule en divers épisodes et dans différents lieux insolites à Genève, où Armand Gatti cherche à faire bouillonner ensemble sa troupe de *loulous*, des jeunes en difficulté transfigurés par la scène, et des scientifiques de renom. Le célèbre dramaturge à la foisonnante personnalité de lutteur contre les oppressions politiques et sociales, né en 1924 de parents italiens émigrés dans un quartier misérable de la richissime principauté de Monaco, puis naturalisé français, n'est pas sans parenté psychique avec l'impétueux Giordano Bruno. Sans avoir risqué le bûcher il a tout de même eu l'art d'exaspérer pas mal de monde parmi les autorités, les mécènes et le public admirateur des *importants*.

De la soirée à la maison de quartier on se rappelle avant tout le surgissement de la déroute. La séance a déjà commencé. Armand Gatti vient de présenter le savant, pour nous le proche inconnu, qu'il a chargé d'éclairer l'auditoire sur l'histoire du héros de la libre pensée condamné au bûcher. Lui-même ensuite prendra la parole pour expliquer son projet, reliant théâtre et science grâce à une participation des éminents physiciens du CERN tout proche, le fameux Centre Européen de Recherche Nucléaire, où la science contemporaine, grâce à une technologie colossale qui s'étend sous terre à la frontière entre Genève et la France, explore les lois de l'univers et cherche à confirmer la réalité d'un *big bang* originel. Le

public, composé en majorité de gens du théâtre, de l'université, du monde politique socialement actif et de quelques têtes grises ou blanches du quartier est conquis d'avance.

Personne ne s'attend à l'entrée en scène de la déroute.

Elle débarque sous la forme d'un jeune dégingandé plutôt vacillant, à l'air maladif, sanglé dans une veste de faux cuir, comme ses bottes simili texanes. Visage blême, osseux, mal rasé, encadré de cheveux longs d'un brun éteint, en bataille. Il tient en laisse deux chiens loups. Il vient s'affaler au premier rang. Les chiens se couchent. L'attention se reporte sur le conférencier. Le savant n'a pas sorti trois phrases que le dégingandé s'insurge :

*– Mais quel raseur ! Tu vas nous emmerder encore longtemps avec toutes ces foutaises ? Est-ce qu'on vient là pour qu'on nous casse les pieds comme à l'école ? Vas te faire voir ailleurs avec tes vieilleries à mourir d'ennui, espèce de fantôme à lunettes !*

Le public reste un instant plongé dans une stupeur quasi cataleptique. Mais le savant, décontenancé d'avoir reçu en pleine figure cette lame de fond, refait rapidement surface :

*– Je comprends ta révolte, mon vieux. Que tu te sentes de retour en classe à écouter le blabla d'un pas rigolo, ça m'ennuie vraiment. Mais je crois qu'il y a là quelques personnes qui attendent d'en savoir un peu plus sur Giordano Bruno, un personnage pas du tout dans les normes et qui a eu beaucoup d'ennuis à cause de ça. Je ne voudrais pas les décevoir, ces gens qui sont venus ce soir, et je vais donc devoir continuer à te casser les pieds. Mais si tu es d'accord, on pourra aller boire un verre pour parler en amis, au cas où tes chiens auraient la patience d'attendre que tout ça soit fini.*

Le dégingandé bougonne et semble vouloir se tenir tranquille. Mais c'est Armand Gatti qui brutalement explose, en chef des opérations et vieil homme sanguin, qui a eu du mal à maîtriser sa

fulminante exaspération. On peine à la comprendre, tant elle contredit sa vocation libertaire de défenseur des opprimés, qui s'entoure de stagiaires issus de milieux défavorisés et d'exclus :

*– Pour qui tu te prends, espèce de malotru ? J'invite un scientifique, qui a fait de grandes études et travaillé à Paris et en Californie dans de grands laboratoires, un homme qui sait penser, un homme qui enseigne à présent l'histoire et la philosophie des sciences à l'université, un homme de grand mérite intellectuel, dont l'érudition va soutenir mon projet théâtral et tu te permets de faire ton cirque d'abruti ? Tu crois nous impressionner, peut-être, avec ton agressivité et tes chiens de garde ? Je te conseille de la boucler, sinon ça va mal finir, je te le garantis. Cher public et cher conférencier, veuillez oublier cette débile interruption. Nous sommes désormais tout oreilles pour connaître la vie et les idées du grand Giordano Bruno.*

Exit le dégingandé. Il se lève comme une ombre condamnée à se dissiper sous le soleil de plomb de la grandeur à diplômes et applaudissements. Il gagne sans bruit la sortie, épaules rentrées, tête basse, visage caché par les rideaux de sa tignasse emmêlée. Les chiens le suivent au bout de leur laisse qui pend. On les dirait accablés, eux aussi, par la disgrâce de leur malheureux maître.

La déroute quitte les lieux mais l'insurrection n'est pas morte et ça va être notre tour de la ranimer, sans aucune préméditation, après les exposés, au moment des questions. On ne se souvient pas clairement des démêlés théologiques, mis en lumière dans la première conférence, celle de l'historien des sciences et proche inconnu, mais du parallèle établi par Armand Gatti entre l'aveuglement des Inquisiteurs en 1600 et celui de Calvin, condamnant lui aussi un contradicteur, Michel Servet, au bûcher puis se débarrassant de l'encombrant Giordano Bruno. Dans la pièce de Gatti, Giordano Bruno va donc apparaître, à juste titre, comme le héros de la liberté de pensée, face à la forteresse de l'institution ecclésiastique, la catholique ou la réformée. Gatti a l'intention de faire défiler dans la ville un troupeau d'ânes,



évoquant la qualité d'âne, vantée par Bruno, autrement dit l'ignorance expérimentale comme voie de la connaissance qu'aucune idéologie n'emprisonne.

Les ânes ont-ils réellement circulé dans les rues pour ébahir les Genevois? On n'en a pas souvenir. La constellation théâtrale imaginée par Gatti s'est plutôt mise à tourner autour de l'astre contemporain de la Science. Quoi qu'il en soit, on se sent bien plus proche de la dissidence symbolique des ânes que de la fascination de Gatti pour le sanctuaire de la physique quantique associée au culte du progrès technologique.

On va donc, ce soir-là, s'exprimer à haute voix, aimablement mais fermement, pour poser à Gatti, l'engagé contre l'injustice de l'ordre établi, la question qui nous travaille depuis longtemps :

*– Est-ce que les normes du pouvoir scientifique ne jouent pas le même rôle qu'auparavant les normes du despotisme théologique? Est-ce que ces nouvelles normes et institutions pilotant la connaissance ne renforcent pas à leur tour la forteresse mentale où la vie est tenue enfermée?*

Pas de réponse mais un verdict. Il est brutal.

*– Qui êtes-vous pour juger des cerveaux du CERN qui dialoguent avec l'univers? J'ai horreur des bonnes femmes qui font leur cirque de fûtées! C'est un fléau! Voilà tout ce que j'ai à vous dire!*

L'éruçant Gatti, à moitié levé de sa chaise, manque d'étouffer de rage. Le proche inconnu, à côté de lui, prend la parole et avec habileté, sans allusion à sa proximité avec la perturbatrice sidérée par la véhémence du dominateur en artiste révolutionnaire, reprend avec d'autres termes la question et sans chercher plus que nous la controverse réussit à désamorcer la bombe. Il insiste sur la nécessité de l'examen critique des concepts et pouvoirs du corpus scientifique, dont les succès pratiques ou spéculatifs ne

valent pas en tant que critères de vérité, ni de progrès assurés pour la liberté de pensée et d'action. Ayant la chance, aux yeux de Gatti, d'être pourvu d'un sexe dit fort, d'une tête de docteur ès sciences, d'une charge d'enseignement et de recherche à l'université, il a droit au respect et à l'écoute. Le bouillant dramaturge se calme, comme en début de soirée le dégingandé aux deux chiens loups. Par contre l'offensant dominateur n'est pas condamné à disparaître comme un nuisible. Il n'a pas à encaisser le mépris d'un vieux génie de la provocation, incapable de supporter lui-même la déroute quand ce n'est pas lui-même qui l'orchestre et lui-même qui la dirige pour en faire une arme de combat.

Pas de bûcher ni de vertige intime  
Pour les acteurs du guerroyant  
Spectacle de la connaissance

Trente quatre ans plus tard et plus vieux tous les deux que le vieux Gatti à l'époque, on se remémore l'étonnante soirée. On relit ensemble en italien le *Sonnet à la gloire de l'âne*, de Giordano Bruno, où il est dit que *seule la sainte ignorance peut approcher la bonté d'âme, à laquelle l'intelligence humaine et le savoir ne parviennent pas...* On rappelle au proche inconnu combien on l'aime pour avoir impulsivement choisi le partage de la déroute avec le malheureux dégingandé, plutôt que la domination et le rejet.

D'où vient ce choix fondamental, qui n'est pas toujours au rendez-vous, loin de là, même aux jours de répit entre le *je sais tout* et la colérique cherchant impulsivement à échapper aux envahissantes certitudes? On s'interroge non sans angoisse tous les deux. On se dit que la bonté demeure une éternelle inconnue, à la fois réelle et immatérielle, d'une simplicité hors de portée, une effacée des esprits forts comme des violentes ardeurs, une indomptable et perdante qui sauve la dignité humaine.

Elle a plus que jamais besoin d'être sauvée, cette dignité, entre le vieil homme qui perd pied tout en s'obstinant à imposer un oppressant discours et qui en veut à la vieille femme ulcérée dans sa patience malmenée. Pris dans l'engrenage d'un manque d'égards et d'un ressentiment ravageurs...

Les deux proches adversaires  
Sont rompus dans la tourmente  
Comme branches arrachées  
Et gisant loin de l'arbre de vie  
Dans les ténèbres de la discorde  
Les deux malheureux s'éloignent  
Jour après jour inévitablement  
De la généreuse transparence  
Impossible à sauver par les mérites  
De la lumineuse volonté ni du talent  
Pratique ni de la finesse ni même  
Du supplice d'amour ni de rien

On voit seulement que la vision meurt. Que tout se passe comme si la débâcle personnelle à deux vieilles têtes plus mortes que vives reflétait le monde en train de s'abîmer dans la pire indignité. Partout la violente négation de la bonté se déchaîne dans des excès d'inhumanité résolument élitiste ou d'une triomphante grossièreté. Partout s'impose le programme dominateur. Partout la vie s'est blindée en un devenir mental, guerrier, menteur... et en tant que présence inouïe ne vaut rien.

On a honte d'être contaminée par l'implacable enflure de l'espèce humaine. On a honte d'appartenir à la désastreuse espèce entraînée vers le gouffre et l'anéantissement par son Histoire aux monumentales prétentions. On a honte de l'espèce qui efface la beauté du monde et la remplace par des prodiges d'illusions de

grandeur, d'abrutissante frénésie, d'exaltation du meurtre et du viol offerts en spectacle. On a honte de la hideuse actualité des nouvelles tueries pour de perpétuels délires de pouvoir et d'aveugle opulence, offensant les corps, humiliant les esprits, asphyxiant les cœurs. On a honte, personnellement honte du performant cynisme et de la guerre aux pauvres, de la multiplication des deuils, des ruines, des foules sans refuge, de la nature dévastée par la victoire impitoyablement hostile à la vie *autre*, inconnue, risquée. On a atrocement honte des désolations incurables et des vengeances à venir encore, encore, encore...

Il faut pourtant aller de l'avant, si possible.

On découvre ce qu'on a en somme toujours pratiqué : le courage de la déroute. Du même coup on mesure le mépris qui pèse de toute sa colossale arrogance sur la vie consacrée aux activités jugées sans envergure, dévolues le plus souvent aux femmes, ces bonnes à tout subir.

On ne subit pas. On s'insurge. On ne supporte pas le bavardage intelligent ni l'assommoir des commentaires cafardeux sur la frénésie possessive et guerrière qui décime les peuples et les esprits. La discorde règne et jour après jour empire, c'est entendu. Et pourtant non. Rien n'est entendu.

On refuse de subir le terrorisme du bien entendu.

Car en ce moment, sans oublier le scandale des famines, on est la cuisinière. On est debout devant le fourneau et on risque, dans un excès d'angoisse, de se brûler en maniant la poêle et les casseroles. Or il importe, dans cette cuisine, que la noirceur générale, dont le harcèlement discoureur fait partie, se taise. Il importe de laisser l'huile grésiller et la vapeur odorante monter aux narines. Il importe que le repas à partager soit bon et donne du cœur au ventre. Même si le désespoir, à la fin, doit tout gâcher.

On n'a jamais accepté que le travail essentiel qui veille à l'art de vivre dans la maison et au soin assumé au large des concepts et statistiques soit jugé inférieur. On a toujours su, avec la force vertigineuse de l'intuition, que le réalisme intelligent est semblable à l'intolérance religieuse pour ce qui est du fanatisme de la domination. On a toujours résisté, en nous-même d'abord, au performant robot programmé pour tyranniser les corps sur la planète entière et les sacrifier à un futur inventé par des cerveaux surpuissants et mortellement dociles, emprisonnés dans la fatalité des hiérarchies et la vénération des supériorités.

La bonté agonise  
Mais dans son agonie  
Elle demeure en liberté  
Car la bonté est déroutante  
Et tout s'oppose à la déroute  
Y compris le panache libertaire  
L'immatérielle bonté à l'agonie  
Outrepasse l'illusion du bien  
La conscience emmurée  
La soumission à la peur  
Elle partage l'imprévu  
Du nouvel accord  
Le monde aéré  
La renaissance  
De la déroute  
À l'invincible  
Humanité

Ce poème est un ventre alourdi d'une croissante perplexité...  
On est bien loin de la première expérience de la maternité mais elle n'a pas cessé de se prolonger dans l'étrange parcours d'*Altra*, l'inaperçue dans une société fondée sur le pouvoir de s'imposer.

On a choisi ou accepté de donner vie non à la terre appartenant à un sexe, une famille, une caste, un peuple, un nom brillant, un cerveau sans cesse augmenté, mais à la terre qui n'appartient pas aux dominations : *l'autre terre* où la musique errante prend le risque d'être abattue en plein vol. Et c'est ce qui arrive.

Quant au silence... On ne rêve plus d'enfanter la neige à l'aérienne légèreté qui fond dans la main quand on cherche à en retenir deux trois étoiles si proches, deux trois cristaux déjà changés en deux trois larmes solitaires...

C'est *l'inattendu* de la neige qui *réellement* va nous ouvrir le cœur et *réellement* enfanter ce qu'on a porté si longtemps dans notre nuit intérieure et qui *réellement* crée la nouvelle galaxie audacieusement humaine et immatérielle : la rencontre.

Il a neigé abondamment toute la nuit, justement, et ce matin la ville émerveille d'une blanche et frémissante unité, car il neige encore sans discontinuer, ce qui n'est pas arrivé depuis longtemps et ne va pas durer, c'est sûr. On a enfilé des chaussettes de laine, des bottes bien chaudes, un bonnet, des gants, notre long manteau à capuche et on avance sur le trottoir en faisant attention de ne pas glisser, sans pour autant garder les yeux collés au sol. On tâche d'embrasser du regard, le plus souvent possible, la nouvelle procession des arbres entre les deux voies de circulation. Les arbres, qui tendaient de pauvres bras dénudés de parure, ont ressuscité cette nuit. Sous la floraison qui continue de tomber du ciel les arbres sont métamorphosés en apparitions printanières, en bouquets de mariées, en merveilleux ours aériens. Quelle fête!

Devant nous une bande de jeunes adolescents en route pour les classes de l'après-midi, tourniquent en rigolant autour de l'arrêt de bus, qu'on s'apprête à dépasser pour gagner la ligne de tram, sur une autre rue. Mais qu'est-ce qu'ils fabriquent, ces diables emmitoufflés? On voit qu'ils récoltent de la neige pour faire des

boules. Et pas moyen de passer au large. On s'aperçoit alors que leur élan rieur ne les engage pas dans une bataille individuelle, un peu méchante, avec de la neige projetée en pleine figure qui dégringole dans le cou, ni en équipes adverses, acharnées à prendre chacune l'avantage sur le trottoir piétiné en tous sens et revenu à sa bitumeuse grisaille. Non, leurs projectiles sont lancés avec toute la force d'une juvénile impertinence sur la colonne des voitures en vrombissante quoique prudente avancée sur l'avenue. Les ombres au volant demeurent impassibles dans leur armure mobile. Mais nous, la désarmée? Est-ce qu'on va devoir faire le gros dos sous l'arche insolente du blanc bombardement? Pas du tout! On n'a même pas le temps de s'alarmer vraiment. À peine arrivée en vue de la joyeuse envolée blanche on entend un des effrontés lancer à la cantonade et d'une voix percutante :

– Hé! Attention! Y'a une grand-mère qui passe!

On n'a pas vu lequel des jeunes emmitouflés a crié et il n'a pas pu voir clairement notre visage. Il a vu, à quelques cheveux gris qui dépassaient et à notre démarche un peu hésitante, qu'on n'était pas en marche vers la domination. Loin de rester indifférent à notre sort de cible inévitable du tir déchaîné des boules de neige, il nous a offert ses égards d'affectueux déluré.

On en titube de reconnaissante affection.

Car on l'aime, ce déluré qui pourrait être notre petit-fils. Et il l'est! On est de la même famille. La famille inconnue. La famille sans limites. On est grâce à lui la grand-mère de l'éternelle clownerie, pas plus éternelle qu'un bref instant sauvé du temps cruel, un instant à mourir d'éternelle ardeur.

Et voilà la grand-mère et le gamin qui ne se connaissent pas et se sont à peine entrevus liés par une soudaine, imprévisible, stupéfiante affection, sans évidence aucune. Voilà l'ancestral et

tout nouveau génie féminin masculin allégé de la puissance. Voilà l'égalité en lévitation dans la joyeuse dynamique sans exclusion, tandis que les voitures continuent de ronfler docilement d'un sémaphore à l'autre. On les dirait captives de l'existence où il convient de faire bonne figure en étant confortablement installé ou du moins promis à un solide avancement. L'affectueux déluré est bien parti pour progresser à son tour mais aussi pour douter du progrès, comme la grand-mère pensive, qui apprécie tant la réjouissante vigueur, amie des vivants en tous genre, âge, couleur, gabarit, caractère, allure plus ou moins plaisante.

La neige a libéré l'éclair : l'immatérielle réalité de la *rencontre*.

On s'éloigne. On progresse vers l'infime persistance de la lueur perdue. On est une déjà morte mais ragaillardie par un bienveillant jeune démon. Avec lui on renaît à la hardiesse en liberté, qui ne se prive pas de rire des accrochés au volant du progrès, dans l'armure sans fin modernisée qui protège des tragiques profondeurs comme du joyeux délire des boules de neige.

Il neige encore et si fort qu'on en reste ébahie.

Dans la ville reblanchie à neuf c'est comme si on tombait de concert avec la multitude silencieuse unissant terre et ciel dans le même voile de venteuse effervescence...

Qui fait vibrer le corps  
Dont la douleur s'active  
Sur le vieux métier à tisser  
Où l'allégresse des flocons  
Accouche de la commune  
Déroute au vaste appel  
Renouvelé



**Comment nous est apparue  
vieille de trois mille ans  
la femme à la tête vide  
et aux bras levés  
symbole de la dignité  
insoumise  
et non dominatrice**



Elle s'incarne, cette dignité humaine, en de nombreux visages, qui ne s'imposent pas et demeurent le plus souvent dans l'ombre. Pas exclusivement féminine, elle est peut-être une présence dans chaque vie... tant que la puissante armure ne l'a pas complètement réprimée, étouffée, anéantie.

La figure si archaïque et intemporelle qui la symbolise dans l'argile est venue à notre rencontre au cœur du désastre. L'inattendu de sa visite nous éclaire alors qu'on souffre sur un lit d'hôpital. Quant au monde, il souffre plus que nous. À l'Est enflé la grande peur de l'asservissement par le froid colosse cracheur de bombes. Au Proche-Orient, avec le froid soutien du colosse occidental, une population entière privée de secours est massacrée par une armée d'élite, fanatisée par l'arrogance high tech et le mépris des civils piégés dans la détresse. Dans notre souffrance personnelle et grâce à l'apparition de la femme d'argile délivrée de trois mille ans de disparition, on découvre que le cauchemar de l'inhumanité propre à l'Histoire, à la soumission des peuples par les colossales fiertés, à l'individu cadenassé comme un coffre-fort, on découvre que le cauchemar de l'inhumanité, quoi qu'il arrive encore de plus froidement barbare et désespérant, que le cauchemar de l'inhumanité triomphante est intimement vaincu.

*– On voudrait bien te croire, mais es-tu certaine de ne pas créer toi-même ton obsession tragique ? Et de te consoler avec cette femme d'argile, qui ne ressemble en rien à notre volonté à nous de tenir la tête haute et ne pas baisser les bras, sans les lever non plus vers le rien à saisir...*

*– On ne prendra pas pour exemple une parfaitement inactuelle.*

*– Sans aucun lien avec le dynamisme de la lutte pour l'égalité.*

*– Une revenue d'on ne sait quelle nuit obscure ni quelle tombe.*

*– Une pleine de vide. Elle servait peut-être de rituel pot à eau ?*

*– Dans quelque brumeux cérémonial sacré... D'où est-ce que tu la sors ?*

De très loin, bien entendu. Et de la présente énigme des circonstances, qui propose de nouvelles épreuves et ouvertures. Désolée de vous agacer plus longtemps, les amies, avec ce manque de maîtrise volontaire, si difficile à tolérer. On va devoir raconter comment le proche inconnu, ayant retrouvé, dans les vestiges de son dépôt, un tout petit livre sur l'*Art Amlach*, nous l'a apporté à l'hôpital. Où on est alitée dans un état de crise aiguë, après une chute, deux syncopes, un embarquement en ambulance.

On assiste à cet épisode du cardio-mobile avec une conscience intensifiée. Quatre ou cinq rassurants malabars nous prennent en charge. Il y a une seule femme, plus petite, un peu timide, en retrait. Elle porte un gilet fluo avec l'inscription : *Stagiaire*. Un des malabars nous la présente. *C'est ma mère*, dit-il. On sent de la fierté dans sa voix : la femme qui l'a mis au monde cherche à participer, elle aussi, dans un deuxième temps de son existence, à la vocation du secours rapide, prêt à intervenir efficacement tout en sillonnant la ville à grande vitesse, tandis que la sirène alarmante éveille les plus ou moins endormis dans la vie aux risques mesurés.

Dans le véhicule qui fonce, un des malabars, le médecin du bord, garde l'œil rivé sur l'écran où s'enregistre notre rythme cardiaque. Il ne cache pas que notre cœur pourrait lâcher. Il demande ce qu'on veut : rester en vie à tout prix, quelle que soit la chirurgie nécessaire? On a signé depuis longtemps les directives anticipées... surtout pas d'acharnement à la survie! Toute faible qu'on est, on arrive à le dire. On vient de comprendre qu'on peut disparaître, dans ce bolide hurlant, d'une seconde à l'autre... *Et la paix nous enveloppe comme un heureux nuage...*

On pensait qu'on n'avait pas peur de la mort :

C'est donc vrai.

Mais après ce bref apaisement la mort nous délaisse...

La vieille pompe repart au combat

Et la douleur de vivre reprend ses droits.

Or de la douleur on a peur. Effroyablement peur. On a peur du sale type qui nous envoie des décharges électriques dans le dos. Le sale type qui ni jour ni nuit ne nous laisse sombrer dans le sommeil. Une semaine que ça dure. Au point de nous flanquer par terre, inconsciente, malheureuse d'être réveillée par des gifles salutaires. Le sale type va donc continuer son sale travail. Depuis qu'on est vieille, on ne supporte plus la morphine ni aucun autre puissant calmant. Il faut donc endurer la crise mais on n'a plus la force d'endurer. On s'épuise.

Après les examens aux Urgences, on est transportée dans les étages d'une nouvelle aile de l'hôpital. On passe le reste de la nuit à grelotter, se tordre, serrer les dents. Quand vient le jour, on voit qu'on est couchée le long d'une baie vitrée. On voit qu'on surplombe le bâtiment de l'ancienne Maternité. On voit le lieu même où le sale type a commencé son sale travail de dominateur avec sa seringue arrachée à l'infirmière médusée et plantée dans la musculature du nourrisson, comme on l'a raconté encore une fois dans ce livre. S'impose surtout la violence de la dissimulation. Que va fissurer, des mois plus tard, l'infirmière, obscurément travaillée par la révolte. Elle n'en peut plus de l'offense à la malheureuse famille dont le bébé n'apprend pas à marcher, nul ne sait ou ne veut savoir pourquoi. Elle est dégoûtée d'avoir à jouer le rôle de l'éternelle docile, protégeant par sa muette obéissance l'arrogante lâcheté d'un supérieur, supérieurement capable aux yeux qui n'ont rien vu et ne veulent jamais rien voir de dérangeant.

On vous dérange donc encore une fois, les amies, avec cette vieille histoire, puisqu'on est revenue, sans le vouloir, à sa source obscure. Source de douleur et de conscience. Pauvre source en vie malgré nous, qui ne rêvons que d'en être affranchie. On n'en peut plus de déranger la logique des rassurantes clartés. On n'en peut plus d'être interrogée par les médecins qui se désolent, vaguement agacés, de ces vieilles cicatrices et nouvelles tortures qui s'obstinent à résister à leur science et leur bon vouloir.

Une seule fois on s'enchant de confier notre dérangeante histoire et c'est à une jeune apprentie infirmière. On lui parle de l'héroïque inconnue, la lointaine infirmière dont on ne sait rien, sauf le plus décisif. À savoir qu'elle a osé prendre le risque de perdre son travail, son salaire, sa bonne réputation pour sauver à rebours de tout calcul raisonnable le sens de son humanité. Cette ombre sans nom nous a ouvert la réalité de la grandeur non visible, qui sauve la dignité d'être en vie.

*Merci*, dit la jeune femme, qui a entendu d'abord, en présence de sa cheffe, un résumé de l'histoire. Anxieuse d'en entendre plus, elle est revenue seule, ayant pris du temps sur sa pause. On la sent dans le flou d'une éventuelle clairvoyance à venir. Pas de commentaire. Elle file rejoindre ses collègues. Quant à nous... On sort du pire... Fugitivement... On ne maudit plus si âprement le sale type, mort depuis longtemps, qui continue de nous martyriser. La douleur est encore là... Pourtant le mal est dépassé.

*– Navrante, ton histoire, ça ne fait aucun doute. Mais tu te complais un peu dans la douleur, non ? Est-ce que tu essaies réellement de t'en sortir ? Fais-tu l'effort d'apprendre à te décrisper la musculature et le mental ? À soulager ton corps par des exercices de relaxation ? À diriger ton esprit vers le bien-être ? À t'éclater un bon coup dans la fiesta décontractée ? Quel bénéfice peux-tu trouver à cultiver la tension intérieure, assise à tapoter du tragique sans écho sur ton clavier solitaire, ou couchée à rêvasser sur un vieux canapé à la pauvre allure ? Tu ne veux pas admettre que tu es toi-même responsable, sinon de ton mal, du moins de ta paresse à le combattre !*

Voilà ce que disent les amies au téléphone, ou par leur mutisme accablant. Ça serait moins rude si on croyait en Dieu ou dans le Dieu-Moi ou dans le salut, avec ou sans Dieu, par les privilèges en or à multiplier. Mais l'insaisissable nous tient au corps... L'esprit qui vacille avec l'insaisissable ne dispose d'aucune justification face aux amies actives et réalistes, mieux assurées que nous dans l'existence, qui empoignent le destin comme une pâte à modeler.

Or l'insaisissable nous fait signe  
Sur notre lit d'hôpital  
Grâce à une femme en terre cuite  
*Modelée il y a trois mille ans.*

On la découvre sur la planche I du petit livre sur l'*Art Amlach*, publié en 1967 dans la collection *Orbis Pictus* des éditions Payot, à Lausanne. Le proche inconnu avait acheté le mince volume aux belles reproductions pour 1 franc au marché aux puces. Il vient de le retrouver dans son moribond dépôt et nous l'apporte, en même temps qu'un bouquet de tulipes jaunes. La même ardeur solaire éclate autour d'un bœuf d'argile au corps cuivré, étonnamment asymétrique, sur la couverture du livre. On se souvient vaguement l'avoir feuilleté il y a des années et avoir admiré les poteries mises au jour en 1934 par des ouvriers creusant une piscine. Personne jusqu'alors ne savait rien de *cette phase archaïque de la naissante civilisation des Iraniens nouvellement arrivés sur le plateau auquel ils donneront leur nom*, dit l'écrivain Roger-Louis Junod. Il relaie les propos de Jean Gabus, directeur du Musée d'ethnographie de Neuchâtel, où est organisée l'exposition de 1967.

Les vestiges de l'art amlach sont rares et les savants ne savent quasi rien de la culture qui leur a donné naissance. On ignore même si toutes les poteries sont authentiques. Leur valeur sur le marché de l'art étant montée en flèche, il y a de quoi s'inquiéter... Les techniques employées sont relativement faciles à imiter. Pour déjouer les capacités d'habiles faussaires, les connaisseurs vont se fier à la vigueur de l'inspiration, étonnamment proche de la sensibilité d'artistes précolombiens ou modernes, du XXème, comme Arp, Moore, Picasso. La simple et visionnaire intensité demeure probablement hors de portée des talents captifs de l'excitation du profit et non pas librement ouverts à l'étrange dimension des retrouvailles créatrices.

De bouleversantes retrouvailles.

Grâce à des formes, des rythmes, des harmonies et des tensions, des appels et des silences, toute une musique paraît s'élever d'une grotte oubliée à l'intérieur de nous, qui soudain nous agrandit comme si l'univers entier et les moindres frissons de vie s'y trouvaient à l'aise et dépassaient les plus grandes prouesses de l'esprit... tout en nous éveillant à l'ampleur et la nouveauté d'une immémoriale reconnaissance.

Ainsi des retrouvailles avec la femme inactuelle, amie des nostalgies et des croissantes déroutes. Elle est pleine de vide, oui. Mais ne consent pas au rôle de tranquille Mater Dolorosa. Pas non plus à celui de gentil et implacable robot fonctionnel. Elle ne s'affaire pas à se protéger elle-même et les siens. Elle lève les bras... mains ouvertes... Or son geste n'est pas parfaitement déchiffrable. Accueil? Étonnement? Peine? Supplication? Révolte? Invitation à l'envol? Adieu? Pardon? Joie sans nom? Il y a de tout cela... Rien n'est exclu, pour cette femme, sinon l'emprise.

Elle ne tient rien  
Elle ne domine rien  
Elle demeure vulnérable  
Et d'une fermeté inébranlable

Trois mille ans plus tard, en Iran, règnent les mollahs, ces érudits obsédés de suprématie. Ils s'appliquent à voiler les femmes. Qu'elles cachent leurs corps dont la présence perturbe le clair jugement! Qu'elles laissent les hommes gérer le monde selon leur loi théocratique et militaire. Qu'elles ne dérangent pas leurs plans, leurs calculs, leur intraitable intellect, leur fièvre de possession. Les seigneurs barbus en turban et ample robe sacerdotale s'acharnent contre les têtes féminines offertes au vent et cultivent le mépris de toute effervescence hors contrôle : la rieuse et dansante légèreté, la connivence émue, le sensuel abandon, le délirant plaisir...



*Femme! Vie! Liberté!* proclament dans la rue les femmes en jetant au feu les foulards imposés, symboles de l'arrogance qui déprécie la réalité vivante pour mieux se préserver de son éprouvant clair-obscur. S'abat sur les insurgées la police des mœurs. Les femmes n'en ont pas fini avec l'humiliation, la panique, les coups, les arrestations, les enfermements, les viols, les meurtres... Leur faut-il revenir en arrière, toujours? Y compris sous la contrainte des performances concurrentielles à l'occidentale? Sont-elles destinées à ne connaître que l'oppression par les glorifiants pouvoirs et profits, à moins qu'elles ne tentent à leur tour de déployer des ailes d'oiseaux de proie, greffées dans un cerveau technologiquement discipliné pour la domination?

Reste en vie, dans les cœurs *inadaptés*, l'impuissante et non moins valeureuse liberté : le refus de tout laisser enténébrer et saccager par la glaçante frénésie d'une intelligence hégémonique et guerrière, qui justifie la division, l'inimitié, l'inhumanité, sans égard pour l'énigme de l'autre, sans périlleuse perplexité.

On ne ressemble que fugitivement à la femme aux bras levés, aux mains ouvertes, à la tête légèrement inclinée par un regard intérieur... infiniment perplexe puisqu'à l'intérieur est la béance où se cache l'aimant du désir, où gémit d'immensité la fusion amoureuse, où se crée la vie et puis demeure la solitude, le silence, la nuit originelle que le corps entier généreusement manifeste.

- *Ce corps tout rond paraît définitivement alourdi de maternités...*
- *C'est toujours la même histoire de nature contraignante!*
- *Et non pas de choix, mais de sempiternel asservissement.*
- *Donc une limite à la liberté de pensée et d'action...*
- *Qui nous importe avant tout, à nous qui vivons actuellement.*
- *Et que nous aimerions bien partager avec les hommes!*
- *S'ils étaient prêts à partager. À partager la nouveauté en création...*
- *Pas seulement la fugace plénitude ou son douloureux manque...*
- *Est-ce que cette ronde figure peut les inspirer à tomber l'armure?*

- *Sans substituer à leur domination l'absence de vigoureux élan ?*
- *L'élan de la main habile...*
- *Et de l'éveil intelligent.*
- *L'élan qui nous attire en eux... et qu'à notre tour nous incarnons.*
- *Sans forcément nous armer de farouche ou fine suprémacie !*

Merci, les amies, de ne pas vous accommoder de la guerre des sexes, des âges, des mondes. Votre pacifique insurrection nous relie plus hardiment au proche inconnu, l'ennemi-ami dans les ruines de l'orgueilleuse forteresse mentale, encore hantée par les désastres de l'amour-propre en son intime enfer. Et elle ranime le distant inconnu, qui de son vivant a laissé partir en fumée, sous le souffle insensé d'une rencontre hors paradis, la sacralisation de la volonté de puissance.

Par la brûlante fissure d'un silencieux accord  
 A été incendiée la centrale des dominations.  
 Que vive l'insaisissable !  
 Qu'il nous emporte, obscure, dans la fatalité  
 De l'abîme et l'illumination de l'éclair.  
 On ne sait pas d'où tombe l'éclair :  
 Notre tête est tombée avec lui.

Et nous voilà debout... On n'a plus cessé de résister, en tombant, à l'emprise de la domination aussi bien féminine que masculine, consolidée par la négation de l'abîme ou son culte et par les peurs tueuses d'éclairs. Non sans angoisse on a accepté d'être une morte dans la société où il s'agit de gagner en importance. Jour après jour on devient une vivante parmi d'autres, en vacillante recherche d'humanité.

On a dit non à la discoureuse et non à la sirène au chant cruel. Non à l'explosive ou nonchalante égocentrique. Et oui à la *rencontre* qui partage, dans la témérité commune et l'intelligence rénovée par l'expérience de vivre, la périlleuse extase de l'élan créateur.

Extase? On a rêvé, bien entendu.

On accouche en réalité non de l'extase à la fugace éternité, pourtant plus nécessaire à la grandeur que la gloriole du pouvoir et l'éclat des lumières, on accouche de la vieille déroute. C'est pourquoi on se fie à la rencontre d'une sage-femme imprévue, une désarmée plus solide que nous dans son corps d'argile sorti de la tombe. On se fie à l'étonnant symbole de cette rencontre difficilement transmissible pour accoucher, la tête vide nous aussi, les bras levés, les mains ouvertes et le ventre arrondi par la vivante promesse de tourment et d'éclair, inséparablement... On se fie à cette rencontre d'avant les mots pour accoucher d'un soupir : un poème qui rend invisible, en l'assumant, le point final.

*Éloge de la ferveur et de la perplexité*

De la déroute renaît la voix  
Étrangère à l'atavique attraction  
De la domination

Mais quelle errance à bout d'espoir  
Désarme l'esprit du monde et du moi  
Le maître ébloui d'impérieux pouvoir?

Pas d'illusions... Il faut vaciller encore  
Encore plus loin dans la déroute  
Être encore l'ombre secouée d'éclairs  
Dans la vieille déroute dont la vaillance  
Orageuse accouche  
Du vif appel qui renverse  
D'absurde ardeur

Et rajeunit la nuit



## Déjà parus

Sous le nom de *Mireille Buscaglia*  
aux Éditions de L'Âge d'Homme (Lausanne)

*Le Tourment et l'Infini* (poèmes) 1978

*Eurydice* (poème) 1984

*Sève : une tout autre histoire de croissance* (récit) 2012

Sous le nom d'*Altra*  
à l'Édition La lampe-tempête (Paris)

*L'énigme des circonstances* (récit) 2016

*Sans point final* (roman) 2017

*Feu-Flamme* (roman) 2018

*Hors miroir* (roman) 2019

*Le volcan sous la mer* (récit) 2020

*Vaillance* (Un testament) 2021

*De l'air ! De l'air !* et autres nouvelles d'un autre monde 2022

Ces derniers en lecture gratuite sur  
**[www.mireillebuscaglia-altra.com](http://www.mireillebuscaglia-altra.com)**